



*a Hazy
Shade
of
Winter*

Jacinthe Nitouche & Fleur Hana

Season song # 2

1

Mehdi

Six mois. On dirait un signe tordu que l'univers m'envoie en plein dans la face. Ça aurait pu être quatre, trois... Mais non, six ! Peut-être que je fais une fixation, ce n'est pas impossible. Peut-être aussi qu'elle se marre, là-haut, et se fout de moi depuis deux ans.

— Quand tu veux, hein !

Je relève la tête et souris en apercevant Lou qui s'impatiente, pour changer. Des semaines sans voir sa tronche, et le premier truc qu'elle fait, c'est râler. Quelque part, c'est rassurant de constater que certaines choses ne changent pas.

— Toi aussi, tu m'as manqué, Maf !

J'arrive devant elle et elle me balance une gifle qui me retourne la tête. Putain ! Je ne l'ai pas vue arriver !

— La prochaine fois que tu m'interdiras de venir te rendre visite en prison, espèce de tête de gland, c'est mon poing dans les burnes que tu prendras !

Je me frotte le menton en grimaçant. Depuis quand elle a une si bonne droite ? Je n'ai pas le temps de réagir, Ugo m'attrape dans ses bras sans rien dire. Lou ne tarde pas à nous rejoindre.

— Fais en sorte qu'il n'y ait pas de prochaine fois, d'accord ? finit-elle par murmurer contre mon oreille.

— Parce que tu penses que je m'y plais, peut-être ?

Elle recule et Ugo l'imite en croisant les bras. Lui et moi, on va devoir parler, mais pas tout de suite. Pas devant sa sœur. Elle pourrait mettre ses menaces à exécution si elle savait qu'Ugo a mené la barque pour moi en mon absence.

— Si tu te fais encore choper, c'est direct dix-huit mois dont tu écoperas, me fait-elle remarquer.

Comme si je ne le savais pas.

— Je ne me ferai plus arrêter, t'en fais pas...

J'ébouriffe ses cheveux qui n'ont plus rien de la coupe atroce que son frangin lui avait faite... en CM2, je crois. Une horreur, avec ses joues de bébé et sa croissance au ralenti de l'époque, elle ressemblait trop à Mafalda pour que je lui

épargne ce surnom. Maintenant... c'est Lou-Ann, quoi. Ma sœur d'adoption. Et le calvaire de ma vie.

— C'est quoi, ça ? lui demandé-je pour changer de sujet.

Elle baisse ses yeux étonnés sur le papier qu'elle tient dans sa main, comme si elle l'avait oublié. Un immense sourire se dessine sur ses lèvres et elle le brandit sous mon nez en sautillant. Quand elle bouge comme ça, elle me file la gerbe et elle le sait. Je fais un pas en arrière et essaie de lire ce qui est écrit sur la feuille qu'elle agite devant mon visage. Rien à faire, je vais vomir. J'attrape son poignet et l'immobilise assez pour lire le plus important.

— Tu l'as fait ! Bordel, tu es la seule de nous trois à avoir ton bac !

— Hé, pendant que tu rasais les murs en taule, y'en a qui bossaient ! Et puis si tu m'avais laissée venir plus tôt, tu l'aurais su ! Ça fait des mois que j'attends pour te le dire !

Je jette un coup d'œil à Ugo, il m'adresse un imperceptible signe de tête. Et la vie reprend là où elle s'était arrêtée. Quand j'ai été trop con et que je me suis fait contrôler avec assez de came sur moi pour m'envoyer chez le juge. Et le juge... disons qu'il n'en peut plus de ma tête. Je le comprends, j'en peux plus de la sienne non plus.

— Bon, pour ta première journée de liberté, tu veux faire quoi ? me demande Lou en rangeant son relevé de notes dans son sac.

Ugo me donne mon portable, les clés de l'appartement et surtout, mon casque.

— On est garés à deux rues d'ici, m'informe Lou.

Je la suis, elle attrape mon bras et marche à côté de moi. Je jette un dernier regard à la façade rouge brique de la prison et me promets d'arrêter d'y venir. Encore un peu et ils seraient foutus de me faire une carte de fidélité.

— Alors ?

— Alors j'ai une réunion des drogués anonymes, ce soir.

Elle s'arrête et je me retrouve tiré en arrière par le bras.

— Une quoi ?

— C'est un truc expérimental dans la région. Ce con de juge Chaudard estime que je suis un bon cobaye pour suivre ces pseudo-thérapies.

— Tu veux dire... comme les alcooliques anonymes ?

— Voilà.

On se remet à marcher et enfin j'aperçois ma moto. Ma Triumph. C'est un peu devenu une routine, à chaque sortie de prison : Lou vient avec Nina II, sa nouvelle 4L qu'on a retapée son frère et moi après Paris, Ugo amène ma moto, et

ils repartent ensemble. Voilà, c'est ça que je veux faire. Monter dessus et partir rouler un moment sans me poser de questions. Sans me prendre la tête.

Pendant des mois après l'accident, je ne pouvais pas la regarder sans revoir Sixtine assise dessus. Maintenant, j'y pense encore, mais ça me fait un peu moins mal. Juste un peu. Disons que ça ne me donne plus envie de pleurer, et c'est déjà énorme.

— Je vais faire un tour.

— On vient te chercher et tu nous plantes ? s'insurge Lou.

— Laisse-le ! intervient Ugo qui s'exprime pour la première fois depuis que je suis sorti.

Je devine ce que son attitude taciturne signifie. Tout ne se passe pas comme on le voudrait, il y a un souci dans le quartier et il est impatient de m'en parler. Mais si je ne me tire pas quelques heures, juste la route et moi, je sais que je vais mal encaisser.

— Tu rentres à l'appart' après ?

Je me tourne vers Lou et repousse une mèche de cheveux qui s'est échappée de son chignon qui ne tient qu'avec deux ou trois crayons de couleur.

— Tu voudrais que j'aille où ?

— T'es bizarre.

— Tu le remarques seulement maintenant ?

— Je ne sais pas, j'avais l'impression que...

— Que quoi ?

Elle hausse les épaules. Quand elle tourne autour du pot, comme ça, c'est qu'elle veut me parler de Six et qu'elle ignore si je vais bien le prendre. À une époque, j'avais tendance à me barrer dès qu'elle l'évoquait. Puis c'est pareil pour tout, le temps passe et on gère de mieux en mieux.

— C'est juste qu'on dirait que tu es encore... comme avant.

Son regard me fuit et Ugo commence à en avoir marre d'attendre, je le vois à sa façon de tapoter ses doigts sur sa cuisse. C'est lui que je trouve étrange, mais je verrai ça quand on sera seuls, aussi.

Lou redresse le menton et se lance pour de bon :

— Je pensais que tu allais mieux, avant ton séjour en prison. Et là, je te sens ailleurs. Je comprends que tu sois un peu déphasé, mais je ne veux pas te perdre. Pas à nouveau.

Je ferme les yeux et soupire avant de faire un pas vers elle.

— Je vais bien, Maf, vraiment. J'ai juste besoin de rouler un peu pour me sentir libre. Et puis je rentre, promis.

— Sûr ?

— Sûr.

Je l'embrasse sur le front, empoche mon téléphone et grimpe sur la Triumph. Je mets le casque, surtout parce que ce serait vraiment abruti de me faire arrêter pour ça pile le jour où je suis enfin dehors. Et je démarre.

Cette moto n'est pas un bolide, elle n'a pas un énorme moteur qu'on entend de loin et elle ne bat pas des records de vitesse. Mais elle avale les kilomètres sans jamais faiblir. Et puis j'ai passé un moment à retaper sa vieille carcasse qui traînait au garage... Elle fait partie de moi.

Je m'éloigne de ceux qui représentent ma famille, sans un regard en arrière. Car même si j'arrive à faire semblant, leur présence me fait autant de bien qu'elle m'étouffe. Ils m'aident autant à tenir qu'à sombrer. Et ça fait deux ans que je lutte entre mon besoin d'être près d'eux et mon envie de mettre le plus de distance possible entre nous.

Je sors de la ville et roule jusqu'à Sainte-Marie, un peu en pilote automatique. Je me sens engourdi, je n'étais jamais resté aussi longtemps sans la conduire. Je profite de chaque instant, chaque virage, chaque accélération. J'arrive trop vite à destination, et en même temps pas assez... Je me gare sur le bord de mer. J'ai besoin de la voir... Je m'appuie sur la moto, face aux vagues, et je fais semblant. Que tout va bien. Que *je* vais bien. Que je peux supporter tout ça. Je sors mon portable, je remercie Ugo pour avoir pensé à le charger avant de me l'apporter.

Je pourrais fermer les yeux et la revoir, sans devoir lancer la vidéo.

Je pourrais...

Mais j'ai ce côté masochiste qui me pousse à aller chercher le fichier et l'ouvrir. Six dans une rue, quelque part en Espagne, apparaît à l'écran. J'entends Lou qui se marre en filmant et l'image tremble un peu. Six chante *A Hazy Shade of Winter* de Simon and Garfunkel tout en marchant à reculons.

***Hang on to your hopes, my friend.
That's an easy thing to say,
But if your hopes should pass away
Simply pretend that you can build them again.
Look around,
The grass is high,
The fields are ripe,
It's the springtime of my life.***

Elle trébuche, mais n'arrête pas de chanter. On entend qu'elle a bu, elle sourit tout en continuant la chanson et d'un coup, elle fait un tour sur elle-même,

pousse un petit cri en sautant sur place et se met à courir en criant « ¡Viva España! » avant de se jeter tout habillée dans une fontaine. Lou se marre de plus en plus, la vidéo montre le sol puis se coupe.

Tout d'elle me manque. Jamais je n'aurais cru que me faire insulter pourrait autant me manquer. En même temps, Sixtine a chamboulé toutes mes convictions en quelques jours seulement. J'appuie encore sur *play*. Et encore. Et encore. Parce que chaque jour, ces derniers mois, ce qui m'a donné envie de sortir, c'était de savoir que je pourrais la revoir. Et à chaque lecture, je me dis que c'est la dernière, que je dois arrêter... C'est malsain. C'est de l'apitoiement. Pourtant, systématiquement, je me dis « juste une fois, après stop ». Je suis incapable d'arrêter. Peut-être bien que finalement, ces réunions qu'on m'impose vont m'apprendre comment me désintoxiquer.

D'elle.

De son rire.

De son regard.

De l'aimer.

2

Lolita

Danser.

Danser pour arrêter de penser.

Danser pour se sentir vivante.

Danser pour donner un sens au monde.

Danser pour poursuivre.

Danser pour se tenir debout.

J'ai toujours entendu ma mère me dire que je n'étais pas faite pour rester derrière un bureau, mais pour accomplir des choses différentes, que j'étais une artiste dans l'âme. Je n'avais pas vraiment réalisé le sens de cette phrase... jusqu'à ce que je découvre la danse. Ce fut comme une révélation. Je ne l'ai jamais vécue comme une obligation ou un dû auquel prétendre. C'était une chose en moi. Une entité. D'ailleurs, mes années sans la danse ont été les plus sombres de ma courte vie. Je ne veux plus jamais endurer ce vide, mais au contraire me laisser envahir par toutes ces émotions. Sentir mon cœur battre. Sentir mes veines pulser. Sentir mon corps et ses courbes. Sentir ma force et mes faiblesses.

Je donne tout ce que j'ai. *Thunder Nuttin' but Stringz & Tiler Peck* se joue inlassablement pendant que j'enchaîne mes mouvements devant l'immense

miroir. Il y a ce passage que je n'arrive pas à réaliser correctement. Alors je continue. Encore et encore jusqu'à épuisement. Je ne sais pas depuis combien d'heures je répète. La notion de temps n'existe plus quand je me retrouve ici, dans le studio, *mon* studio. J'ai cette chance de l'avoir pour m'entraîner chez moi. C'est un loft assez atypique, mais c'est mon père qui, une fois à la retraite, a construit bout par bout cet endroit qui me correspond à la perfection. Il a rénové pendant quatre ans un ancien entrepôt qui lui appartenait pour en faire ce petit paradis. *Mon* petit paradis.

Je me couche sur le parquet. Sans forces. Juste envie de fermer les yeux.

— ¡*Madre Mía!*

Merde !

— J'en étais sûr. Tu n'as pas mangé ? Heureusement que je suis là. Je suis passé chercher du japonais. Tu ne peux pas continuer comme ça.

Juan se tient debout juste au-dessus de moi. Ça me fait bizarre de l'observer sous cet angle. Il paraît encore plus grand et, avec son mètre quatre-vingt-dix, ce n'est pas peu dire. Ses yeux sombres me fixent à travers une mèche qui s'est échappée du reste parfaitement en place. Je lui ai déjà dit cent fois ne pas mettre autant de gel. Je préfère quand il laisse ses boucles brunes au naturel. Il ne m'écoute jamais.

Plus il s'éloigne de mon champ visuel et plus sa voix s'estompe. Je l'entends râler au loin, mais je ne fais aucun effort pour me concentrer sur ses paroles. Quelle idée j'ai eue de lui filer un double de mes clefs ! Je n'ai même pas l'excuse d'avoir picolé. Je ne peux m'en prendre qu'à moi. Désespoir !

— Tu m'écoutes, *querida* ?

— Non !

— Je vais faire comme si tu n'avais rien dit.

Je me lève en bougonnant et le rejoins vers le coin cuisine où il est en train de tout disposer sur le bar. Le studio est séparé du reste par de grandes parois vitrées coulissantes que je laisse la plupart du temps ouvertes. J'aime cette sensation d'espace, c'est pour ça qu'il n'y a pratiquement aucune cloison, excepté pour la salle de bains et les toilettes.

— Merci, murmuré-je en l'embrassant sur la joue.

Je l'entends soupirer avant qu'il ne reprenne son souffle pour enchaîner :

— Je ne plaisante pas. Manger, dormir, ce sont des besoins essentiels. Tu ne peux pas passer outre.

— Et prier aussi, non ? Tu m'as prise pour Julia Roberts ?

J'en profite pour allumer une ou deux bougies. Je le fais presque

inconsciemment. J'adore sentir le parfum qu'elles dégagent et observer leur lueur transformer une pièce en cocon.

— Sérieusement, tu as mangé, aujourd'hui ?

— Ce matin.

— Il est dix-huit heures ! Non, mais regarde-toi ! Tu ne dors presque plus, tu as perdu du poids et je ne sais pas depuis quand tu n'as pas baisé.

— Ça ne fait pas si longtemps que ça.

— Le dernier, c'était le prof de judo ?

— Lui-même.

— Trois ou quatre mois, alors.

— Cinq !

— Désespérante !

Je m'installe sur un des tabourets pendant qu'il reste debout de l'autre côté du comptoir. Il me tend mon assiette.

— Prends des forces. Ce soir, je te sors.

— Je ne peux pas, essayé-je d'articuler la bouche pleine.

— Tu as quelque chose de prévu ?

— Quel esprit de déduction ! Je suis bluffée.

— Tu fais quoi ?

— Claire m'a appelée, ce matin.

— Un souci ? panique-t-il.

— Pas avec moi. En fait, elle voudrait que je rencontre quelqu'un à la séance de ce soir.

— Ah.

— C'est exactement ce que je me suis dit.

Pour être honnête, j'angoisse un peu.

Je connais l'issue que va prendre cette réunion. Ce n'est pas la première fois que Claire me propose d'être marraine d'un nouveau venu. Je ne me suis jamais encore sentie vraiment prête, alors j'ai toujours décliné. Je n'arrête pas de me demander « Qui suis-je pour aider quelqu'un à s'en sortir ? » J'éprouve une sensation contradictoire : comme si c'était il y a une éternité et en même temps, ce sentiment que c'était hier.

Trois ans.

Trois ans que je ne touche plus à rien.

Trois ans que je me suis sortie de toute cette merde.

Il est hors de question que je retombe dans ce cycle infernal, mais à côté de cette évidence, je ne pense pas être capable d'épauler quelqu'un d'autre que moi. Je vais bien, maintenant. Je n'ai pas envie de revivre tout ça, même par procuration.

— Pourquoi elle insiste de cette façon ?

— Elle pense que mon expérience pourrait être utile. Ils sont toujours dans l'expérimentation avec ce projet. Pour moi il a été bénéfique, mais malheureusement, ce n'est pas le cas de tout le monde.

— Ne te sens pas redevable, hein... Claire a effectué un superbe travail, mais ne le fais que par choix.

— Je sais.

Un court silence s'installe pendant qu'on savoure notre repas.

— Juan ?

Il lève à peine les yeux alors je continue :

— Ce japonais est une tuerie, soupiré-je en avalant mon dernier maki.

— Je trouve aussi.

— J'ai besoin d'une douche.

— *Gracias, dios mio*. Je suis en apnée depuis que je suis arrivé.

Je me contente de lui adresser mon majeur.

— Au fait, tu t'en sors avec ta chorégraphie ?

— J'ai un enchaînement qui me pose souci. J'aurais besoin de ton avis.

— Je suis là pour ça, *querida*.

Je connais Juan depuis que j'ai douze ans. Depuis l'école de danse. Depuis que nos mères se sont rencontrées à un spectacle et qu'elles ont réalisé qu'elles avaient passé leur enfance dans la même ville, Cadix, avant de devoir la fuir. Forcément, ça rapproche. Deux Andalouses au sang chaud qui ne se sont plus vraiment quittées. Elles ont quasiment dû nous élever seules. Juan n'a jamais connu son père et le mien était toujours sur la route, alors elles se sont entraïdées, dans ce pays qu'elles connaissaient mal. Ça les a rassurées de savoir qu'elles pouvaient compter l'une sur l'autre, et c'est ce qu'on continue de faire avec Juan. Toujours fourrés ensemble. Enfin, on a quand même fait du chemin depuis *l'As de danse* de Saint-Cyprien et son spectacle de fin d'année. Juan a évolué deux ans dans une compagnie catalane avant de devenir professeur de classique au réputé *Studio danse* de Perpignan. Quant à moi... mon parcours a été un peu plus chaotique.

— On va à la plage, demain ? demande Juan, me sortant de mes pensées.

— Je dois répéter.

— C'est le week-end !

— L'audition est dans quatre mois. Je flippe à mort.

La compagnie *Nata Li*.

Mon idéal.

Un rêve absolu depuis que je l'ai vue à Perpignan présenter son ballet : *Al Andalus*. Je suis littéralement tombée amoureuse. D'elle. De sa façon de danser, de sa façon de mettre en scène les autres danseurs, de son univers tout entier. Ce ballet, avant tout inspiré par ses origines andalouses, ne pouvait que me parler. C'est à ce moment que j'ai compris ce que je voulais faire. Réussir à offrir autant d'émotions que j'en avais ressenties ce soir là.

— Je passe demain matin. On voit ensemble ce qui ne va pas et l'après-midi, on va se baigner. Je peux t'assurer que tu seras prête ! s'exclame-t-il en me tendant la main pour faire un *high five*.

— À une condition : tu ne portes pas ton vieux slip de bain porte-bonheur.

— Je ne sais pas pourquoi tu focalises sur ce maillot. T'as toujours eu un délit de faciès le concernant. C'est de la discrimination. En plus, il me fait un cul d'enfer.

— Arrête, Casanova : il est aussi sexy que la gaine de Mémé Candida.

— Touché !

— Je savais que tu me comprendrais.

3

Mehdi

— Y'a un truc qui m'échappe. Ce type se pointe dans *notre* quartier, il te propose un deal où on se retrouverait à bosser pour lui, et tu dis oui ?

Ugo lâche un soupir impatient et se redresse sur le canapé. Nous profitons que Lou soit absente pour faire le point à l'appartement, juste lui et moi. Et je n'aime pas du tout découvrir ce que mes six mois de cabane ont apporté à notre business.

— Ce type, comme tu dis, on ne joue pas dans la même cour, lui et nous. Depuis que Max s'est barré l'an dernier, tu t'es retrouvé deux fois en taule. Les rumeurs vont vite, tu sais. Sur douze mois, tu y as passé les trois quarts sans pouvoir

gérer directement Saint-Jacques. Alors je veux bien prendre le relai, mais ils savent que je ne suis qu'un intérimaire. Ce mafieux a vu une brèche, il s'y est engouffré. Et crois-moi, tu n'as pas envie de t'opposer à eux.

— Pourquoi ?

— Ils ont des flingues et la réputation qui va avec.

— Putain !

— Voilà, c'est ce que je me suis dit quand il a débarqué avec ses deux gorilles pour me « proposer » un marché.

— 40 %, merde !

— C'était à prendre ou à laisser. Et « laisser », pour eux, ça veut dire être dans le camp adverse. On ne veut pas devenir leurs ennemis.

— Et comment tu t'es démerdé avec les fournisseurs ?

— C'est ça, le truc. On n'a plus à s'en soucier. Il nous file la came, on assure la distribution, et basta.

— Et il nous alloue généreusement 40 %. Qu'est-ce qu'on va foutre de cette somme ridicule ? Une fois que chaque revendeur a prélevé sa part, il reste quoi, pour nous ?

— J'estime que la vie, c'est pas mal, déjà.

— Tu dramatises, non ?

J'allume le pétard que j'étais en train de rouler. Je ne fume pas souvent, mais le jour où je sors de prison, ça fait aussi partie de la tradition. Un plaisir que je m'octroie en souvenir du bon vieux temps. Car si j'ai appris quelque chose en bossant pour Max durant les quelques années où il a dirigé Saint-Jacques, c'est qu'on ne consomme pas ce qu'on vend. Sinon, on ne peut pas être efficace et on finit par faire une connerie... Mais comme lui, de temps en temps, un petit joint ne me fait pas de mal.

Je recrache la fumée et m'appuie sur le dossier. C'est quand je retrouve les plaisirs simples du quotidien que je réalise à quel point ça a pu me manquer en prison.

— J'ai le choix ?

— Pas vraiment. Il veut te rencontrer.

— Évidemment, il veut surtout me montrer qui pisse le plus loin.

— Tant que tu es correct, il l'est aussi. C'est un bon boss.

— T'es sérieux ?

— Quoi ? Je fais ce que je peux, comme je peux, avec ce que tu me laisses à

chaque fois que tu es assez con pour te faire arrêter avec de la came sur toi !

Nous y voilà. Je sais qu'il m'en veut et il a de bonnes raisons pour ça. Quand Max s'est tiré, ça nous a semblé logique à Ugo et moi de reprendre le flambeau. On ne pouvait pas laisser un étranger s'installer et faire sa loi dans le quartier. Ugo a toujours été doué pour être second, c'est pas son délire d'être à la tête de quoi que ce soit. Il le sait, je le sais... alors naturellement, je suis devenu le nouveau référent. Et puis j'ai déconné et je me suis retrouvé deux fois devant le juge. Deux fois l'an dernier, bien sûr. Parce qu'on se connaît bien depuis des années, lui et moi. On en est presque à s'appeler par nos prénoms.

— Je sais, Ugo, je te remercie d'avoir géré en mon absence.

— Ouais. Surtout que Lou ne me lâche pas.

— Elle est comme ça. Elle aboie beaucoup...

— Elle mord aussi, ne fais pas comme si elle était inoffensive.

Je souris et lui tends le pétard.

— C'est pas mal, il n'est presque pas coupé. Tu as eu ça où ?

— Si je te dis Patrick O'Neil, ça va te plaire, non ?

— Putain ! En plus il deale de la bonne qualité...

Je passe les mains sur mon visage et rejette la tête en arrière. Je fixe le plafond en silence pendant que Ugo fume et attend. Bien sûr, je n'ai pas d'autre possibilité que de suivre le mouvement. Même si je n'avais pas été derrière les barreaux au moment où l'Irlandais a débarqué dans le coin, ça n'aurait pas changé grand-chose. Quand un mec arrive avec la cavalerie et s'installe dans ton quartier, soit tu montes au créneau et c'est la guerre, soit tu penses d'abord aux intérêts de ceux qui comptent sur toi et tu acceptes son offre. Qui n'est qu'un leurre pour lui donner plus de pouvoir, bien sûr. Mais tu fais semblant, tu fais comme si la situation te convenait.

Je le sens mal. Je le sens très mal.

— OK, je vais le rencontrer.

— Je dois le retrouver ce soir, pendant que tu seras à ta réunion à la con. Je lui dirai que tu es partant pour le voir.

— Merci, frangin.

Il me rend le joint, tape dans le poing que je lui tends, et la tension s'estompe entre nous.

— Lou et son bac, hein ?

Enfin, Ugo lâche un sourire. Il est trop sérieux ces dernières années, tout le temps. C'est la seule capable de le dérider.

— Avec mention bien, bordel ! Elle était tellement fière, tu l'aurais vue en train d'actualiser le site Internet comme une dingue le jour des résultats. Elle a récupéré son diplôme, le mois dernier. Elle l'a fait encadrer.

— Elle a eu raison. Elle l'a mis au mur ?

— Ouais, dans sa chambre.

Je me lève et Ugo m'imitte, avant de poser sa main sur mon épaule et d'ajouter :

— C'est pas une bonne idée.

— Quoi ? Je suis rentré un million de fois dans sa chambre sans qu'elle le sache.

Je vais ouvrir sa porte qui donne directement sur le salon. Et je vois le diplôme juste au-dessus de son bureau. Dans le coin supérieur droit, elle a calé deux selfies. Un de nous quatre et un d'elle et Six où elle a écrit « Cap ! » dessus.

Je me souviens de cette soirée. Le fameux festival de Paris. Lou était à fond et nous avait obligés à faire ces photos. Mes yeux glissent sur tous les visages, sauf le sien. Le sien, je m'y arrête. Comme toujours, elle éclipse les autres sans faire le moindre effort. Sans en avoir conscience. Et c'est son sourire qui me fait du bien, jusqu'à ce que je me souviennne, inévitablement, qu'elle ne me sourira plus.

Je l'entends encore me traiter de connard. Je donnerais n'importe quoi pour qu'elle m'insulte encore. Je lui rends son sourire en silence et je sors de la pièce en refermant doucement la porte.

— Tiens, avant ta réunion.

Ugo me tend des gouttes. Il a raison, si je me pointe à une assemblée de drogués avec les pupilles dilatées et les yeux injectés de sang, ça serait réussi comme première approche.

Je me gare devant le BIJ. J'ai quelques minutes de retard, mais franchement, c'est déjà énorme que je sois là. J'espère que la nénéte qui est venue en prison pour m'expliquer le deal avec le juge s'estimera heureuse de me voir. J'espère aussi qu'ils ne vont pas trop me prendre la tête avec ces conneries. Je n'ai jamais été accro à quoi que ce soit.

À part à elle...

Je sécurise la Triumph. À Saint-Jacques, je peux me pointer n'importe où et laisser mon casque sur la selle, personne n'oserait y toucher. Hors du quartier, je ne suis pas assez stupide pour tenter ma chance.

Vingt heures quarante-cinq.

D'accord, peut-être bien que j'ai presque une heure de retard, en fait. L'avantage est que tous les effets du pétard se sont complètement estompés.

J'entre dans les locaux et suis les petites affiches qui indiquent le lieu de la réunion. J'arrive à la salle de conférence, la porte est ouverte.

— C'est difficile, je ne peux plus voir mes amis. Tout peut me faire basculer. J'ai toujours associé la cocaïne avec les soirées, la fête... l'alcool... Alors je sais que si je les accompagne, je serais tentée. Je ne suis pas certaine d'être capable de refuser.

Quand je pense que je me retrouve avec des épaves alors que je n'ai jamais eu aucun souci avec l'alcool ou la drogue. Je ne fume même pas de clopes ! J'ai vu mon oncle crever d'un cancer des poumons après avoir fumé toute sa vie des Gitanes sans filtres, ce n'était pas une belle mort. C'est le genre de souvenir qui vaccine. Et ça a fait de l'effet pour tout le reste, pas que les cigarettes. Je n'ai pas ma place ici, je n'ai rien à foutre au milieu de tous ces drogués.

— Mehdi !

La psy se lève et m'adresse un magnifique sourire. Claire... Laurent, je crois. C'est le genre de nana agaçante de bonne humeur. Je me pointe avec une heure de retard et elle semble ravie.

— Entre, je t'ai gardé une place à côté de ta marraine.

Ma marraine ? C'est quoi encore cette histoire ? Elle doit comprendre ma question muette à la tronche que je tire, car elle ajoute : — J'ai pensé que ce serait bien pour toi d'avoir une référente, pour mieux t'intégrer dans le groupe. C'est comme ça qu'on fonctionne. Le juge a appuyé mon idée.

Bien sûr que ce trou du cul de Chaudard a appuyé son idée.

Je m'avance et me laisse tomber sur la chaise qu'elle m'indique, sans masquer mon agacement.

— Mehdi, je te présente Dolorès, qui a accepté de t'accompagner durant ta guérison.

Je me tourne sur la droite et une brune qui tire la gueule me tend la main et me lance :

— Lolita, pas Dolorès. Et ça aurait été pas mal que tu sois à l'heure.

4

Lolita

Une heure de retard. C'est juste pas possible.

Je triture machinalement mon sautoir porte-bonheur, celui que Juan m'a offert quand j'étais au fond du trou. Je fais tourner le petit attrape-rêves qui l'orne dans mes doigts, je joue avec les breloques et quand je m'aperçois que ce geste

trahit ma nervosité, je le lâche.

Plus les minutes passent et plus je monte en pression. Claire a dû le sentir parce qu'elle me lance un sourire avant de poursuivre avec Adèle, une accro à la cocaïne. J'écoute les difficultés qu'elle rencontre quand un type débarque dans la salle de conférence, l'air de rien. Il observe Adèle comme si elle était la Reine des Neiges.

— Mehdi !

Merde.

Ne me dites pas que c'est lui.

Je regarde Claire lui parler et me montrer de la tête. Il se contente de grimacer avant de rejoindre la chaise libre juste à côté de la mienne. Je rêve. Il a en plus le culot de râler quand elle me présente. Je vais lui faire bouffer son air de trou du cul de première. Je réponds sèchement, ce qui a au moins le mérite d'attirer son attention.

— Excuse-nous, Adèle. Tu peux reprendre, lance Claire à cette jeune femme complètement perdue.

Il me tend la main sans rien dire. Il me toise. Il va pour parler, mais je le coupe :

— C'est plus le moment. Attendons la fin de la séance, maintenant.

Il hausse les sourcils avant de souffler, et de sortir son portable de sa poche. Il ne prend pas la peine d'enlever son blouson, comme s'il ne faisait que passer.

Je savais que je ne serais pas capable de gérer tout ça. Je suis en colère. Je ne devrais pas. Pas pour ce genre de chose. J'aurais dû écouter Juan et laisser tomber.

Il passe la dernière demi-heure à pianoter sur l'écran de son téléphone. Il ne daigne même pas se présenter quand Claire lui donne la parole. Elle n'insiste pas. C'est aussi le principe de ces rencontres. On ne s'exprime que lorsqu'on est prêt à partager son vécu, ses angoisses, ses fiertés. Pour ça, il faut évidemment dépasser la phase de déni et réaliser dans quelle merde on est tombé. Il m'a fallu plusieurs mois afin d'arriver à raconter mon histoire à des inconnus qui ne l'étaient d'ailleurs plus vraiment au fil du temps et des séances.

— Merci à tous d'être venus ! À mardi.

— Mardi ? répète-t-il en protestant.

— Notre programme prévoit deux réunions par semaine. Nous essayons de nous retrouver un maximum dans le but de pouvoir faire face aux difficultés rencontrées.

Je ne sais pas comment fait Claire pour garder son calme dans toutes les situations.

— Ça va être compliqué. J'ai un emploi du temps serré.

Quoi ?

Il est sérieux ?

Je craque.

— Écoute, j'ai horreur de perdre mon temps. Et c'est exactement ce que je suis en train de faire. Claire, désolée, mais ça ne va pas être possible.

— Lolita, avant de...

— Je ne t'ai rien demandé.

Il est maintenant debout à me prendre de haut.

— Pardon ?

— On m'a dit d'assister à cette thérapie. Ça ne comprenait sûrement pas l'option de me faire chaperonner par une emmerdeuse.

Une emmerdeuse ?

Il se prend pour qui ?

— L'emmerdeuse va réduire à néant ce qui se trouve dans ton caleçon si tu ne t'excuses pas de suite.

— Ça suffit ! s'écrie Claire. Mehdi, tu vas m'attendre devant mon bureau. Il est juste à droite de cette salle, et Lolita, tu restes ici. J'ai besoin de te dire deux mots avant que tu ne prennes une décision.

— Faites donc ça ! Je vais m'aérer, siffle ce trou de balle en partant.

— C'est quoi ce type ? grogné-je.

Claire pose une main sur mon épaule pour essayer de m'apaiser. Mais là, ça me semble compliqué. Je bous intérieurement. Ça sort par tous les pores. Il vient de ruiner les dix dernières séances de Yoga que Juan m'a obligée à suivre.

— Asseyons-nous, me propose Claire, calmement.

Une fois qu'on est installées, je tente de reprendre ma respiration.

— Je sais, ce que je te demande est difficile.

— Impossible, oui.

— Je ne te l'aurais pas proposé si je le pensais.

— Tu me surestimes, Claire.

— Je préfère croire que c'est le contraire. Que c'est toi qui te sous-estimes. Quand j'ai rencontré Mehdi pour savoir s'il était apte pour ce programme, j'ai de suite pensé à toi. Il y a quelque chose en lui qui m'a interpellée. Je pense

vraiment que tu peux l'aider. Lolita, tu es la preuve que ces réunions peuvent permettre à des personnes de s'en sortir. Montre-lui qu'il se trompe !

— Comment ?

— Ne l'affronte pas de face. Essaie plutôt de le contourner.

— Je ne pense pas que...

— Sache que jamais je ne te forcerai.

Je l'écoute me parler de moi comme si elle évoquait une étrangère. Elle voit en moi quelque chose dont je n'ai absolument pas conscience. Ses yeux ne mentent pas. Elle me fait confiance.

— OK !

— Merci ! Je vais aller lui parler.

— Je peux tenter un truc ?

Elle sourit comme si elle s'attendait à ce que je dise ça. J'ai horreur d'être si prévisible.

— À mardi, Lolita !

Je prends mon sac, respire un bon coup et sors. On est au mois de septembre et il fait encore doux. C'est agréable. Je le cherche du regard et tombe sur lui, adossé contre le mur juste à côté de la porte. Il lève la tête et nos regards se croisent. Je m'approche doucement et prends le temps de l'observer. Il a les yeux sombres qui se marient parfaitement avec son teint hâlé et ses cheveux bruns. Sa barbe de quelques jours lui confère un air inquiétant. Ou alors c'est peut-être le fait qu'il ne me décroche pas un sourire et me fixe comme s'il voulait m'émincer et me jeter dans une fricassée de champignons.

Je ne suis plus qu'à quelques pas.

Je prends sur moi et lui tends la main.

— Je pense qu'on est mal partis, tous les deux. Je suis Lolita.

Ses yeux sont toujours braqués sur les miens et il me met un vent monumental. Je repositionne mon bras le long de mon corps en prenant une grande inspiration.

Allez, Lolita, tu es plus forte que cette envie d'éclater sa petite face de cul.

— Mon but n'est absolument pas de te flicker. Je suis juste là si tu en as besoin.

Je fouille dans mon sac et récupère au fond un cahier et un crayon où je note mon numéro.

— Tiens, tu peux m'appeler quand tu veux.

S'il ne prend pas le papier, je le lui fais bouffer.

Il ne bouge toujours pas.

Claire s'est plantée sur toute la ligne. Je ne suis même pas capable de le contourner de quelques millimètres. Il reste là, prostré, à me fixer. S'il tente de me mettre mal à l'aise, il a parfaitement réussi son coup.

Je recule en haussant les épaules pour lui faire comprendre que j'abandonne et je me retourne.

— C'est ta technique d'approche ?

Je fais direct un demi-tour dans sa direction.

— Quoi ?

— Tu me files ton portable ?

— Et alors ?

— D'habitude quand une fille me donne son numéro, ce n'est pas pour papoter.

— Et bien justement, ça ne te ferait pas de mal.

— C'est la psy qui t'y a obligée ?

— Sache déjà qu'on ne m'oblige jamais à rien. On réussit à me convaincre. C'est différent.

Ses yeux ne me lâchent pas et il s'avance vers moi. Il déploie tout son corps et je remarque qu'il est imposant. Peut-être pas aussi grand que Juan, mais pas loin. Je ne veux pas lui montrer qu'il m'impressionne un peu. Beaucoup.

Il est tout près.

Trop près.

Tout en maintenant son regard dans le mien, ses doigts se glissent dans ma paume pour prendre mon petit bout de papier que j'avais roulé en boule.

— ¡Querida!

Je me retourne et aperçois Juan dans sa Smart. Je l'ai toujours trouvé ridicule dans cette voiture. Un géant dans un pot de yaourt. Il n'arrête pas de me bassiner qu'il ne peut plus s'en passer et me vante sans arrêt les mérites de cette boîte à sardines. Il en sort et m'adresse des signes démesurés, comme si je pouvais ne pas le remarquer. Il arrive à notre hauteur et m'embrasse sur la joue.

— Bonsoir. Juan. Un ami de Lolita.

Pauvre fou.

Il se risque à tendre la main à « Mister je suis aussi aimable que Voldemort ».

— Mehdi.

Quoi ?

Je rêve.

Il a même droit à une ébauche de sourire. Enfin, je pense que ça peut ressembler à ça.

— B-bon, allons-y ! bégayé-je en prenant Juan par le bras.

— À bientôt, lance Juan en bougeant bizarrement sa main.

— Mehdi.

— Dolorès.

— Lolita, le corrigé-je.

Je n'ai jamais aimé mon prénom. J'ai l'impression qu'il sent la naphthaline à plein nez. J'ai beau me dire que c'est un héritage, je préfère éviter qu'on m'appelle comme ça.

— À mardi, Dolorès ! me provoque-t-il.

Je préfère ne pas répondre et pousse Juan vers sa voiture. Une fois installée, je ne peux m'empêcher de jeter un œil dans sa direction. Il n'a pas bougé et me regarde toujours.

— Il est canon ! s'écrie Juan en démarrant.

— Quoi ?

— Ne me dis pas que t'as pas remarqué. Ce type est un appel au sexe.

— T'es malade. Ce type est un appel au suicide collectif.

— Si avant, il y a du corps à corps, dis oui tout de suite.

— Arrête ! Je suis sa référente. Et je sens que ça va être une galère absolue.

On ne prend pas du tout la direction de Sainte-Marie.

— On va où, au fait ?

— Je t'ai dit que ce soir, je te sortais. Un nouveau bar a ouvert en plein centre-ville : *The Irish pub*. On va aller l'inaugurer, *querida* ! C'est ton portable ?

J'avais zappé que j'avais changé la sonnerie. Je décroche :

— Oui ?

— Je voulais m'assurer que tu m'avais donné un bon numéro.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'il raccroche.

— Allons mettre le feu, Juan. Besoin de me défouler !

Mehdi

Je regarde la voiture s'éloigner et je me demande comment je vais faire pour me débarrasser de cette ancienne toxico. Je déplie le papier dans ma main et compose le numéro sur l'écran de mon portable.

— Oui ?

— Je voulais m'assurer que tu m'avais donné un bon numéro.

Je raccroche de suite et lui créé une fiche contact que je nomme « Dolorès Toxico ». Je ne l'aime pas. Un regard et je sais qu'elle va m'emmerder. Quelle idée j'ai eue d'accepter cet arrangement à la con ? Tout ce que ça m'a apporté, c'est trois mois de taule en moins. J'aurais survécu... Avoir cette chieuse sur le dos, en revanche... je ne suis pas sûr. Et deux réunions par semaine ?

Je retourne dans le bâtiment et vais retrouver la psy. Elle me signale d'entrer lorsque je frappe trois petits coups. Elle est derrière son bureau, tout sourire.

— Je suis contente de te voir, Mehdi. Assieds-toi.

— C'est quoi ces conneries de venir deux fois ? Je ne me souviens pas que ça faisait partie du deal, lui demandé-je en me vautrant sur une chaise.

— C'est pour le bien de tout le monde, et crois-moi, tu t'habitueras. As-tu pu faire connaissance avec Lolita ?

— Cette nana est plus jeune que moi, à tous les coups. Qu'est-ce que je peux bien avoir à apprendre d'elle, hein ?

— Tu serais surpris. Elle prend sur son temps libre, pour toi.

— Elle va se pointer à chaque réunion ?

— C'est ainsi que nous fonctionnons, en effet.

— Est-ce que je ne suis pas censé avoir mon mot à dire sur celui ou celle qui s'occupe de mon baby-sitting ?

— Je suis la plus apte à désigner la personne qui me semble le mieux correspondre à tes besoins, Mehdi.

Je déteste ça. Quand quelqu'un colle mon prénom à chaque phrase, ça sonne comme un bon vieux discours fait à un enfant. Je n'ai pas besoin qu'on me fasse la morale, je ne suis pas comme tous ces drogués. Mais si je le dis, ça fout en l'air ma couverture et dealer ramasse plus que consommer. Alors je la boucle et j'attends.

Elle sourit. Elle sourit trop pour être honnête. Au moins, l'autre n'a pas fait semblant d'être contente de me voir.

— Écoutez... Claire ? Je peux vous appeler Claire ?

— Bien entendu, je t'en prie.

— Cette nana a l'air aussi emballée que moi par cette idée. Je propose qu'on oublie cette histoire de parrainage et tout le monde sera content. Et deux fois par semaine, ça ne va pas être possible. Je bosse toute la journée.

— Comme tout le monde, Mehdi. Et si tu pouvais donner une chance à cette collaboration et au programme, je serais ravie d'ajouter à ton dossier que tu fais preuve de bonne volonté.

Mon dossier.

Elle sait très bien que ça jouerait en ma faveur en cas de récidive. C'est pour ça que je suis là, et pour rien d'autre. Alors je serre les dents et hoche la tête.

— Parfait, je suis sûre que tu verras très rapidement les bénéfices de cette expérience. As-tu fait ta visite de contrôle ?

— Je suis sorti ce matin, donc non.

Parmi les conditions de cette plaisanterie, je dois rester clean et donc pisser dans un bocal une fois par semaine.

— Et si nous faisons ton examen d'urines dès maintenant ?

Eh merde... Je n'ai pas fumé beaucoup, mais à tous les coups ça va se repérer. Et ce ne sont pas quelques gouttes dans les yeux qui vont y changer quoi que ce soit.

— J'ai pas spécialement envie, là.

— Soit, nous ferons ça mardi, dans ce cas. Ça te convient ?

— J'ai le choix ?

— On a toujours le choix, Mehdi. Tu peux décider d'emprunter le bon chemin, ou de te perdre encore en route. Mais quelle que soit ta décision, tu dois en assumer les conséquences.

Le baratin des psys. Comment sont-ils capables de débiter autant de clichés en si peu de mots ? Y'a une option à la fac « conneries et foutaises » ?

Je me lève et lui fais un signe de tête avant de me retourner pour m'en aller.

— Mehdi...

Je lui refais face et attends.

— Ne juge pas Lolita aussi facilement.

Je hausse les épaules et sors. Ugo a raison, j'ai vraiment été le dernier des cons de m'être fait arrêter avec toute cette herbe sur moi. On ne m'y reprendra plus, parce que cette histoire de thérapie de mon cul, ça me gonfle déjà.

Putain de bordel de merde ! Je tâtonne à côté de mon lit et mets la main sur mon téléphone qui sonne beaucoup trop fort dans le silence de l'appartement. Je réponds sans regarder, je n'ai pas encore la force d'ouvrir les yeux.

— Ouais ?

— Je voulais m'assurer que tu m'avais appelée avec un bon numéro.

Ça coupe.

Je me redresse et vérifie sur le journal des appels. C'est bien cette relou de référente. Et il est trois heures du matin.

La dernière fois qu'une nana m'a contacté au milieu de la nuit, c'était Six. J'essaie de ne pas me rappeler cette conversation qu'elle avait démarrée en me traitant de connard... Mais c'est trop tard. Je ressors la vidéo et me fais encore un peu de mal. De toute façon, je ne pourrai plus dormir, là... Et puis je change d'avis et décide de rappeler l'autre chieuse. J'ai entendu du bruit derrière elle, elle est sûrement en boîte ou je ne sais quoi.

On décroche, les basses de la musique résonnent en fond, mais elle ne dit rien. Je ne dis rien non plus. Au bout de quelques secondes silencieuses, elle soupire et me lance : — Est-ce que tu es sur le point de te droguer ?

— Non.

— Est-ce que tu envisages de te droguer ?

— Non.

— Tu appelles juste pour m'emmerder ?

— Tu as lancé les hostilités, Dolorès.

— Lolita !

— Amuse-toi bien, Dolorès, à mardi.

Je raccroche à mon tour. Je ne sais pas pourquoi, je sens que la pousser à bout va compenser le fait d'être obligé de supporter ces séances de groupe. Et bizarrement, j'arrive à me rendormir.

Ça fait du bien d'être de retour chez *Pistou*. C'est sûrement le garage le plus pourri de Perpignan et le plus archaïque, aussi. Mais c'est là que j'ai tout appris et que je me suis découvert un talent particulier pour retaper les antiquités. Ici, c'est un peu ma deuxième maison. J'y suis venu en apprentissage dès que j'ai pu. Le jour de mes seize ans, Pistou m'a lancé une combi de travail et m'a mis des outils dans les mains. Ensuite, il m'a envoyé chez un pote garagiste à l'autre bout de la ville pour emprunter un marteau à bomber le verre. Comme un abruti, j'ai rendu visite à tous les ateliers de mécanique avant de réaliser que c'était mon

bizutage et que le marteau à bomber le verre n'existe pas. Maintenant, c'est moi qui envoie les stagiaires et apprentis me le chercher, ma petite vengeance.

Nostalgie tourne à fond dans le vieux poste, Pistou adore tout ce qui est *vintage*. Lui-même pourrait sûrement être qualifié de *vintage*. Pistou n'est bien entendu pas son prénom, il faudrait être sacrément salaud comme parent pour appeler son enfant comme ça. Je n'ai que son nom et une initiale sur ma fiche de paye et mon contrat, alors c'est juste Pistou.

Le chef d'atelier s'approche et me demande :

— Tu vas en avoir pour longtemps ?

— J'en ai encore pour quelques heures.

— La prison t'a ramolli, Alaoui. Ne nous fais pas perdre de temps.

Il s'en va et je me retiens de lui envoyer à la tronche la clef de douze que j'ai dans la main.

— Il t'avait manqué ?

Je me retourne vers Ugo et grimace.

— J'ai vu O'Neil, hier soir, continue-t-il.

— Il était temps, ça fait quatre jours que tu devais le rencontrer.

— Il voulait te voir ce soir, je lui ai dit que tu avais cette réunion... il veut que tu le retrouves après.

— Tu seras là ?

— C'est le plan.

— Je le sens mal.

— Je t'ai déjà dit : respecte-le, il te respectera.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous avec vos phrases à la con, en ce moment ?

Je suis à l'heure. Presque. J'ai seulement dix minutes de retard, cette fois. Mais quand j'entre dans la salle, elle me lance un regard assassin. Je l'ignore et vais m'asseoir sur une chaise libre, loin d'elle. Je sais qu'elle ne va pas apprécier. Claire me souhaite la bienvenue, son sourire angoissant bien en place : — Mehdi, nous allons commencer ! Souhaites-tu parler de ton expérience ?

Je la regarde sans rien dire. Elle se fout de ma gueule ? Elle va vraiment me poser la question à chaque fois ?

Je sors mon portable et me ferme, je m'isole de tous ces paumés qui sont là parce qu'ils ont vraiment des soucis avec la drogue. Et je lance la vidéo de Six, sans le son. J'entends quelqu'un commencer à parler, mais je suis dans mon

monde. Avec *elle*.

6

Lolita

Je n'écoute même pas le nouveau type qui a pris la parole. Je suis trop concentrée à l'observer *lui*. Il a gardé son blouson sur le dos, comme la dernière fois, et ne lâche pas son téléphone de toute la séance. Je me rappelle la phrase de Juan : « Il est canon ! » C'est vrai qu'il est pas mal dans son style, mais pour le moment, il ne fait ressortir que le mauvais en moi. Je m'imaginais en train de lui prendre son portable des mains et de le frapper avec, fort, très fort, et de rire à gorge déployée.

Merde !

Je deviens une vraie psychopathe.

Ses yeux se lèvent de l'écran et il les pose sur moi. Ai-je ri à haute voix ? Et de quoi dois-je avoir l'air à le dévisager comme je le fais ? Ça ne le perturbe pas plus que ça. Il se contente de souffler avant de replonger sur son jouet.

Et dire que j'ai arrêté mon entraînement pour venir à cette réunion. Rien que pour ça, il mérite une souffrance absolue. Surtout que je n'arrive toujours pas à enchaîner ce putain de mouvement. Malgré toutes les heures de répétitions avec Juan, ça coince. Si ça continue, je vais devoir l'enlever de ma chorégraphie. Je me laisse encore quelques semaines avant d'abandonner.

Abandon.

J'ai horreur de ce mot. Je l'ai toujours détesté.

Je pense que ça vient de mon éducation. J'ai toujours entendu ma mère me répéter : « L'échec est une chose, c'est l'abandon qui est inacceptable. » Même quand j'ai été au plus mal et qu'elle se trouvait complètement désemparée devant mes crises, elle n'a jamais baissé les bras, jamais renoncé. Au début, elle s'est battue à ma place. Comme si c'était son combat. Je voyais bien qu'elle le vivait comme un échec. *Son* échec. Pas le mien. Et pourtant, elle a toujours cru en moi, là où d'autres auraient facilement lâché prise. Comme mon père... qui a préféré ne rien voir. « *Ça va, ma chérie ? Oui. Tant mieux.* » Je ne lui en ai jamais voulu. Comment savoir à l'avance la façon dont on va réagir face une épreuve ? Ceux qui disent le contraire n'en ont jamais vécu.

— Merci à tous d'être venus ! À vendredi.

Les paroles de Claire me sortent de mes pensées. Quand je me reconnecte, je remarque qu'*il* me fixe étrangement. Il a toujours cette expression que j'ai du mal à qualifier et qui me déstabilise.

- Ça va ? me demande Claire, inquiète. Je t'ai trouvée absente, ce soir.
- Désolée. J'ai quelques préoccupations, ces jours-ci.
- Rien de grave ?
- Non, non.
- Tout se passe bien avec Mehdi ?
- *Tout* est un bien grand mot, mais ça se passe, tenté-je de la rassurer.
- Tant mieux.

Je rassemble mes affaires et me lève. Je n'aime pas ressasser les souvenirs de cette période. J'ai juste envie de rentrer au studio et faire ce qui me permet de sortir de cet état : danser. Une fois dehors, je respire un grand coup.

Allez, Lolita : avance !

Je sens une présence et me retourne. Il est à la même place que la dernière fois. Je réfléchis à mon rôle dans cette histoire et décide de m'offrir une BA, pour faire plaisir à Claire.

— Tu t'en sors comment ?

— Ça t'intéresse vraiment ? Ou c'est écrit dans ton programme de la parfaite référente ?

J'hésite à lui dire qu'effectivement, j'ai autant envie de connaître la réponse que de me faire éviscérer à la pince à épiler.

— Tu as mon numéro, si besoin.

C'est bien. Une réponse pleine de sagesse et de maturité. Je suis fière de moi. Malheureusement, ce sentiment est de courte durée.

— Ça marche pour tous mes besoins ?

Calme, Lolita. Tu peux le faire.

— Juste ceux qui concernent ton addiction.

— C'est bien, Dolorès, tu connais ton discours sur le bout des doigts.

— Lolita, grincé-je entre mes dents.

— Je préfère Dolorès.

— Comme tu voudras.

— Ce que je voudrais, c'est que tu ne viennes plus aux réunions. Je n'ai pas besoin d'une emmerdeuse frigide dans ton genre qui me colle aux basques. À moins que tu aies juste envie que je m'occupe aussi de *tes* besoins.

Il va trop loin. Je m'avance vers lui jusqu'à ce que seulement quelques

centimètres nous séparent et tente de le pousser de toutes mes forces. Évidemment, il ne bouge pas d'un millimètre.

— Écoute-moi bien, espèce de face de cul : j'ai compris que tu ne voulais pas assister à tes séances et que tu ne supportes pas le fait d'avoir une référente. Malheureusement, c'est comme ça. Si tu ne veux pas retourner en taule, tu suis le protocole, et j'en fais partie. Que tu le veuilles ou non. Alors tu arrêtes de me parler de cette façon et de m'insulter. Parce que ça n'empêchera pas que tu devras être là vendredi, et moi aussi. Tu penses que ça va te soulager de t'en prendre à moi ? Que dalle. Tu rentreras ce soir chez toi aussi minable que d'habitude. Connard !

Sagesse et maturité ?

Foutaises.

Je m'écarte en secouant la tête. Je n'aurais jamais dû dire ça.

Alors que je m'auto-flagelle mentalement, il m'attrape le bras. J'essaie de sonder son regard, mais je suis incapable de saisir la moindre émotion.

— Je pense que tu es la pire référente au monde.

Il m'assène le coup de grâce.

Il a raison.

Au point où j'en suis.

— Ça tombe bien, parce que je pense que tu es le filleul le plus à chier qui puisse exister.

Il ne me lâche pas le bras.

— J'ai besoin de lui, lui dis-je en essayant de le bouger. Ma chorégraphie risque de ne pas avoir le même effet s'il m'en reste qu'un. Question d'équilibre.

— Ta chorégraphie ?

— Je suis danseuse et je n'ai pas envie de perdre un bras parce qu'un trou de balle a eu un excès de testostérone mal placé.

L'ombre d'un sourire se dessine sur son visage.

Sortez les cotillons.

Je rêve.

Il relâche la pression et j'en profite pour me libérer.

— À vendredi, Dolorès, me balance-t-il en me tournant le dos et en s'éloignant.

Je pense que je viens de vivre un des moments les plus surréalistes de ma vie. Je reste plantée là pendant quelques minutes en me refaisant la scène avant de voir le bus passer. Merde !

Je cours, mais c'est trop tard.

Je suis bonne pour devoir attendre le prochain. Dans trente minutes. Il faut vraiment que je me trouve une voiture, ça ne peut plus durer. Je glisse les écouteurs dans mes oreilles et Raign me chante sa version de *Knockin' on Heaven's Door*. J'ai envie de danser dessus. Non, j'en ai *besoin*. Évacuer toute la pression que je viens de m'infliger. Je ferme les yeux et, à défaut de danser, je m'imaginer bouger au rythme de la musique. Je sens déjà que ça me calme. Quand je les rouvre, une moto s'amuse à jouer de l'accélérateur devant moi. Je préfère me replonger dans ces paroles et repartir loin d'ici.

Une fois au loft, je fonce dans le studio et me mets à l'aise. Je connecte mon téléphone aux enceintes et je peux enfin libérer tout le flux d'émotions qui est prêt à me péter à la face si je ne fais rien.

Je commence à onduler.

Tout doucement. D'abord la tête. Le cou puis les épaules. Et enfin le corps entier.

Je le laisse suivre le tempo. Je me sens enfin moi-même. C'est comme ça que je m'exprime le mieux. Pas besoin de discours. Je repense à toutes ces années où j'étais plongée dans le noir. Quand cette enveloppe m'a lâchée et que je n'ai pas su comment gérer. Je ne retournerai pas dans cette obscurité. Plus jamais !

— ¡Querida!

J'ouvre les yeux et Juan se tient juste devant moi, paniqué.

— ¡Querida! Ça va ?

Pourquoi il est aussi inquiet ? Je n'aime pas ce regard.

Je tombe sur mon reflet dans le miroir et je comprends. Je ne me suis même pas rendu compte que je pleurais. Sans trop comprendre ce qui m'arrive, je sens deux bras qui m'entourent et me serrent comme s'il avait peur que je disparaisse.

— *Soy aqui*, me murmure-t-il à l'oreille.

— Ça va, Juan ! Juste un débordement de sensations.

— N'y retourne plus. Appelle Claire. Elle comprendra.

— Ce n'est pas en fuyant ces réunions que mon passé s'effacera.

— Pourquoi tu es dans cet état, alors ?

— J'en avais besoin. Ça va mieux maintenant.

— Promis ?

— Promis.

— Je dois retrouver Gaëtan à l'*Irish Pub*. Viens avec moi.

— Je suis fatiguée.

— Viens *pour* moi, alors. Dès que t'en as marre, je te ramène.

Il me regarde avec son air de chien battu qui me fait craquer.

— Je file sous la douche et je me change. J'ai préparé une tarte au chèvre, ce matin. Tu peux la servir avec une salade ?

— À tes ordres, *querida* !

— J'aime quand tu me parles comme ça.

Je commence à monter les escaliers quand je repense aux paroles de l'autre trou du cul.

— Juan ?

— Oui ?

— Tu trouves que je suis une emmerdeuse frigide ?

— Une emmerdeuse sans aucun doute, mais frigide ? Il suffit de te regarder danser pour deviner que tu es tout le contraire.

— Merci, murmuré-je en souriant et en filant me rafraîchir.

7

Mehdi

— Je pense que nous avons trouvé un accord.

O'Neil se cale un peu plus à l'aise dans son fauteuil et m'observe en souriant d'un air satisfait. Il n'est pas impressionnant, j'avoue que je m'attendais à autre chose. Il doit avoir la cinquantaine, cheveux grisonnants... il ne paye pas de mine. Je me doute que c'est l'effet voulu. Il est là, dans son beau costume qui doit coûter une blinde, avec sa raie sur le côté et sa montre à plusieurs milliers d'euros. Il se comporte comme le maître du monde.

Connard.

J'ai réussi à gratter 5 % en plus, mais je ne me fais pas d'illusions, c'est ce qu'il avait prévu. Exactement ce qu'il avait prévu. Me donner l'impression que j'ai encore un peu de pouvoir sur le quartier alors qu'en réalité, c'est lui qui tire les ficelles, maintenant. Ces 5 %, c'était vraiment pour la forme, parce que quelle que soit la façon dont j'envisage la situation, je termine avec la même conclusion : on l'a dans l'os. Et bien profond.

— Profitez du pub, la maison régale, ce soir.

C'est une manière comme une autre de nous virer de son bureau et de nous signifier que les négociations sont terminées. Je regarde Ugo, il hausse un sourcil. Ma foi, on se fait entuber, autant boire à l'œil. Nous nous serrons la main, en hommes civilisés, sans toutefois oublier que les deux potes de l'Irlandais ont chacun au moins un flingue. Ils ne cherchent pas à le dissimuler, bien au contraire. On a mis les pieds dans une sacrée merde et je n'ai aucune idée de comment ça va tourner. J'ai un très mauvais pressentiment, mais comme le dit Ugo, on n'avait pas le choix.

Nous descendons en silence les escaliers qui mènent au pub. Visiblement, le boss a établi son bureau ici en même temps qu'il a réhabilité ce qui n'était qu'un bar-PMU pas franchement populaire. Lou y a bossé pendant quelques années, le patron était un abruti fini et personne ne le regrettera. Je serre les dents en repensant à ce qu'il a essayé de faire à Six. Et je me rappelle d'un coup qu'elle n'est plus là.

Ça me fait ça, des fois. Je suis perdu dans mes pensées, elle s'y tape l'incruste, ça me fait du bien, et la réalité me revient dans la face.

Nous nous installons directement au comptoir. C'est incroyable ce que cet étranger a fait des lieux. Je suis persuadé que c'est un trou de cul de première, il n'empêche qu'il sait ce qu'il fait. L'endroit est bondé, des serveuses en tenues vertes et courtes zigzaguent entre les tables. La terrasse est encore ouverte et pleine à craquer. L'ambiance est très sympa et si j'ignorais qui se tient là-haut, dominant son nouveau petit royaume, je pourrais apprécier ce bar.

— Tire pas cette tronche, on s'en sort pas trop mal.

Ugo fait tinter son verre sur le mien et nous buvons la bière qui n'est même pas dégueulasse. C'est vraiment une soirée de merde. Entre la réunion à la con, l'autre glaçon qui se prend pour une conseillère et pense qu'elle sait qui je suis, l'Irlandais qui s'imagine tenir Saint-Jacques au creux de sa main... Ils me prennent tous la tête.

Je pivote sur mon tabouret et observe les gens. Un type débarque dans le quartier et ça y est, il a déjà plus de clients et de bien meilleur standing que l'ancien patron a pu en avoir. Ça pue le fric à plein nez.

— Arrête de ruminer, tu vas tous les faire fuir avec cet air de tueur.

— Tant mieux.

— Essaie de prendre les choses du bon côté.

Je jette un regard en biais à Ugo et plisse les yeux.

— J'ai beau regarder de tous les côtés, ils sont tous à chier.

— Je t'ai connu plus positif.

Il n'ajoute pas « avant Sixtine », mais il n'en a pas besoin. Il y a eu l'avant, et

l'après. Et celui que je suis devenu est clairement moins fun que celui que j'étais. On s'habitue à tout, alors je ne relève pas et reprends une gorgée de cette bière qui m'agace parce qu'elle est bonne. Tout m'agace, en fait.

— Mate cette bombe !

Je regarde distraitement dans la direction que m'indique Ugo du menton, et je reste con quelques secondes. Elle est là, accoudée au bar, elle discute avec le barman et il lui tend un verre. Un Coca. Je l'observe en silence sans plus entendre ce que me raconte Ugo. Et je tourne la tête. Elle me gonfle déjà deux soirs par semaine, je ne vais pas en plus focaliser sur elle en dehors des heures que nous sommes obligés de passer ensemble.

— Tu m'écoutes ?

— Non, mais laisse tomber.

— Certains jours, je me demande si tu n'as pas tourné gay.

— Je ne vois pas le rapport.

Je me replace face au bar. Cette fois, Ugo n'insiste pas, il se lève en marmonnant qu'il va pisser. Je le sens pourtant se rasseoir quelques secondes après.

— Tu pisses plus vite que ton ombre.

— On ne m'avait jamais dit ça, mais je vais le prendre comme un compliment, dans le doute.

Je la regarde en essayant de masquer la surprise de mon visage.

— Qu'est-ce que tu fous là ? Tu me traques ?

— Oui, c'est ça. Parce que tu comprends, je n'ai pas de vie et tu m'obsèdes, donc je me suis dit que j'allais te suivre et te harceler jusque dans un bar.

Je ne réponds rien. Je vais finir par être plus que désagréable et ça risquerait de lui plaire.

— C'est du jus de pomme ? me demande-t-elle.

Je garde le silence, mais avale une grosse gorgée pour finir ce qu'il me restait de bière. Je repose le verre et m'apprête à me lever quand elle met la main sur mon bras.

— Je sais ce que tu te dis. Que je suis une chieuse de première, et tu n'as sûrement pas tort. Mais tu ne devrais pas boire. Croisen mon expérience : quand on veut décrocher, c'est de tout. Pas uniquement de la came.

Je l'observe sans ciller. Elle me fixe et j'ai l'impression de découvrir quelqu'un d'autre. Elle n'a pas été agressive, ni sarcastique... elle a l'air de prendre son rôle un peu plus à cœur que je le croyais. Ce qui ne m'arrange pas des masses, car ça signifie qu'elle ne va vraiment pas me lâcher avec toutes ces conneries.

Elle rougit. Et pour que je m'en aperçoive sur sa peau hâlée, c'est qu'elle doit vraiment se sentir mal à l'aise. Je baisse les yeux sur sa main toujours sur moi, les remonte vers son visage... Elle réalise qu'elle me touche et la retire brusquement.

— *¡Querida!*

Le type qu'elle m'a présenté l'autre jour se place derrière elle et entoure ses épaules de ses bras.

Son mec ?

— Mehdi, quelle bonne surprise ! Tu es seul ?

— Non.

— On a une table, tu te joins à nous ?

Je vois les yeux de cette nana s'agrandir, elle ne veut pas que je vienne. Elle se retourne vers son pote et je suppose qu'elle espère lui faire comprendre que son invitation ne lui convient pas. Mais il lui sourit et reporte son attention sur moi.

Ugo revient à ce moment et pose la main sur mon bras.

— Tu me présentes ?

Je le regarde comme s'il venait de me parler un dialecte d'Amazonie. Et je remarque que lui, c'est *elle* qu'il mate. Bien sûr. Ugo n'a jamais été foutu de garder sa queue dans son froc très longtemps. Et... je ne sais pas... elle est...

Impossible de la voir autrement que comme celle qui a pour mission dans sa vie de pourrir la mienne.

— Non.

Je me lève et sors du pub sans un regard en arrière. Je suis venu à pied, l'appartement n'est pas loin et je préfère ne pas conduire quand je bois ne serait-ce qu'un verre. Marcher ne me fait même pas du bien, l'air est doux, je n'ai pas assez picolé et j'ai la tête qui va exploser avec toutes ces histoires de mafia irlandaise. Je presse le pas et, en moins de dix minutes, je suis chez nous. Ugo va sûrement se la taper, et grand bien leur fasse.

Lou est vautrée sur le canapé en train de regarder un de ces films qu'elle est capable de visionner cinquante fois à la suite sans se lasser. Je m'assois à côté d'elle, elle relève les jambes et les pose sur mes cuisses sans quitter l'écran des yeux.

— Ça allait ta réunion ?

— Non.

— Tu veux en parler ?

Je ne réponds pas. Elle n'insiste pas, elle sait. Elle me connaît.

— J'ai pensé à elle, aujourd'hui, murmure-t-elle en évitant de me regarder.

— Je pense à elle tous les jours.

— Je sais.

— Je vais me coucher.

Je rejoins ma chambre et m'allonge sans même enlever mes fringues. Il y a certains jours où je suis encore moins fréquentable que d'autres. Celui-ci en est un et la solitude me va mieux que faire semblant que tout va bien. Parce que tout ne va pas bien.

8

Lolita

J'ai essayé de le rattraper, mais il avait déjà disparu. Je m'en veux de ne pas avoir réagi assez vite. Je ne sais que trop bien comment finissent les soirées où on commence à picoler. Quand on est accro aux narcotiques, tout est prétexte à en prendre. Il a raison, je suis vraiment une référente à chier. J'hésite à l'appeler, mais je ne veux pas non plus le braquer. Quelle idée j'ai eue d'accepter cette putain de mission à la con !

— Chier. Chier. Et merde !

— Tout va bien ?

Je me retourne en sursautant. Je n'avais pas remarqué que son pote était juste derrière moi.

— Heu, o-oui, bafouillé-je. Ne fais pas attention. Ça m'arrive parfois.

— Une sorte de syndrome de Gilles de la Tourette ?

— On peut dire ça, souris-je en prenant conscience du ridicule de la situation.

— Tu connais bien Mehdi ?

Je suppose qu'il ne lui a pas raconté qui j'étais. Je ne sais même pas si ce type est au courant qu'il doit assister à des réunions deux fois par semaine.

— Non, on s'est juste croisés à quelques reprises.

— Juste croisés ?

— Heu, oui.

— Pas entrecroisés ou entrechoqués ?

— Non, juste croisés. Tu nous as pris pour des pare-chocs de voiture ou bien ?

C'est sûrement sa façon de s'assurer qu'il ne marche pas sur les platebandes de

son pote.

— C'est cool. Je t'offre un verre ?

— En fait, j'en ai un qui m'attend à l'intérieur.

— On peut au moins trinquer ?

Son regard ne cache plus ses intentions. Je l'observe et je réalise qu'il est vraiment pas mal.

Pas mal ?

Non, je déconne : il est carrément canon avec ses grands yeux verts et son sourire à tomber.

— *¡Querida!* J'ai toujours ton verre. Tu sais que j'ai horreur du Coca, ça a tendance à me déprimer.

— Ton mec ?

— Pire ! Ma nounou, soupiré-je en secouant la tête.

— Au fait, moi c'est Ugo, enchaîne-t-il en me tendant sa main.

— Lolita.

Je ne le quitte pas des yeux quand nos mains se rejoignent. Il n'est pas difficile à cerner. Je me doute qu'un mot de ma part et on peut finir chez lui ou dans sa caisse. Il a le regard qui ne trompe pas. Malheureusement pour lui, je ne suis plus capable d'ouvrir les cuisses avec autant de facilité qu'avant.

Il arrive trois ans trop tard.

Boire, se défoncer, baiser... ont été les leitmotivs de mes journées pendant presque un an. C'était le cocktail parfait pour que je me sente bien. Pour décrocher, il a donc fallu que j'arrête tout. Et je ne suis pas encore assez solide pour pouvoir me taper un coup d'un soir, avec un type que je ne connais pas, sans ouvrir une putain de gélule avant de la snifer. Cette daube m'oblige à concevoir le sexe de façon différente. Et je sens qu'avec lui, il ne doit pas y avoir mille façons de le gérer.

— Je crois que ta nounou nous observe, me prévient Ugo.

Effectivement, Juan est toujours dehors avec son verre dans une main et mon Coca dans l'autre.

— C'est un nuisible.

Je le rejoins, suivie de près par Ugo.

— Tu ne nous présentes pas ? lance Juan en me tendant mon verre.

— Ugo, Juan. Juan, Ugo.

Je les regarde se serrer la main avant de repartir vers l'intérieur du pub et m'assois à notre table où nous attend sagement Gaëtan. Je me doutais que Juan n'aurait pas pu s'empêcher d'inviter le beau gosse à nous rejoindre. Il se glisse à mes côtés sur la banquette. Sa jambe effleure la mienne et je me demande quel genre de relation il entretient avec Mehdi.

— Tu viens d'où ? me demande-t-il en plaçant un bras derrière moi.

— Sainte-Marie.

Il sourit comme si j'avais sorti une évidence.

— Un souci ?

— Aucun. C'est la première fois que tu viens dans le quartier ?

— À Saint-Jacques ?

Il se contente de hocher la tête.

— Je suis déjà venue quelquefois aux marchés.

C'est surtout avec ma mère que j'y venais. Elle avait ses habitudes avec un ou deux marchands de fruits et légumes qui ont pris leur retraite il y a quelques années déjà.

Je réalise que Ugo ne dit plus rien. Il se contente de m'observer, ce qui commence à me foutre limite les jetons.

— T'as le visage très expressif. Lolita ? C'est italien ?

Je vais prendre ça comme un compliment. J'imagine qu'avoir la face aussi démonstrative qu'un bulot mort ne doit pas forcément être très attirant.

— Espagnol.

Mes yeux ne peuvent se détacher de sa bouche et je prends sur moi pour ne pas l'imaginer contre la mienne.

— Gimano.

Un type immense qui doit sûrement se péter le nerf facial quand il sourit se tient debout devant notre table et attend, comme si balancer un nom pouvait suffire.

Quel con !

— Bonsoir, enchaîné-je histoire de lui faire comprendre que ça ne se fait pas d'interrompre une conversation.

Apparemment, ça lui passe au-dessus de la tête parce qu'il ne daigne même pas me regarder. Non, mais le gars il se plante, là. Ni un bonjour ni merde.

— Maintenant ? demande Ugo comme si c'était normal.

Il fait un oui de la tête avant de repartir.

— Je dois y aller, mais tu restes là, hein ?

— Pas de souci.

Il se lève et disparaît de ma vue en arrivant à l'étage.

— C'est quoi ce *gilipollas* ? me lance Juan en continuant à siroter son cocktail.

— Je sais pas, mais il était chelou. Ça ne te dérange pas si on y va ?

— T'as pas dit au beau gosse que tu l'attendais ?

— Justement.

Il se rapproche de moi pour me parler à l'oreille :

— Ne me dis pas qu'il ne te plaît pas ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Non, mais là, *querida*, je ne te comprends pas.

— C'est pas nouveau.

Il se marre, finit son verre et se lève. Je jette un dernier coup d'œil vers les escaliers où est monté Ugo avant de sortir à mon tour.

Juan m'a déposée avant de rejoindre *una bomba* chez elle et je me retrouve allongée sur mon lit à ressasser les souvenirs.

Les mauvais souvenirs.

Dinah Whashington avec son *Cry Me a River* doit y être pour quelque chose. Mehdi aussi. Je le revois avec sa bière et sa colère qui agit sur lui de façon permanente. J'ai l'impression de me reconnaître. Quand j'en voulais à la Terre entière. À ce corps meurtri, à mon incapacité à gérer mes émotions, à Juan qui m'étouffait, à mes parents qui ne comprenaient rien. Être en colère contre le reste du monde permet d'oublier la réalité du problème.

C'est un leurre.

Un putain de leurre.

J'ai mis plus de trois ans à m'en rendre compte.

La dépendance est insidieuse. Elle agit discrètement, sans que tu ne comprennes vraiment ce qui se passe. Elle te fait croire que c'est toi qui maîtrises la situation, que si tu en prends davantage c'est parce que tu en as envie, que c'est ton propre choix. Alors qu'en réalité, c'est elle, dans ton dos, qui tient les rênes. Ça commence souvent lentement, petit à petit, pour que tu ne le remarques qu'une fois qu'elle est bien installée et que tu ne puisses plus rien y faire.

Moi, c'était à cause d'une vilaine blessure. Un moral au plus bas. Sans la danse, j'étais comme perdue, à la dérive. Les médicaments que je prenais ne faisaient pas complètement disparaître la douleur, mais ils me permettaient de dormir un peu. J'ai tenu quelques mois avant que ma consommation n'évolue sur la mauvaise pente. Une soirée où je venais de m'engueuler avec Juan et mes parents, j'avais juste envie de me sentir mieux. Je me suis posée dans ma chambre à fixer la boîte. Quelques minutes plus tard, je me retrouvais en train d'ouvrir ma première gélule. Au début, j'en prenais tous les soirs. Juste pour m'endormir. Puis sans vraiment réaliser comment, j'en suis venue à en prendre cinq à six par jour. J'étais déjà accro. Je ressentais un manque dès que j'ouvrais un œil, au point d'avoir la nausée jusqu'à ma première prise. Moi, dépendante ? Non, jamais. Surtout pas. C'est ce que je croyais. C'est ce qu'on croit tous.

Mince.

Tant pis si c'est une mauvaise idée, mais il faut que je le fasse.

Je prends mon téléphone, compose quelques phrases et appuie sur *envoyer*.

Juste un conseil : s'éloigner de ses proches et préférer la solitude n'a jamais été une solution quand tu dois combattre cette merde. Je suis là si tu as besoin. Et oui, je pense que ça sera la phrase que je vais le plus répéter ces prochaines semaines. À mardi. Lolita

9

Mehdi

Putain ! C'est devenu une habitude d'être réveillé par mon téléphone !

Un SMS de l'autre ? Elle veut quoi ? Me demander le numéro de Ugo parce qu'il l'a plantée comme il le fait avec toutes les nanas avec qui il couche ?

Juste un conseil : s'éloigner de ses proches et préférer la solitude n'a jamais été une solution quand tu dois combattre cette merde. Je suis là si tu as besoin. Et oui, je pense que ça sera la phrase que je vais le plus répéter ces prochaines semaines. À mardi. Lolita J'hésite entre lui répondre que son conseil, elle peut se le foutre là où le soleil ne brille jamais... ou ne pas lui répondre du tout. Elle n'a rien de mieux à faire à deux heures du matin que de m'écrire des phrases toutes faites sorties du livre « 1001 clichés à la con » ? Elle n'a pas de vie ? C'est quoi ça, le dernier truc qu'elle a chopé dans un fortune cookie au resto chinois ?

J'ignore ce qui me gonfle le plus : que son conseil s'applique malgré tout à moi ? Ou qu'elle prenne finalement son rôle au sérieux et risque de vraiment être une chieuse avec ça ? Je n'aurais pas dû lui dire à quel point elle était nulle dans son rôle, c'est en train de me revenir dans la face bien comme il faut.

Maintenant que je suis réveillé, je sais que je ne me rendormirai pas. Alors je m'habille et me rends au seul endroit où je suis sûr de trouver des potes, même au milieu de la nuit. J'aperçois Ugo de loin et je me mets à courir histoire de

m'échauffer un peu. J'entre sur le terrain et lui prends le ballon des mains sans qu'il me voie arriver. Il jure et je shoote un panier.

— Tu n'es même pas dans une équipe, tête de gland !

Je me marre et le jeu reprend. Je suis d'office contre lui et je réalise, tout en le marquant et l'empêchant de récupérer la main, que j'ai plus que besoin de me dépenser. En prison, on n'a pas grand-chose d'autre à faire que se maintenir en forme, alors c'est muscu tous les jours. Je me suis empâté depuis ma sortie, il était temps que je me bouge.

Quand nous sommes tous complètement KO, nous nous vautrons sur le goudron dégueulasse et reprenons notre respiration. Il doit être quatre heures, quelque chose comme ça. Les gars commencent à rentrer chez eux et on finit par n'être plus que Ugo et moi sur le terrain.

— Tu te l'es faite ?

— Cette connasse s'est tirée au moment où O'Neil m'a envoyé son gorille.

Je ris et il m'envoie son poing dans l'épaule. Il se lève et m'aide à me remettre sur pieds.

— C'est qui, cette nana ? Elle n'a pas vraiment répondu quand je lui ai demandé d'où vous vous connaissiez.

— C'est ma référente aux réunions.

— Sérieux ?

Je pourrais trouver comique la tronche qu'il fait, d'un coup. Mais la situation ne me donne pas vraiment envie de rire.

— C'est elle la chieuse ?

— C'est elle.

— Elle cache bien son jeu !

— Disons qu'avec toi, elle n'a pas à jouer le rôle de baby-sitter, ça change sûrement pas mal la donne.

Nous marchons en direction de l'appartement. Ce quartier est clairement vétuste, mais c'est chez moi et il m'avait manqué. J'aime le linge étendu aux fenêtres, les tags anarchiques et les chaises devant les maisons des vieux. L'ambiance qui y règne me donne l'impression d'un foyer. J'ai conscience que je m'y sens à l'aise parce que je ne crains rien, ici, et que ce n'est pas le cas de tout le monde. Je sais que quand on voit les façades délabrées et l'état général des rues, on pourrait se dire que la seule chose à faire serait de tout raser. Mais j'aime Saint-Jacques... et sa faune aussi. La seule ombre au tableau, c'est les Irlandais qui s'imaginent qu'ils peuvent me prendre ce qui représente toute ma vie.

— Il te voulait quoi, O'Neil ?

— Me donner de quoi fournir les dealers.

— Il passe par toi pour ça ? Pourquoi il ne l'a pas fait quand j'étais là ?

Ugo hausse les épaules.

— Je suppose qu'il a l'habitude...

— C'est toi qui tiens les comptes ?

— Ouais. Mais laisse tomber.

— Quoi ? J'ai rien dit !

— Je te connais, Mehdi. Je te vois venir et la réponse est non. On n'arnaque pas ces types. Sauf si on cherche un suicide assisté.

Je m'arrête et lui fais face, les bras croisés. Je sais que je ne l'impressionne pas, on a tout fait ensemble, lui et moi, depuis toujours. Mais je me sens obligé de lui rappeler qui prend les décisions.

— On va toucher moins de la moitié de ce qui nous revient de droit, Ugo. Alors peut-être que tu es devenu proche de ces enfoirés, mais je n'ai pas l'intention de me pencher en avant pour me faire enculer à sec pendant qu'il compte les billets sur mon dos.

Il secoue la tête et se remet en route.

— Sans moi, sur ce coup. Tu n'as aucune idée de qui tu as en face de toi.

Nous rentrons à l'appartement en silence et chacun va s'enfermer dans sa chambre. Je l'entends pester dans la douche. Il n'a jamais bien vécu le fait que je récolte la chambre qui donne directement dans la salle de bain qu'on partage lorsqu'on a fait ça à chifoumi. Ça me fait sourire, juste parce que certaines choses restent les mêmes, quoi qu'il arrive. Et c'est rassurant.

Lou rentre du taf et me trouve sur le canapé en train de mater une émission débile de télé-réalité.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Je la regarde, hausse un sourcil et me mets à rire.

— C'est ça ton nouveau look ? Super Nanny ?

D'habitude, je ne suis jamais là pour la voir dans sa tenue de travail. La jupe stricte qui lui arrive aux genoux la vieillit de dix ans facile... Et ce chemisier fermé jusqu'au menton, ça m'angoisse. J'ai l'impression qu'elle va dégainer une règle en métal et me taper sur les doigts.

— Ça, c'est ce qui me permet de payer légalement ma part du loyer. Et mon look

t'emmerde.

— T'as le droit de parler comme ça dans ton hôtel de luxe ?

— Non, justement, j'en profite quand j'ai ta face de cul à disposition. D'ailleurs, tu n'as pas répondu à ma question : qu'est-ce que tu fous là ?

— Je vis ici.

— Joue pas au con, t'avais une réunion.

— Possible.

— Mehdi...

— Deux fois par semaine, ça me gonfle. J'ai mieux à faire.

— Comme regarder cette bouse à la télé.

— Voilà, comme ça.

— Tu ne peux pas continuer à déconner avec Ugo. À un moment il va falloir raccrocher. Et ces réunions, c'est peut-être ce qu'il te faut pour t'en sortir.

— T'as un diplôme de psy en plus de ton bac ?

— Si au moins tu voyais quelqu'un, je ne sais pas, moi...

— Ne recommence pas.

Depuis Six, je vis, d'après les mots de Lou, comme un moine. C'est faux. J'ai eu quelques coups d'un soir. Pas beaucoup, c'est certain. Mais c'est à elle que je pense quand je suis avec une fille. C'est sur elle que je pose les mains, le regard, la langue... Tout disparaît, rien n'existe plus, et quand je ferme les yeux, c'est cette petite blonde insupportable que je vois. Quand je jouis, c'est en elle, personne d'autre. Lorsque je réalise qu'elle n'est pas là, que je l'ai imaginée le temps d'un orgasme, je culpabilise.

Je lui avais proposé de vivre avec nous, avec *moi*. Elle avait dit oui. Alors je ne me vois pas aller m'envoyer en l'air pendant que son corps se décompose six pieds sous terre. Et Lou n'arrive pas à se rentrer ça dans le crâne.

— Je dis ça pour toi.

— C'est une proposition, Maf ? Je te manque ?

— T'es vraiment un pauvre con quand tu t'y mets.

Je ne lui réponds pas, je fais semblant d'être passionné par ce qui se passe à l'écran.

— Six allait toujours au bout de ses engagements.

Je tourne la tête d'un coup et la fixe en silence. Je déteste quand elle amène Sixtine sur le tapis uniquement pour me faire réagir. Et je déteste que ça

fonctionne.

— Tu t'es lancé dans cette histoire de réunions, peu importe que tu en aies vraiment besoin ou pas. C'est lâche de ta part de ne pas y aller.

— Ne la mêle pas à ça.

— Non, mais avec toi, de toute façon, faut la mêler à rien !

Elle se lève, agacée. Combien de fois avons-nous eu cette discussion ? Elle remonte les manches de sa chemise et croise les bras.

— Où est son bracelet ?

Elle baisse les yeux sur son poignet et hausse les épaules.

— Je ne le porte pas pour travailler.

— Je t'ai demandé où il est.

— Ne me parle pas sur ce ton, Mehdi Alaoui ! Tu ne m'impressionnes plus depuis que tu as fait une crise d'angoisse à cause d'une sauterelle qui était venue se poser sur ta tête !

Je grimace et me lève à mon tour.

— C'est un coup bas, ça ! Et je ne t'ai pas offert son bracelet pour que tu le perdes !

— Je ne l'ai pas perdu !

— Alors montre-le moi !

À force de nous hurler dessus, on va finir par attirer l'attention des voisins. Mais je ne supporte pas de ne pas savoir où est son bracelet. Lou me bouscule pour aller dans sa chambre et elle en revient aussitôt en agitant le bijou sous mon nez.

— Il est là ! Content ?

— Non.

Je vais m'enfermer dans ma chambre à l'autre bout de l'appartement, loin d'elle. Pourquoi toutes les nanas qui gravitent dans ma vie en ce moment se sont donné pour mission de me faire chier ? Je l'entends claquer la porte de sa salle de bain et prendre sa douche. Au moins elle ne va pas venir me prendre la tête pendant un moment.

10

Lolita

La réunion s'achève et il n'est toujours pas là. J'ai pensé à un moment qu'il allait être en retard, mais non.

— Des nouvelles de Mehdi ? me demande Claire.

Je secoue la tête en signe de résignation. J'arrive à peine à la regarder dans les yeux. Comment lui dire que je ne suis pas celle qu'elle s' imagine ? J'ai beau y mettre toute ma bonne volonté, je suis incapable de gérer ce genre de choses. Comment aider quelqu'un qui refuse toute main tendue ? Il n'a même pas répondu à mon texto. Et s'il avait replongé ? Je déteste me sentir responsable d'un truc que je ne maîtrise pas. Et c'est exactement ce que je ressens avec Mehdi. Je n'arrive pas à capter ne serait-ce qu'une seconde son attention.

Je sens la main de Claire sur mon épaule.

— Ne culpabilise pas. C'est son choix. Pas le tien, me rassure t-elle avec ce ton qui la caractérise tant.

— Je sais bien.

Facile à dire, mais je le vis comme un échec.

Je commence à mettre mon blouson en cuir en pensant à lui et à sa faculté de m'éviter.

— Tu as son adresse ?

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, me répond Claire.

— S'il te plaît. Si ça ne marche pas, tant pis. Mais je ne peux pas renoncer sans essayer une dernière chose.

— Je n'ai pas le droit de te livrer ce genre d'informations personnelles, Lolita.

Merde !

— Mais si jamais, mon bureau est ouvert et son dossier doit être en évidence, me révèle-t-elle avant d'aller discuter avec Pauline, une toxico qui n'arrive pas à décrocher.

— Merci, lancé-je en trottinant vers le couloir.

Je vérifie que personne ne peut me voir et entre discrètement en refermant la porte derrière moi. Putain, son bureau est envahi d'un bordel infini. Je fouille quelques minutes avant que mon regard ne s'attarde sur un nom. *Son* nom. Mehdi ALAOUI. Je l'ouvre et prends une photo de l'adresse avec mon portable.

« 8 rue Lluçia. Perpignan. »

Je ne connais pas du tout. Alors que je vais pour refermer, je suis tentée de parcourir tout le dossier. J'hésite. Puis j'arrive à me convaincre avec beaucoup de mauvaise foi que c'est pour la bonne cause, pour en savoir plus sur lui. Je ne suis pas crédible du tout, j'en ai bien conscience.

Nom : Alaoui

Prénom(s) : Mehdi, Aziz

Date de naissance : 24 mai 1991

Nationalité : Français

Résidence : 8 rue Lluçia. Perpignan

Famille : Maroc

Mes yeux se posent sur son parcours, ses séjours en prison. J'aimerais avoir le temps de tout lire, mais j'entends des voix dans le couloir.

Mince, pas déjà !

Je me faufile et sors. C'est lorsque je suis enfin dehors que je réalise que mon cœur bat vite, beaucoup trop vite. Comme une sensation étrange d'avoir lu un journal intime qui ne m'appartient pas. J'enregistre l'adresse sur le GPS. En plein quartier Saint-Jacques. Je décide d'y aller à pied, c'est juste à vingt minutes. Je n'ai qu'à traverser Saint-Mathieu, une partie de Saint-Jacques et j'y serai. J'enfile mes écouteurs et *This World* de Selah Sue me permet de m'isoler et de plonger dans ma bulle. Pendant le trajet, Juan a essayé de m'appeler, mais je préfère ne pas l'inquiéter. Je le rappellerai quand j'aurai vu Mehdi. Je ne sais même pas ce que je vais lui dire. Je crois que je veux juste vérifier qu'il va bien. Je ne me souviens pas être déjà entrée dans ce coin, le soir. Des groupes sont rassemblés un peu partout et, même si je ne suis pas trouillarde, je ne fais pas la maligne.

Rue Lluçia.

Je dépasse *le Sentier des saveurs* où des poulets sont en train de rôtir quand je remarque le numéro 8. La porte de l'immeuble est ouverte. Je ne connais même pas l'étage. Bien joué, l'enquêtrice de choc. Je jette un œil aux boîtes aux lettres, mais évidemment je ne trouve pas d'Alaoui. Ça aurait été trop simple. Par contre, Gimano me dit quelque chose. C'est le nom qu'a prononcé le Golgoth avant que Ugo ne le suive.

3^e étage. Je monte les escaliers et frappe à la seule porte du palier.

Qu'est-ce-que je fous là ?

Il va me jeter des cailloux tranchants à la face.

Je ne suis pas sûre de moi, du coup.

Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvre et une nénette apparaît. Une grande brune en mini short en coton, des énormes lunettes de vue sur le nez.

— Oui ?

— Bonjour. C'est bien ici qu'habite Mehdi ?

Elle me toise.

— Ça dépend. Qui le demande ?

Charlize Théron.

Connasse.

Je n'aime pas le ton qu'elle prend, mais je vais éviter de gâcher cette occasion de lui parler.

— Lolita.

— Lolita ?

Ses grands yeux verts me détaillent avec dédain. Merde, ça se trouve ils sont en couple et je suis en train de glisser dans les pentes d'un quiproquo qui va bientôt sentir le moisi.

— Oui, on s'est rencontrés à une réunion et je voulais juste vérifier qu'il allait bien. Rien de plus.

— Une réunion ?

Putain, Lolita ! Tu dis quoi maintenant ? T'es coincée.

Si je pars en courant, on pourra faire comme si je n'étais jamais venue ?

Le pire, c'est qu'elle ne m'aide pas beaucoup. Elle se tient là, sans bouger, à me fixer comme si j'étais Nelly Olson, elle Laura Ingalls, et qu'elle voulait me crever les yeux.

— Il est ici ?

Au point où j'en suis.

— Oui.

La garce.

— Écoute, je comprends que la situation te semble bizarre et je ne veux absolument pas mettre le bazar entre vous, mais je voudrais simplement lui dire un mot.

— *Écoute*, je ne sais absolument pas qui tu es. Mehdi ne t'a jamais mentionnée. Lolita. Je pense que je m'en serais souvenu.

— Je pense aussi.

— Je trouve ça étonnant qu'il t'ait filé notre adresse. Il ne la donne à personne.

Notre adresse.

C'est bien ce que je supposais.

— C'est qui ?

Merde.

Mehdi.

Note à moi même : ne plus jamais avoir des idées suicidaires dans ce genre.
Merci.

— Une Lolita.

— C'est quoi cette connerie ?

Il débarque torse nu, une serviette autour des hanches. Et énervé. Enfin ça, ça ne change pas de d'habitude, au final. Par contre, ce torse encore humide, là, ça change la donne. Il a un corps de ouf, ce con.

— Tu fous quoi ?

— Enfin... je pensais... te...

Je bafouille. Je ne veux pas trop en dire devant elle.

— Non, mais ça ne va pas bien ? Je ne viens pas *une fois* et tu débarques chez moi ? Mais bordel ! Comment t'as su où j'habitais ?

— C'est qui ? demande « miss j'ai les jambes qui ne s'arrêtent jamais ».

— La référente de mon cul qui est en train de me faire péter un plomb.

— Tes narcotiques anonymes ?

Je respire à nouveau. Elle est au courant.

— Oui, grogne-t-il avant de reposer son attention sur moi. Réponds, putain ! Comment tu as eu mon adresse ?

— Ça n'est pas la question.

Maintenant qu'elle sait qui je suis, je me sens beaucoup plus en confiance.

— C'est la question que je te pose, siffle-t-il d'un air mauvais.

— Pourquoi t'es pas venu ? Tu n'as même pas répondu à mon dernier texto. J'ai pensé que t'allais replonger.

— Dégage !

— C'est quoi qui te fait chier ? Que je m'inquiète pour toi ? Mais merde, ce programme c'est une putain de chance et t'es en train de tout foutre en l'air à cause de ton égo mal placé !

— Tu ne sais...

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé d'elle ? le coupe-t-elle.

— Lou, s'il te plaît, pas maintenant.

— Si, maintenant. T'as une référente et tu ne me dis rien ? C'est une blague ?

— Ça n'a aucune importance.

— La meuf est là, chez nous. Elle s'inquiète pour toi et ça n'a aucune importance

? Tu te fous de moi ?

Ces mots ont l'air d'être un électrochoc pour lui. Il lui prend la main comme si je n'étais pas là. Je fous quoi déjà, ici, dans toute cette daube ?

— Lou. Regarde-moi. Si je te dis qu'elle n'a aucune importance, c'est qu'elle n'a aucune importance.

Je les observe.

Il a réussi à canaliser sa colère.

Pour *elle*.

Elle secoue la tête, plus triste qu'énervée il me semble, avant de partir. Il la suit du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

— Je...

— N'en rajoute pas ! Tu en as assez fait.

— Écoute, je vais prévenir Claire que j'arrête là les frais.

— Fais donc ça.

Je préfère ne rien dire et m'en aller en oubliant que ce type est entré dans ma vie. Au moment où je descends la première marche, il me lance : — Tu es venue comment ?

— Qu'est-ce-que ça peut te faire ?

— Pas grand chose, mais comme je sais que tu n'as pas de voiture et que le quartier n'est pas des plus accueillants à cette heure-ci, je fais mon devoir de citoyen.

Je me retourne, place mes écouteurs pour ne plus l'entendre et dévale les escaliers.

11

Mehdi

Mais quel boulet ! Je me dépêche d'enfiler un jean, tant pis, pas de calbut... des chaussettes, mes baskets et attrape un tee-shirt et un sweat avant de filer et de claquer la porte. Je la rattrape à l'angle de la rue et me mets à marcher à côté d'elle, en silence. Quand elle perçoit ma présence, elle fait un bond de dix mètres et retire ses écouteurs en me regardant, sous le choc. Je profite de cette pause pour terminer de m'habiller. Je passe la main dans mes cheveux encore humides pour les virer de mes yeux où ils commencent à tomber. Faut vraiment que j'aie vu Nadia pour qu'elle me les coupe.

— Tu vas par où ? Parce que si c'est loin, j'aime autant prendre la moto.

— Je ne t'ai rien demandé.

C'est bien, elle réagit. J'ai cru un moment que je l'avais cassée. Ça aurait été con.

— S'il t'arrive une merde parce que tu as décidé, d'un coup, de prendre ton rôle au sérieux, je n'ai pas envie de l'avoir sur la conscience.

— Je prends mon rôle au sérieux depuis le début. On ne peut pas en dire autant en ce qui te concerne, en revanche.

— Viens.

Je l'attrape par le bras et je pense qu'elle est encore sous le choc parce qu'elle me laisse faire. Je suis plus calme que tout à l'heure, mais je sens qu'il ne m'en faudrait pas beaucoup pour péter encore les plombs.

J'ouvre le garage où Nina et la Triumph sont garées. J'attrape mon deuxième casque et le lui tends. Elle regarde mon bras comme s'il venait d'y pousser des furoncles.

— Mets ça !

Elle relève les yeux vers moi et finit enfin par réagir. Elle le place sur sa tête pendant que je manœuvre pour sortir. Elle referme la porte sans que je le lui demande et me tend le trousseau. Je démarre et j'attends qu'elle s'assoie derrière moi. J'essaie de ne pas penser à la dernière nana qui est montée avec moi. Pas le bon timing. Au moment où je donne un coup d'accélérateur, je vois la silhouette de Lou à la fenêtre du salon. Je gérerai ça plus tard, une chieuse à la fois.

— Alors, on va où ?

— Tu peux me déposer au BIJ, je prendrai le bus.

— Où on va ?

Elle soupire et répond :

— Sainte-Marie.

J'accélère, elle bascule un peu en arrière et j'attrape son bras pour le coller autour de ma taille. Manquerait plus qu'elle tombe en chemin, comme si ma soirée n'était pas assez pourrie comme ça. Elle met l'autre en place, mais je vois bien qu'elle essaie d'être le moins possible en contact avec moi. Ce qui est mission impossible avec cette moto. Je me doute que maintenant qu'elle a vu mon quartier, la princesse doit se dire qu'on ne fait pas partie du même monde.

Princesse...

Putain de merde, pourquoi je passe mon temps à comparer Six et cette fille ? Elle ne lui arrive pas au petit orteil. Je roule un peu trop vite et je la sens se crisper

contre moi. Je n'aime pas qu'elle soit là, c'était la place de Six. Pas longtemps, mais elle m'a marqué à vie. Et avoir cette nana qui me prend la tête juste ici, je sens que quelque chose cloche. On arrive à Sainte-Marie, pas assez rapidement à mon goût cela dit, et je suis les indications qu'elle me donne au fur et à mesure. On se retrouve devant un genre de hangar.

Je coupe le contact et pose les pieds sur le sol pour stabiliser la bécane. Elle descend et je la vois perdre l'équilibre tout en retirant le casque. Elle arrive à ne pas tomber et reste là, devant moi, en silence. Je regarde par terre sans rien dire non plus. Mais cette nana n'a pas l'air de savoir la boucler parce qu'elle me lance : — Je ne savais pas si ta petite amie était au courant pour les réunions, je n'osais pas dire...

— Lou n'est pas ma meuf. Et tu ne m'as toujours pas dit comment tu as eu mon adresse.

— J'ai fouillé le bureau de Claire.

Elle a la décence de regarder ailleurs en m'avouant ce qu'elle a fait.

— Tu as lu mon dossier ?

— Non...

Putain de menteuse. Je serre les dents pour m'éviter de lui balancer ce que je pense d'elle et de son comportement. Et puis je me ravise et je décide qu'elle mérite d'entendre ce que j'ai à lui dire : — Tu sais c'est quoi ton souci, Dolorès ?

— Lolita.

— Je vais te le dire.

Je me lève, range les clefs dans ma poche par réflexe, et cale la moto sur sa béquille. Je m'approche d'elle et lui prends le casque des mains avant de le laisser tomber par terre. J'avance, elle fait un pas en arrière. Je continue et elle se retrouve le dos contre la porte de l'entrepôt. Je plaque les mains autour de son visage et j'ai la satisfaction de la voir me regarder avec de grands yeux effrayés. Je me penche un peu pour que nos visages soient au même niveau.

— Tu n'en as rien à foutre de ce qui peut m'arriver. Si je replonge, la seule chose qui te contrarie vraiment, c'est qu'on te reproche de ne pas avoir correctement fait ton taf. Alors voilà ce qu'on va faire : tu vas me foutre la paix et moi je m'occupe de mon cul. Ne te prends plus la tête à te pointer aux réunions, parce que je ne sais pas quand j'y serai ou pas. Et parce que même quand j'y suis, je n'ai pas envie d'y voir ta tronche. On va tous les deux repartir sur de bonnes bases, comme tu disais. Tu sais ? Quand tu ne me connaissais pas et quand je ne t'avais pas sur le dos. Fais donc ce que tu m'as proposé et appelle la psy pour lui dire que tu arrêtes, tu nous rendras service...

Sa respiration a l'air laborieuse, mais elle a le mérite d'avoir repris contenance et

elle se tient bien droite, le menton relevé et je vois maintenant un air de défi dans son regard qui ne me quitte pas.

— On a un deal ?

Elle pose la main sur mon torse, sûrement pour me repousser, mais bizarrement, elle n'amorce pas tout de suite son mouvement. Elle reste quelques secondes à réfléchir et finit par essayer de m'éloigner d'elle. Je ne bouge pas, bien sûr. Elle n'est pas si menue que ça, mais elle est plus petite que moi, je ne ferais qu'une bouchée d'elle. Elle grimace et plaque sa deuxième main avant d'abandonner et de s'appuyer complètement contre la porte, les bras croisés et l'air contrarié.

— Regarde-toi, en train d'intimider une nana qui fait la moitié de ta taille ! C'est beau, c'est mâle... Tu te sens bien avec toute cette testostérone que tu balances autour de toi ?

— Ma testostérone t'excite, Dolorès ?

Je fais comme si je ne me rendais pas compte que de mon côté, je bande depuis l'instant où j'ai posé les mains autour de son visage.

La porte s'ouvre d'un coup et elle bascule en arrière avant de tomber sur le cul.

— ¡Mierda! Qu'est-ce que tu fous là ?

— Putain ! Juan ! Toi, qu'est-ce que tu fous chez moi ?

— Je t'attendais, bien sûr ! On mange ensemble, ce soir ! J'ai pris de l'indien. Oh, Mehdi, bonsoir.

Il me tend la main et je la serre machinalement.

— Tu es vite parti, l'autre soir, au pub. Tu restes manger avec nous ?

— En fait, je...

— Allez, de toute façon j'en prends toujours trop. Ben, *querida*, tu vas rester par terre toute la soirée ?

Juan m'attrape par les épaules et me fait entrer, sous l'air ahuri de ma référente. C'est du bonus. Plus elle rumine, plus je jubile.

— Ma moto ne craint rien, dehors ?

— Lolita, ramasse le casque, tu veux ? Je fais faire le tour du propriétaire à Mehdi.

— Tu m'as prise pour la bonne ? réplique-t-elle.

Finalement, ça risque d'être fun, cette histoire. Juste pour avoir la satisfaction de la contrarier, je suis son pote et décide de rester un peu. Elle n'avait qu'à pas se pointer chez moi comme ça...

Juan me conduit à un comptoir et me fait signe de m'asseoir sur l'un des

tabourets hauts. Il sort des assiettes tout en m'expliquant les plats qu'il a choisis. Je me laisse faire, ce type est sympa et je n'arrive pas à l'envoyer chier. Je regarde autour de moi pendant qu'il installe le repas. Le hangar qui faisait pas mal miteux vu de dehors abrite en réalité un loft dont les différentes sections ne sont séparées que par des parois vitrées. C'est grand, moderne et à la fois chaleureux. Enfin, c'était le cas jusqu'à ce qu'elle débarque et s'installe en face de moi. Elle fait la gueule, tant mieux.

— Alors, cette réunion ? demande Juan, qui ne réalise pas la bombe qu'il vient de lâcher.

12

Lolita

Je suis en train de rêver ou je suis en train de rêver ?

Il est installé là, tranquille, dans ma cuisine, à faire la causette avec mon futur ex meilleur pote. S'il oublie qu'il vient d'essayer de m'envoyer ses relents de testostérone à travers la face il y a moins de cinq minutes, pas moi.

Sérieusement, il se prend pour qui à m'intimider comme il vient de le faire ? Il est vraiment hors de question que je continue cette illusion.

— Oui, au fait, cette réunion ? répété-je pour le mettre mal à l'aise.

— J'ai eu un empêchement, Dolorès, tu le sais bien. Je viens de t'en expliquer les raisons, enchaîne-t-il calmement, ce qui a le don de m'énerver encore plus.

— Ah, c'était une explication ? Excuse-moi. Je n'avais pas bien compris.

— J'avais pourtant l'impression que c'était clair, me lance-t-il avec le regard aussi froid que la calotte glacière.

Je ne sais pas ce qui me retient de lui jeter mon assiette dans la tronche. Je file allumer quelques bougies pour tenter de me calmer. Juan tousse et son regard glisse de moi à ce trou du cul sans trop comprendre ce qui se passe. Qu'est-ce que je peux lui dire ? Le type que tu as invité chez moi vient de me menacer et m'a flanqué une trouille pas possible.

— Ça arrive, des contretemps, *querida*. Tu en as loupé toi aussi des réunions, à l'époque.

Je confirme. Je vais faire un meurtre groupé avant la fin de la soirée. Et j'y prendrai plaisir.

— Ça va, Juan ! Je ne pense pas t'avoir demandé ton avis !

— Toi non, mais moi oui, s'amuse Mistergooddeal.

— Enfin quelqu'un qui se préoccupe de ce que j'ai à dire, minauda ce traître en finissant de servir le poulet biryani qu'il a ramené.

— Alors, Dolorès a raté des séances ?

— Pas tant que ça ! me justifié-je.

— Plein. Je vous sers quoi à boire ? demande Juan en se dirigeant vers le frigo. Nous avons Coca, jus de pomme, Perrier.

— Biè... Perrier ça sera parfait, se rattrape Mehdi.

— Je vais me servir au robinet, grogné-je.

Je fais quelques pas et les deux bras de Juan m'enserrent la taille. Je sens son menton contre mon épaule.

— Ne boude pas, *querida*. C'est en expliquant à Mehdi que tu n'as pas toujours eu une tenue irréprochable qu'il arrivera peut-être à s'identifier à ton parcours. T'en penses quoi ? le prend à partie Juan.

— C'est une bonne méthode, effectivement, répond Mehdi en se goinfrant de riz.

Je l'observe et je n'y crois pas une seconde.

— Claire a été d'une patience sans nom, continue Juan sans faire attention au regard noir que je lui lance.

— La psy ?

— Elle-même. Pourtant tu lui en as fait baver, hein ? Tu te souviens quand elle est venue te chercher dans ce bar glauque ?

— La ferme, Juan !

— Dolorès ? Dans un bar glauque ?

S'il savait.

Je me souviens très bien de cette fois où Claire a débarqué alors que je venais de m'envoyer un rail et que je tournais à la vodka. C'était d'ailleurs la dernière fois que je touchais aux deux. J'étais son cheval de bataille. Elle avait besoin de me sortir de cette merde pour prouver que ce programme était l'avenir. Elle a réussi.

Quand j'y pense, la vie peut se résumer à des rencontres, bonnes ou mauvaises. Des rencontres qui forgent la personne que vous allez devenir. Claire a été mon sauveur pendant que Chris, mon ex, m'ouvrait la porte des enfers. J'étais dans une phase destructive quand on s'est trouvés. J'avais dépassé le simple snif de gélule depuis déjà plusieurs mois. J'avais besoin de plus. De plus de sensations, de plus de défonce. J'avais donc eu l'idée de combiner ça avec l'alcool... et le sexe. Quand on se retrouve dans cet engrenage, le « toujours plus » fait partie de nous. C'est comme ça qu'il m'a entraînée sur la pente dangereuse de l'héroïne. Le cercle

infernale commençait. Quand je me suis fait choper, Chris se piquait déjà alors que je continuais à snifer toujours dans cette insouciance, sans voir ce putain de danger rôder autour de moi en attendant son heure. Tu t'imagines toujours être plus forte que tout ça. Jusqu'au premier manque. Je crois que c'est quelque chose d'inexplicable, d'inhumain. On ne pense pas pouvoir le ressentir jusqu'à ce que ça arrive. La sueur, les tremblements... on se retrouve avec les muscles tétanisés, un goût de métal dans la bouche. Et psychologiquement, on n'est plus rien.

Un coup de hanche me sort de mes pensées. Juan fait des grands gestes. Il raconte une histoire à Mehdi, qui me fixe. Intensément.

— Je la trouve sexy avec son tailleur. Je l'imagine bien m'enchaîner à un lit et me faire avouer ce qu'elle veut, confie Juan en mimant la scène.

— Tu trouves la psy sexy ? s'étrangle Mehdi.

— Pas toi ?

— Elle aurait plutôt tendance à me faire l'effet inverse.

— De toute façon, j'ai déjà essayé, elle n'a jamais voulu.

— Tu as tenté de te la faire ?

— Oui. Elle m'a toujours plu. Quand Lolita est sortie de tout ça...

— On ne sort jamais vraiment de tout ça, bougonné-je dans mon coin.

— Oui, tu m'as compris. Je lui ai donc demandé si on pouvait boire un café et plus si affinité, et je me suis pris un des plus gros vents de ma vie.

Mehdi explose de rire et moi je m'arrête de respirer. C'est la première fois que j'entends ce son. J'ai l'impression d'avoir saisi une chose qui ne m'était pas autorisée et je suis surprise de trouver ça agréable.

— Ah, mais merde ! Je vais la voir différemment, maintenant.

— Tu ne manges pas ? s'inquiète Juan en scrutant mon assiette.

— Disons que j'ai eu un peu l'appétit coupé avant de venir.

— Je t'ai déjà dit que tu as besoin de grossir un peu. Tu ne trouves pas qu'elle est trop mince ? Regarde ça, elle perd tous ses seins.

Je retire ce que j'ai dit. Avant de le tuer, je vais le torturer. Longtemps. Très longtemps.

— Ses seins m'ont l'air très bien, répond Mehdi comme si c'était une conversation normale à avoir.

Allez ! Matons tous les seins de Lolita ! Mesurons-les et malaxons-les pour les peser ! Merde, j'ai une vision de Mehdi en train de les caresser. Lolita, tu arrêtes ça tout de suite. « Caresse », « Mehdi » ne sont pas des mots que tu peux associer.

Le portable de Juan se met à sonner, ce qui me permet de me concentrer sur autre chose. Tiens, mon verre d'eau. C'est bien, ça.

— Elena. La *bomba* de la dernière fois, lance-t-il avant de décrocher.

Je le regarde s'éloigner et je m'imagine la façon dont je vais le torturer.

— Je pensais que c'était ton mec.

— T'as mal pensé. Ça ne serait pas la première fois, soufflé-je avant d'enchaîner : t'as bien mangé, tu t'es bien marré. Je pense que tu peux maintenant rentrer chez toi.

— Tu me vires, Dolorès ?

— Quel magnifique sens de déduction !

— Où est passé ton *sens* de l'altruisme ?

— Il s'est sûrement barré avec ta scène d'intimidation de tout à l'heure. Je te l'ai dit. Demain j'appelle Claire et on oublie tout ça.

— Bien.

— Bien ! crié-je plus fort que ce que je ne l'aurais pensé.

— *Los amigos*. Elle vient de me dire qu'elle m'attendait en porte-jarretelles sur son lit. Je vous aime bien, mais je pense que j'aime ses seins encore plus. *Querida*, demain tu bosses chez Gino ?

— Oui, à onze heures.

— Je te retrouve là-bas. Mehdi, j'espère à bientôt.

Et il nous laisse là dans une ambiance aussi tendue que son maillot de bain porte-bonheur.

— Chez Gino ? me demande Mehdi en se levant.

— C'est la pizzeria en bas de la rue. Elle est tenue par deux Coréens.

— Et elle s'appelle *Chez Gino* ?

— C'était plus vendeur que Chez Jin ou Chez Song.

Il secoue la tête en souriant.

Je ne peux m'empêcher de le dévisager et ça m'emmerde de le dire, mais Juan a raison. Ce type est une bombe à retardement. Il n'a pas le genre de beauté à couper le souffle comme son pote Ugo. Lui, il dégage une sorte de charme animal qui terrasse tout sur son passage. Puis maintenant que je sais à quoi il ressemble torse nu, ça ne va pas m'aider.

— J'y vais. Merci pour le repas.

— Tu connais le chemin.

Je fais semblant de m'affairer à débarrasser les assiettes pour me donner une certaine contenance.

— Dolorès ?

Je me tourne et il est pratiquement devant la porte. Je ne le corrige même plus sur mon prénom. C'est sûrement la dernière fois qu'il le prononce.

— Ce n'est pas contre toi.

— Je n'en ai jamais douté. Toi en revanche, tu aurais dû comprendre que moi non plus, ce n'est pas contre toi. Quand tu le réaliseras, peut être que tu pourras passer à la prochaine étape.

Il quitte le loft dans le silence qui a suivi mes mots.

13

Mehdi

— Ce n'est pas personne.

Pas le temps de passer la porte, Lou me tombe dessus et je sais que je ne vais pas pouvoir m'en tirer facilement. Pas cette fois.

— Ça va redevenir « personne ». Elle appelle la psy demain pour lui dire qu'elle va laisser tomber.

— Tu l'aimes bien.

— Ça dépend, si pour toi « bien aimer » quelqu'un signifie « ne pas le supporter », alors ça doit être ça.

Je la contourne pour aller dans ma chambre. Bien entendu, elle me suit à la trace.

— Elle te fait réagir.

— Ça veut dire quoi, ça ?

Je me retourne et lui bloque l'entrée. Elle ne se démonte pas, jamais.

— Ça veut dire que la dernière nana qui a été capable de te faire réagir, c'était Six.

Je serre les dents. Deux fois dans la même soirée, elle a rarement été garce à ce point.

— Mehdi, si cette fille n'était pas importante, tu m'aurais parlé d'elle.

— Pour te dire quoi ? Qu'elle a pour mission de me fliquer et que ça la gonfle

autant que ça me saoule ?

— Je vais te dire un truc : ce qui te contrarie vraiment, c'est qu'elle t'atteint. Et crois-moi, je sais reconnaître une meuf qui t'atteint. Réfléchis bien avant de jouer au con comme tu sais si bien le faire.

— Avoir le bac te monte à la tête, Maf.

Elle me montre son majeur et me lâche enfin la grappe.

— Je ne vois pas l'intérêt de rappliquer en courant à chaque fois qu'il nous convoque. Il s'est pris pour qui ?

— Le boss ?

Je n'aime pas quand Ugo est logique. Depuis que ces Irlandais ont débarqué dans notre quartier, je ne le reconnais plus. J'ai l'impression qu'on est dans deux équipes alors qu'on a toujours fait front. Toujours. Je le vois s'éloigner de moi et j'ai perdu assez de personnes dans ma vie, je refuse de laisser ces étrangers foutre en l'air ce que j'ai avec Ugo.

On arrive dans le bureau de O'Neil, il est installé à sa table de travail, des tas de sachets de shit détaillé étalés devant lui.

— Comment vont mes deux distributeurs préférés ?

Et mon poing dans ta gueule, c'est ton préféré, aussi ?

Ugo va lui serrer la main et je capte un échange de regards complices qui ne me plaît pas des masses. Je le salue d'un geste du menton et attends de voir ce qu'il nous veut de bon matin. Son pub est ouvert, mais à cette heure-ci, il n'y a pas grand monde. Il a de la chance qu'on ne bosse pas le samedi, il a cru qu'on était à sa disposition ?

— Ugo, tu vas pouvoir approvisionner le quartier pour le week-end. Steven va venir avec toi.

Ben tiens, en plus on a droit au garde du corps...

O'Neil se lève, attrape un petit sachet et s'approche de moi.

— Tiens, Mehdi, il me semble que tu as besoin de te détendre. Prends ça comme un rameau d'olivier entre nous.

Il me tend le sachet. Y'en a au moins pour cinquante grammes. Si je ne le prends pas, il va considérer ça comme une déclaration de guerre, je le sais. Je vois dans ses yeux l'attente, il voudrait que je le plante, se débarrasser de moi... La porte s'ouvre violemment. Tout le monde se retourne. Une tornade rousse se positionne entre O'Neil et moi avant d'appuyer son index sur son torse en martelant : — Tu. M'avais. Promis !

Patrick conserve parfaitement son calme, Ugo fronce les sourcils en secouant la tête, comme s'il n'était pas étonné, les deux gorilles sourient légèrement.

— Messieurs, je pense que nous avons terminé.

Il se décale pour déposer le sachet dans ma main et appuie son geste d'un regard qui en dit long sur ce qu'il pense de moi. Je le range dans ma poche arrière et imite les autres qui se dirigent vers la sortie. Une fois dans la rue, tout le monde semble souffler d'un coup. Je jette un œil à Ugo qui hausse les épaules : — La fille de O'Neil. Une enfant gâtée, si tu veux mon avis. Sans lui manquer de respect, ajoute-t-il à l'adresse des deux montagnes.

— Aucun problème, Gimano. Tout le monde l'adore, mais de loin.

— Bon, c'est pas que je m'ennuie, mais j'ai la dalle. Ugo, une pizza, ça te dit ?

— Je vais gérer la livraison avec Steven, on se retrouve ce soir ?

C'est ce que je pensais, il n'a même plus le temps de venir manger avec moi. Je n'aime pas ça, mais je ne veux pas avoir l'air d'une gonzesse chiante. Alors je lâche l'affaire. Je les regarde s'éloigner et je me dis que toute cette situation est en train de m'échapper. C'est peut-être Lou qui est dans le vrai, pour le coup. Je devrais me ranger.

Comme je suis maso, une fois qu'ils se sont tous barrés, je prends la moto et je trace sur Sainte-Marie.

Je suis déjà installé à une table quand elle entre et salue tout le monde. C'est intéressant de l'observer lorsqu'elle pense que je ne suis pas là. Ce n'est pas du tout la même personne. Elle sourit. Et ça transforme tout son visage. Je suis habitué à la voir froncer les sourcils. Ce qui se produit aussitôt qu'elle me remarque. Elle approche de moi à grandes enjambées.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je t'ai dit que j'allais appeler Claire, pas la peine de venir me harceler.

— Je suis là pour manger une pizza.

— Tout seul ?

Je ne réponds pas.

— Je ne te crois pas.

— Ma propre compagnie me suffit, Dolorès.

Elle attrape une chaise à la table d'à côté et la place en face de moi.

— Tu te portes volontaire ?

— Non, c'est pour ton égo... mais je ne suis pas sûre que la chaise serait assez solide.

Elle tourne les talons et me laisse planté là avec un grand sourire sur le visage.

Je l'observe derrière le comptoir. Elle n'est pas très grande, sans être non plus petite. Ses origines se lisent facilement sur sa peau mate et ses grands yeux noisette m'évitent avec application pendant qu'elle noue un tablier autour de sa taille. Ses cheveux sont attachés, mais je sais comment ils retombent dans son dos, masse sombre qui me donne envie de les tirer en arrière pour...

Hein ?

Putain, n'importe quoi... C'est à cause de son corps, aussi. Maintenant que je sais qu'elle danse, je le vois dans chacun de ses mouvements, sa façon de se déplacer. Elle est gracieuse jusque dans ses courbes. Elle n'est pas comme ces danseuses sans formes, plates, qui ont l'air de survivre de flotte et de salade verte. J'ignore pourquoi Juan considère qu'elle est trop mince, je la trouve très bien.

Quand elle revient prendre ma commande, elle ne me regarde pas, ne me parle même pas. Elle attend avec son bloc à la main et son stylo, prête à écrire. Alors j'attends aussi. Elle finit par lever les yeux et je n'arrive pas à retenir le sourire en coin qui naît sur mes lèvres en découvrant son air contrarié. J'aime bien savoir que je l'atteins.

Merde.

Lou a raison.

Je me lève d'un coup et elle fait un pas en arrière. Comme si je lui faisais peur. Je ne l'ai même pas touchée. Six n'a jamais fait un pas en arrière, jamais. Elle restait bien campée devant moi et me défiait du haut de son mètre soixante.

Je dois arrêter de penser à elle.

— Je...

— Oh, laisse-moi deviner : tu te tires ? Parce que c'est ce que tu fais, Mehdi, non

? Tu vois un obstacle, un souci, et tu te tires ?

— Quoi ?

— Tu te rends compte que les réunions, ce n'est pas juste faire de la présence. Tu as senti que tôt ou tard tu devrais te présenter, partager ton histoire. Alors tu as choisi la solution de facilité : tu n'y vas plus.

— Je croyais que tu en avais terminé avec moi.

— C'est le cas.

— Pourquoi tu te fatigues avec ta psychanalyse à deux balles ?

— Mehdi Alaoui !

Nous tournons la tête en même temps. Deux flics se tiennent à l'entrée de la pizzeria, tous les regards sont braqués sur moi. Je plonge la main dans ma poche arrière et essaie de réfléchir à comment me débarrasser des cinquante grammes dont j'avais oublié l'existence jusqu'à maintenant. Lolita baisse les yeux sur ma main et je les vois s'agrandir sous la surprise. Je suis foutu, elle va me balancer et...

Elle passe derrière moi, glisse sa main dans la mienne et fait comme si elle se rendait simplement derrière le comptoir, le shit au creux de sa paume.

— Contrôle d'identité.

Je reporte mon attention sur les flics et sors mon portefeuille. Ils échangent un regard et je sens que quelque chose cloche. D'où ça sort de venir dans une pizzeria, sans raison, et d'interpeller un type par son nom pour ensuite lui faire subir un contrôle d'identité ? C'est quoi ces conneries ? Je n'ai pas le temps de me poser trop de questions, a priori ce que leur apprend ma carte ne doit pas leur convenir, je me retrouve plaqué au mur, les mains à plat, les jambes écartées. J'ai tellement l'habitude que je ne bronche pas quand ils se mettent à me fouiller. Je tourne la tête pour éviter d'avoir le nez éclaté, et je tombe direct sur Lolita qui me fixe avec un air que j'ai du mal à identifier. Tout comme j'ai du mal à comprendre pourquoi elle a pris la came. J'ai envie de croire que suite à la lecture de mon dossier, elle sait que je risque gros et qu'elle n'a pas envie de me voir repartir en taule. Mais ce n'est tellement pas logique que je reste dans le flou. Cinq minutes plus tard, les flics sont sortis, mécontents et même surpris, et je ne m'attarde pas ici. Autant je suis coutumier de me faire contrôler pour simple délit de sale gueule, autant me donner en spectacle n'est pas mon trip. Je suis sur la Triumph quand elle s'approche, et vu son air, je vais en prendre plein, dans ma sale gueule...

Lolita

S'il pense qu'il peut se tirer de cette façon : sans un mot, sans un putain de regard, c'est mal me connaître. Je suis furieuse, j'ai comme un besoin d'exploser.

Il est installé sur sa moto quand je me retrouve devant lui.

— C'était quoi ça ?

— Ça s'appelle un contrôle d'identité, Dolorès.

Sa voix est calme, mais ses yeux le trahissent.

— Je te l'ai déjà dit : ne me prends pas pour une conne. Je ne te parle pas de ça. Mais merde, il y en a au moins cinquante grammes.

— On voit la connaisseuse, me provoque-t-il.

— C'est tout ce que tu comptes me dire ?

— Ça ne te concerne en rien, il me semble. Je pensais qu'on était d'accord sur la question.

Il n'a pas tort. Je dois me faire une raison, sinon je m'expose à me perdre moi-même. Je ne peux pas prendre ce risque. Je saisis le téléphone coincé dans la poche de mon jean et compose le numéro. C'est son répondeur. Tant pis, je lui laisse un message : — Claire, c'est Lolita. Je suis désolée, mais je laisse tomber cette histoire de référente. Je ne suis pas capable de gérer ça. Je... Rappelle-moi, s'il te plaît. Merci.

On ne s'est pas lâchés du regard pendant tout le temps de l'appel et je décide de mettre un point final à tout ça.

— Voilà, Monsieur Alaoui ! Nous n'avons plus de comptes à nous rendre ! Tu peux reprendre le cours de ta petite vie minable et je ne veux plus jamais culpabiliser qu'il puisse t'arriver quelque chose !

Je crie.

Je suis énervée.

Contre Claire de me l'avoir présenté.

Contre lui de ne faire aucun effort.

Contre moi d'abandonner aussi vite.

Il me dévisage avec ce regard que je ne saisis pas, mais qui me perturbe au plus haut point. Son côté animal est sur le point d'exploser. Son corps est en effervescence, je peux le ressentir. Comme si à l'intérieur, une guerre des nerfs était en train de se jouer.

— Je te pensais moins lâche, me balance-t-il.

Comme ose-t-il ?

— Tu n'as pas le droit de me sortir ça !

— Pourquoi, Dolorès ? me demande-t-il froidement en descendant de sa moto. Parce que tu imaginais que ça serait facile ? Parce que tu imaginais que tu avais des leçons à me donner ?

Il avance vers moi tel un prédateur.

— Tu n'es rien pour moi et tu ne le seras jamais. Tu n'es personne.

J'ai l'impression qu'il le dit avant tout pour lui-même, mais je me le prends quand même dans la face et ça me blesse plus que je ne le voudrais.

— Si c'est ce que tu as en tête, alors il n'y a vraiment plus rien à dire, conclus-je en repartant.

Je fais quelques pas avant de me faire agripper violemment le bras. Il me retourne agressivement et son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien. Ses yeux me lancent des éclairs et j'hésite sur ses intentions. Va-t-il me foutre un coup de boule ou...

M'embrasser ?

Qu'est-ce que je raconte ?

Son regard parcourt lentement mon visage jusqu'à s'attarder sur ma bouche. Peut-être que je ne divague pas tant que ça. Sa respiration est saccadée. Je ne parle même pas de la mienne qui est sur le point de s'arrêter. Est-ce que je le laisserais faire ? Je n'ai pas le temps de me poser la question qu'il me repousse en jurant avant de monter sur sa moto et de me laisser plantée là, beaucoup plus excitée que je ne le devrais.

— Putain, *querida* ! C'était quoi ça ?

Juan se jette sur moi. J'ai les jambes qui vont lâcher. Ou alors elles ont déjà flanché et je suis par terre ? Non, je suis bien debout.

— C'était quoi cette tension sexuelle ?

Tension sexuelle ?

— J'ai assisté à toute la scène, j'ai cru qu'il allait te bouffer toute crue. Tout va bien ?

Voilà, c'est plutôt ça.

— J'en sais rien.

Je ne suis pas capable d'en dire plus.

— Moi je sais. Ça pue le cul et la testostérone par ici.

— Je dois retourner travailler.

— Dolorès Delgado ! Reviens ici !

Quand Juan m'appelle comme ça, ce n'est jamais bon signe.

— C'est fini. Je ne suis plus sa référente. Je ne veux plus jamais avoir affaire à ce type.

— Tu ne sais pas mentir.

Je grogne avant de retourner à mon poste. Jin me demande silencieusement s'il y a un problème et je lui réponds de la même façon, en secouant la tête.

Je ne veux plus jamais avoir affaire à ce type.

Je me répète ces mots pendant que je prends la commande d'un groupe de cinq personnes. Juan a raison. C'est absolument faux. Si c'était le cas, je n'aurais pas son visage ancré dans mon esprit depuis qu'il m'a repoussée.

Quant à la réponse à la question de tout à l'heure : bien sûr que je l'aurais laissé faire.

On est tous les deux devant le miroir à répéter ce putain de mouvement qui me bloque. Il n'a plus prononcé le nom de Mehdi depuis que je l'ai menacé de rapporter à sa mère qu'il était sorti à seize ans avec madame Fleurot, sa voisine de trente ans son aînée. Il fait son possible pour m'aider, mais ça ne veut pas. Je craque en m'écartant de lui.

— J'y arrive pas. Ça fait deux heures qu'on est dessus. Je laisse tomber.

— Décidément !

— Tu viens vraiment de murmurer ce à quoi je pense ?

— Oui ! s'écrie-t-il.

Merde.

Je me suis peut-être vite emballée.

— C'est pas toi, ça ! aboie-t-il en faisant de grands signes.

— Quoi, ça ?

Moi aussi je monte en volume, il n'y a pas de raison.

— D'abandonner, de laisser tomber à la première adversité !

— Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Si, je le sais très bien. Je te connais, *querida*.

— On parle de quoi, là ? De ma choré ou de Mehdi ?

— Des deux. C'est du biss-biss.

— C'est « kif-kif » l'expression.

— Ne joue pas sur les mots.

— Tu veux que je te dise quoi ? Oui, je me suis résignée. Je ne l'ai pas choisi avec plaisir. Mais je ne peux rien faire. Rien !

— On parle de quoi, là ? De ta choré ou de Mehdi ?

— Tu m'emmerdes, Juan !

— Oh oui, ça t'emmerde. Ça t'emmerde parce que tu sais au fond de toi que tu n'as pas pris la bonne décision.

— Je croyais que tu ne voulais pas que je le fasse.

— Oui, mais depuis, tu as décidé d'accepter. Et ce n'est pas toi si tu ne vas pas au bout.

Je m'assois contre le miroir et plonge la tête entre mes mains. Je ne sais plus où j'en suis. Entre hier et aujourd'hui, c'est le *dawa* dans mon esprit... et Juan qui en rajoute une couche. Au bout de quelques secondes, je sens sa cuisse contre la mienne et ses bras m'enveloppent toute entière. Je me laisse aller contre lui. Je me sens en sécurité. Comme toujours.

— Je suis persuadé que tu peux réussir à l'atteindre.

— Comment ?

— Je ne sais pas. Ce que je sais c'est qu'il a cette chose dans le regard...

— Ça s'appelle de la colère, Juan.

— Pas que, *querida*. Il y a aussi une certaine amertume. C'est comme si je t'apercevais toi, il y a quelques années.

— Arrête tes conneries. Ça n'a absolument rien à voir.

— Il t'a raconté son histoire ?

— Non.

— Et toi ?

— Où veux-tu en venir ?

— Vous n'avez même pas commencé par le début.

— Il est buté, désagréable, provocateur et menaçant. Tu penses que c'est facile ?

— Je n'ai jamais dit ça.

Qu'est-ce que je peux faire de plus ?

L'atteindre ?

Ils sont marrants, tous. Personne ne me donne le moindre indice. Je suis dans le

flou total. Je souffle un bon coup, puis je me décide à me lever et à lui tendre la main.

— On retente ce putain de mouvement ?

Il se contente de sourire avant de me suivre au centre du studio.

15

Lou-Ann

Le soleil se lève à peine quand je quitte sans bruit l'appartement. Mehdi dort toujours et je ne veux pas le réveiller. Il n'a pas besoin de ça pour être d'une humeur à donner envie de lui rayer la face tellement il est insupportable. Mais bon, c'est ma tête de gland préférée, alors j'essaie à mon faible niveau d'en prendre soin. Par contre, je suis allée vérifier, et Ugo n'a pas dormi dans sa chambre. Je ne me fais pas d'illusions, je sais que mon frère aime les femmes, qu'elles le lui rendent bien et qu'il se retrouve souvent à découcher. Là, c'est différent. Je ne sais pas ce qu'il fout dans le quartier, je ne le sens pas du tout. Il s'éloigne de moi et même de Mehdi. L'appart' est pire qu'un hôtel. Il ne fait que passer. C'est un putain de fantôme et je n'ai même pas encore trouvé le temps de lui en toucher deux mots.

Je sors dans la rue et, à cette heure-ci, le calme règne dans le quartier. Ahmed n'a pas encore ouvert son *Sentier des saveurs* et je retrouve rapidement Nina II à sa place, au garage. Je m'installe, *Feeling Good* se lance... comme à chaque fois. C'est un rituel que je m'impose pour ne pas craquer. Je ne sais pas, sinon, si j'aurais la force de la démarrer. J'ai besoin des ondes positives que m'offre cette chanson.

Six.

Trois lettres à jamais ancrées en moi.

Elle a débarqué dans ma vie... dans *nos vies*... telle une étoile filante. Elle est venue, a tout chamboulé sur son passage et a disparu aussi vite qu'elle est apparue. J'essaie depuis deux ans de me rattacher à ce tout ce que cette magnifique rencontre m'a apporté et de me focaliser dessus. C'est comme ça que j'ai passé mon bac en candidat libre. C'est comme ça que je me suis inscrite à ce *BTS Management* où je suis ma deuxième année. C'est comme ça que j'essaie tant bien que mal de donner un sens à ma vie.

J'aimerais vraiment que Mehdi s'accroche à ça plutôt que de sombrer comme il le fait. La mort de Six a eu chez lui l'effet contraire. Il fait semblant de vivre, comme si elle n'avait jamais existé. J'ai du mal à le supporter. Je ne veux pas que son prénom soit une source de tensions. Je voudrais qu'on arrive à en parler, qu'il puisse me révéler les émotions qu'il garde enfouies en lui.

J'ai besoin qu'il vive.

Crie.

Pleure.

Se marre.

Explose.

N'importe quoi, juste me montrer qu'il est toujours vivant.

Quand j'entre dans la salle, il est déjà là, plongé dans ses copies... comme toujours. Je me positionne devant lui et il se rend compte de ma présence.

— J'apporte le petit dej' !

Il enlève ses lunettes et se masse la nuque.

— Tu tombes à pic.

— Fatigué ?

— Un peu.

— Voici de quoi te ressourcer. Double espresso et chocolatine made in *Les Gourmands Disent*.

Avant de venir à l'IUT, j'ai fait un détour par la meilleure boulangerie de la région... du monde, même. Certaines habitudes ont la vie dure.

Il se lève, contourne la table et vient m'embrasser avec douceur... comme toujours.

— Merci, souffle-t-il en plongeant sa main dans le paquet de viennoiseries.

Je l'observe avec sa chemise à carreaux, cravate assortie, son sourire qui m'a toujours fait craquer et ses cernes marqués.

— T'as l'air HS ! lancé-je en m'asseyant sur le bord du bureau.

— Je pense que je vais tuer mes voisins !

— Ils ont fait quoi cette fois ?

— J'ai l'impression qu'ils ont déplacé leurs meubles toute la nuit.

— Des meubles ?

— À un moment, je me suis même demandé si ce n'était pas des corps.

— Et tu me dis ça tranquille, en pleine dégustation ? Ça va, tu deviens pas un poil paranoïaque ?

Il se déplace pour se caler entre mes jambes et glisser sa tête au creux de mon cou. J'ai le réflexe de regarder du côté de la porte. À cette heure-ci, il n'y a

personne, mais on n'est jamais trop prudent.

— J'ai juste envie de toi et moi, aujourd'hui, me souffle-t-il à l'oreille.

— Pourquoi, d'habitude tu rêves qu'on soit plus ?

— Tu as compris ce que je voulais dire, râle-t-il en m'embrassant la mâchoire.

Je me souviens de la première fois où je l'ai croisé, c'était au bureau du secrétariat, mon premier jour. J'étais angoissée de me jeter dans cette nouvelle aventure. J'étais en plein doute, en train de me demander si j'étais vraiment capable de me lancer là-dedans, quand il a fait une apparition fracassante. Il a trébuché, son café à la main, renversant tout sur la nappe qui servait de chemisier à la secrétaire. C'était une bonne entrée en matière. J'ai de suite craqué pour son look sage et son sourire charmeur. Je pensais que c'était un type en master ou un truc du genre, pas qu'il pouvait être prof. *Mon prof d'économie et droit, qui plus est.*

Dommmage !

Il me plaisait bien et j'ai rapidement compris que c'était réciproque. Encore une chose que m'aura apprise Six... L'interprétation de certains comportements de la gent masculine.

Il ne s'est évidemment rien passé entre nous... en tout cas pendant l'année où j'étais son élève. Une année de pure frustration.

Puis à la rentrée, quand on a découvert qu'il n'était plus mon prof, on s'est jeté l'un sur l'autre... littéralement... et depuis, on se voit par intermittence.

C'est lui qui m'a dégoté ce boulot au *Château La Tour Apollinaire*. J'y travaille quatre jours dans la semaine à des horaires différents suivant mes cours. Mathias, le gérant, est un bon ami de Benjamin, alors ça aide, forcément.

— Les gens vont arriver, l'écarté-je en posant mes mains sur son torse.

— Je n'ai pas envie que tu partes. On peut se voir ce soir ?

— T'as pas Lise ?

— Non. Je la récupère demain.

— Je passe après le boulot.

— Merci, soupire-t-il en plaçant ses mains en coupe sur mon visage.

Au moment où ses lèvres se posent sur les miennes, j'oublie la discussion que je dois avoir avec Ugo, la déprime de Mehdi... et cette putain de solitude que je ressens de plus en plus.

J'ai fini mon service quand je remarque Ugo appuyé contre sa voiture. Je suis surprise, il est juste venu me récupérer un soir, car j'avais eu un souci avec Nina.

Il a l'air tendu. Merde ! Dans quoi Mehdi s'est encore fourré ?

— Il a fait quoi, cette fois ?

Il me fixe, étonné, comme s'il ne comprenait pas.

— C'est pas Mehdi, le souci ?

Il me lance un regard sombre.

— Toi ?

Je déteste quand il fait ça.

Se taire pour que je parle.

— Putain, mais parle, tu m'inquiètes, là.

— Tu sors avec ton prof !

Il me fait quoi ?

— Ne me dis pas que tu viens à mon taf à vingt-deux heures pour ça ?

Il se contente de hausser les sourcils comme si c'était une réponse valable.

— Va te faire foutre ! m'écrié-je en allant vers Nina.

— Lou, attends !

— Non, justement !

— S'il te plaît.

Je me retourne et le découvre, inquiet.

— Mais merde, Ugo, tu veux que je te dise quoi ? Ça va faire des mois qu'on ne se parle plus, qu'on se croise à peine, et tu me sors ton numéro de frère protecteur à deux balles ! Mais tu sais où tu peux te la foutre, ta question ?

— Ce n'était pas une question, Lou, c'était une affirmation.

— Tu mériterais que je me casse et que je te laisse comme le trou du cul que tu es.

— Explique-moi !

— T'expliquer quoi ? Que je sors avec un mec ? J'ai vingt-quatre ans et je t'emmerde.

Il se tait toujours.

— Et pour ta gouverne, ce n'est plus mon prof. Tes indicis manquent de précision.

— C'est pas un prof ?

— Si ! Qui t'en a parlé ?

— C'est pas important.

— C'est cette garce de Fiona ? Elle n'a jamais pu me saquer.

— Putain, Lou, mais il est vieux !

— Trente-sept ans, ça va. Il est encore loin d'être en gériatrie et de porter des couches.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

— La vraie question est : pourquoi je t'en parlerais ?

— Parce que c'est comme ça que notre relation fonctionne.

— *Fonctionnait*, Ugo...

Il se passe une main dans les cheveux qu'il a presque rasés et baisse la tête.

— Lou... murmure-t-il, les yeux fixés vers le sol.

Je décide de faire un pas vers lui. Il n'a vraiment pas l'air bien.

— T'as des problèmes ? Tu veux m'en parler ?

— Depuis quand t'es avec ce type ?

— Qu'est ce que ça change ?

— J'ai besoin de savoir. Ça me tue d'apprendre que quelqu'un est dans ta vie et que je ne suis même pas au courant.

— Depuis la rentrée.

— Tu l'aimes ?

Je n'ai pas besoin de réfléchir à cette question. Je connais parfaitement la réponse. Benjamin m'apporte une douce stabilité qui m'apaise. Le fait qu'il ait souvent sa fille de neuf ans à la maison me permet de garder une certaine distance.

— Non.

— T'as mangé ?

Je secoue la tête.

— Laisse-moi t'inviter... à moins que tu aies d'autres projets ?

— Rien que je ne puisse annuler.

Il avance vers moi et me prend dans ses bras.

— Ne pense jamais que je m'en fous de toi... jamais, lance-t-il en m'embrassant sur la tête.

Mehdi

Je déteste les routines. En prison, tout est basé sur des routines : des horaires, des schémas qui se répètent tous les jours. Ça lobotomise et c'est sûrement l'objectif. Ces réunions, c'est la même chose. Tous les mardis, tous les vendredis, et ça revient chaque semaine. Je pourrais me la jouer rebelle, encore, mais je sais où se situe mon intérêt. Lorsque la psy m'a téléphoné et m'a rappelé notre arrangement, j'ai arrêté de jouer au con. C'est comme ça que je me retrouve là, au milieu de tous ces toxicos, et que Claire m'interpelle : — Mehdi, nous aimerions que tu nous parles de toi.

Je la fixe sans rien dire. Elle sait pourtant que je refuse de parler. Elle ne perd jamais espoir. Puis maintenant que j'ai eu cette discussion avec Juan, je ne la vois plus de la même façon. Je grimace, ce type a des goûts chelous quand même. Ou alors, c'est juste parce que je la vois comme une coincée.

— Tout le monde a parlé un peu de soi, ce serait bien si tu nous disais quelque chose à ton sujet.

Eh merde. Je ne vais plus avoir le choix. En même temps, si les autres membres du programme sont aussi attentifs que moi, qui va vraiment m'écouter, à part la psy ? Si Lolita était là, je garderais le silence. Mais elle a tenu parole, elle ne s'est pas pointée et a démissionné de sa responsabilité de référente. Alors je ne réfléchis plus trop et je commence à parler : — J'ai rencontré cette fille, il y a deux ans.

Claire hoche la tête en souriant. Je suppose que c'est sa façon de m'encourager à continuer. Je me ferme aux autres, c'est juste cette psy, moi et toutes ces choses que je rumine quotidiennement.

— Elle et moi, on ne se supportait pas. Pas du tout. Elle était friquée, une sorte de bourgeoise qui voulait jouer à la petite caïd.

Je marque une pause et baisse les yeux sur mon téléphone où sa vidéo est figée sur son visage. Elle rit. Combien de temps je reste à fixer l'image ? Le silence autour de nous est intense. Alors je hausse juste les épaules et lance : — Elle est morte.

Je me lève et me dirige vers la sortie sans redresser la tête, je ne sais pas pourquoi j'ai raconté ça. Ce n'est pas grand-chose, mais je ne parle jamais de mon passé. À part avec Lou, et c'est uniquement parce qu'elle ramène sans arrêt le sujet dans nos conversations. Au moment où je sors de la salle, je perçois une présence.

Elle est là. Elle me regarde avec cette pitié que j'exècre. Elle serre les pans de sa petite veste en cuir dans ses mains crispées. Elle ouvre la bouche, je lui tourne le dos. Je n'ai pas envie d'entendre ce qu'elle a à dire comme platitudes sur le fait qu'elle est désolée. Je suis en colère. Elle ne devait pas être là. Parler devant ces

inconnus, à la rigueur je pouvais vivre avec. Mais pas elle.

Je suis déjà sur la Triumph quand elle se plante devant le guidon. Elle pose les mains sur les poignées et je démarre juste quand elle parle. Je n'entends pas ce qu'elle dit, mais elle ne bouge pas. Je donne un coup d'accélérateur au moment où elle me dit encore quelque chose. Elle fronce les sourcils et hurle : — Ramène-moi chez moi !

Je la regarde un moment en silence. Et comme ce soir je ne suis pas logique, je lui fais un signe du menton pour qu'elle monte. Je lui tends mon casque, elle secoue la tête. Je me retourne et le lui place d'office. Je mets la moto en mouvements et elle passe les mains autour de ma taille.

Je roule trop vite, elle se serre plus contre moi, je laisse la route et les kilomètres avaler ma frustration, ma rage, le vide que Six a laissé derrière elle. Comme s'il était possible de le combler. Changer le passé. Me donner l'impression d'être vivant alors qu'une partie de moi est morte avec elle. Aimer l'autre, se donner, faire confiance ; c'est resté au creux de sa main, dans ce cercueil blanc. Je revois toutes les marguerites tomber dans le sol. Délicates. Comme elle. Et je sais, *je sais* que je peux faire semblant et continuer, mais que ça ne changera pas la vérité. Celle que je distingue quand je suis face à un miroir. Au fond de moi, je *sais* que personne ne me donnera plus jamais la sensation de compter comme elle le faisait.

Nous arrivons devant chez elle, elle descend. J'attends. Elle ne dit rien alors je lâche :

— Qu'est-ce que tu foutais là, ce soir ?

— J'ai changé d'avis.

— À quel sujet ?

— Toi.

Elle avance la main, coupe le contact et prend mon trousseau qu'elle range dans la poche de sa veste. Sans rien ajouter, elle se dirige vers la porte qu'elle laisse ouverte une fois à l'intérieur. J'hésite un moment. Je pourrais facilement récupérer mes clés et me tirer. Mais je n'ai pas envie d'être seul. Pas ce soir. Alors je la suis.

— Je croyais que tu ne buvais pas ?

Elle décapsule la bière et la pose devant moi. Elle se sert un verre d'eau et vient s'asseoir de l'autre côté du comptoir de sa cuisine.

— Juan en a laissé deux ou trois, hier. Et je pense que tu en as besoin. Une bière ne changera pas grand-chose. Je ne te laisserai pas repartir avant au moins deux heures. On ne risque rien.

Je bois une gorgée sans la quitter des yeux. Je repose la bouteille et l'observe. Elle a l'air fatiguée. Elle allume trois bougies et joue avec une mèche de ses cheveux sans avoir l'air de s'apercevoir de ce geste. Nerveuse ?

— Qu'est-ce que tu veux ? finis-je par lui demander.

— T'aider.

— Je ne veux pas de ton aide.

— Je sais.

Je me contente d'attendre. Elle reprend :

— Je ne voulais pas qu'on m'aide. Je n'avais pas l'impression d'avoir *besoin* qu'on m'aide. Et si je n'avais pas eu des personnes persévérantes autour de moi, je n'en serais pas là où j'en suis aujourd'hui. Alors j'ai envie de faire cette différence. Pour toi.

La vague de culpabilité qui m'envahit me donne la sensation d'être un connard de première. Elle s'ouvre à moi en étant persuadée que je suis quelqu'un qu'on doit sauver. Je ne peux pas lui dire que je n'ai aucune addiction, elle en parlerait à Claire et je serais foutu. Si je repars maintenant en taule, les Irlandais en profiteraient pour faire main basse sur le quartier. Je ne me vois pas non plus lui raconter un mensonge, alors je parle de la seule chose qui est vraie.

— Qu'est-ce que tu as entendu, tout à l'heure ?

Je bois encore et j'attends.

— Tout, murmure-t-elle en fixant ses mains qui entourent son verre.

Tout.

— Rien. Tu ne sais rien, Dolorès.

— Tu pourrais m'en parler. Je ne te jugerais pas. Je comprends tout à fait qu'on puisse sombrer après la perte de quelqu'un de proche.

— Je la connaissais à peine. Deux semaines, max...

Elle me regarde et cette fois, c'est elle qui attend. Je sais ce qu'elle fait, elle me laisse parler pour en apprendre plus. Et je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas lui en dire plus. Ça détournerait son attention de mes prétendus problèmes avec la drogue.

— Lou était avec elle quand elles ont eu cet accident de voiture. Six est morte sur le coup.

Je termine la moitié de la bière en une longue gorgée. Je n'ai pas l'habitude de prononcer son nom.

— Six ? C'est un surnom ?

— Sixtine.

Et voilà. Je serre les poings et me lève sans réfléchir. Il faut que je me tire, elle me fait sortir de ma zone de confort, je déteste ça.

— Sixtine est morte il y a deux ans, Mehdi. Pendant combien de temps encore vas-tu la prendre comme excuse pour tes actions d'aujourd'hui ?

Je m'immobilise. Elle est sérieuse ? Je me retourne lentement et je la vois se redresser pour essayer de faire comme si mon regard ne l'impressionnait pas.

— Tu ne me fais pas peur.

Ben voyons...

— Tu parles trop, Dolorès. Et tu parles trop de ce que tu ignores.

— Ah oui ? C'est marrant, ta réaction me donne à penser que je suis sur la bonne voie.

— Tu te crois maligne ? Tu penses que parce que tu es sortie de la drogue, tu as les épaules pour aider les autres ?

J'avance vers elle, je contourne le comptoir tout en continuant :

— Tu es parfaite, c'est ça ? Petite donneuse de leçons. Mais alors, dis-moi, Dolorès, c'est quoi ton secret ? Comment tu as fait pour arrêter de te shooter ? Toi qui sembles tout savoir sur tout.

Je m'arrête juste devant elle. Elle a pivoté sur son tabouret et j'écarte ses genoux pour me placer au plus près d'elle. Je ne masque pas ma colère, je veux qu'elle se rende compte que je lui en veux. Que j'en veux à la Terre entière. Elle aspire un peu d'air en levant la tête lorsque je pose les mains sur sa taille.

— Je t'écoute. Dis-moi tout, *Lolita*.

Elle entrouvre les lèvres lorsque je prononce son prénom. Et puis elle redresse le menton, met ses mains à plat sur mon torse et souffle : — La danse.

— Quoi ?

— Je danse. Je vis pour danser. Et je danse pour vivre. C'est ça qui m'a sauvée.

Je fronce les sourcils, je ne vois pas de quoi elle parle. Elle doit se rendre compte à quel point je ne comprends pas, car elle me repousse doucement, se lève et prend mon bras avant de m'entraîner vers la pièce qui doit être son studio.

— Je vais te montrer.

Elle me fait signe de ne pas bouger et se dirige vers son iPod posé sur un socle. La musique démarre. Elle se met à bouger. Je suis hypnotisé.

Lolita

Oublier qu'il est là et se laisser bercer par la musique et ce délicieux plaisir des sens.

Partir à la dérive, sentir cet enivrant abandon nous envahir.

Déborder de volupté, séduire, attirer, troubler.

Se transcender et sentir la libération de l'esprit par le corps.

Réussir à prendre son temps, ralentir, suivre ses instincts, danser comme si c'était la dernière chose à faire.

Nous sommes tous sensibles, consciemment ou non, à la façon de se mouvoir d'une personne, à sa gestuelle, à ce qu'elle dégage, à la sensualité de son être et, pendant que Massive Attack me susurre son *Unfinished Sympathy*, je laisse chaque petite partie de mon être sombrer dans l'érotisme le plus total.

Quand je réalise que je viens pour la première fois d'accomplir l'enchaînement qui me pose souci depuis tous ces mois, j'interromps mes mouvements. Je me retrouve à sourire bêtement devant le miroir. Puis je *le* vois. Toujours à la même place. Immobile. Il est en train de me lancer le regard le plus sexuel qu'il m'ait été donné de recevoir.

Je frissonne.

Un court silence envahit le studio avant que *Glory Box* n'envahisse les lieux. Je ne bouge pas. J'en suis incapable.

J'observe son reflet, avec son jean vieilli et son tee-shirt blanc qui lui fait comme une seconde peau, et je me dis que non seulement ce type est un appel à la luxure, mais la débauche transpire par tous ses pores. J'avais raison, il a tout d'un prédateur. Surtout à cet instant. Il me toise par l'intermédiaire du miroir. Il plisse les yeux avant de les abaisser sur moi, tout doucement. Pendant qu'il continue à m'examiner minutieusement, j'ai la tête qui commence à tourner et je sens mon visage rougir à cause de cette chaleur ambiante. Si c'est sa façon de m'intimider avant de me mettre à mort, sa tactique est juste parfaite. Comme d'habitude, j'ai du mal à distinguer ses émotions et je me retrouve face à ce regard incendiaire qui me perturbe depuis des semaines. Le seul mouvement qui le trahit, c'est sa respiration qui s'accélère. Des picotements recouvrent mon corps alors qu'il reste impassible. Le studio est entièrement saturé par sa présence. C'en devient étouffant. Je suis définitivement perdue.

Je ne sais plus quoi penser quand je le vois approcher. Il prend son temps. C'est un véritable félin. Il me laisse la possibilité de fuir. Mon instinct de survie me supplie de me sauver, mais je choisis de ne pas bouger, de rester là à sa merci, vulnérable.

Plus qu'un pas et il sera sur moi.

Mon cœur bat trop rapidement pour ne pas exploser. Une proie excitée par le fait d'être dévorée. C'est du jamais vu. Un suicide en bonne et due forme.

Ça y est... Nos corps se touchent enfin. Je sens son excitation dans le creux de mes reins et je suis sur le point de basculer. Son regard ne lâche toujours pas le mien, mais il ne fait plus aucun mouvement. Il reste là. Comme paralysé.

Je perçois son souffle sur ma nuque et j'ai envie de plus.

Beaucoup plus.

J'attends. Mais la patience n'a jamais été mon fort.

Les secondes passent et je me décide à prendre les choses en main. Je ne veux pas non plus le brusquer, alors j'accompagne une de ses mains sur ma hanche et guide la seconde sur le bas de mon ventre.

Il me laisse faire.

Ma respiration s'accélère et je me cambre pour être encore plus proche de lui. Mon bras remonte lentement jusqu'à atteindre sa nuque. Je n'ai pas ressenti cette boule en moi depuis trop longtemps.

J'ondoie en suivant le rythme sensuel de la chanson.

Il me suit.

Nos corps se coordonnent parfaitement.

Ses doigts caressent ma peau et les miens s'enfoncent dans ses cheveux quand il ferme les yeux.

Non !

— Regarde-moi... murmuré-je.

Il m'écoute, mais je sens qu'un combat est en train de se jouer en lui. Un mélange d'excitation et de souffrance. Je ne veux pas perdre la minime connexion qui vient de s'établir entre nous. Un frisson me parcourt lorsque ses doigts se promènent de ma hanche jusqu'au bas de mon dos.

Sa bouche effleure mon épaule.

Je suffoque.

J'ai envie de plus.

Beaucoup plus.

Je le vois secouer la tête avant de me donner le coup de grâce. Il s'écarte de moi brutalement sans me laisser une chance de le rattraper. Je ne peux que le regarder s'enfuir et aucun mot n'arrive à franchir mes lèvres. Je reste prostrée en imaginant encore ses mains sur mon corps. J'entends le bruit des clefs qu'il a dû

récupérer dans ma veste, la porte claquer et mes jambes flanchent. Je me retrouve par terre, sur ce parquet que je connais par cœur.

Je ne sais pas combien de temps je reste dans cette position. Je sais juste que j'ai une frustration en moi qui m'étouffe. J'ai besoin de l'évacuer. Je me relève et je me remets à danser.

Danser pour ne pas penser à ses mains. À son regard.

Danser pour ne pas être en colère, pour ne pas haïr.

Je me vide de toutes ces émotions qui m'assaillent.

Je m'abandonne.

Tout mon corps se réchauffe, ma poitrine brûle.

Je danse pour lui. Il est tout proche de moi. Je respire à peine. Je suis incapable de détourner mes yeux des siens. Ils m'hypnotisent. Il m'étudie du regard avant de se baisser et de planter un baiser sur ma nuque.

— J'ai envie de te caresser.

J'attends ces quelques mots depuis des heures. Il fait sombre, la musique est tellement forte que mon cœur bat en suivant le rythme. Je presse ma main contre son torse, me redresse et l'attire à moi. Il se laisse faire, se penche avant de poser ses lèvres sur les miennes. Un baiser tout en douceur avant de devenir brutal. Exactement comme je me l'étais imaginé. Il me retourne et presse mon ventre contre le miroir.

Ses doigts trouvent l'ourlet de ma robe. Il la relève et effleure les contours de mon tanga, sur le bas de mes fesses et entre mes jambes. Je me cambre contre sa main.

Quand je me réveille ce matin, j'ai comme une mauvaise gueule de bois sans même avoir eu le plaisir d'avoir picolé. C'est pire que tout.

J'ai fait des rêves érotiques toute la nuit et à chaque fois, il était là. Sur moi. Contre moi. En moi. J'ai l'impression d'avoir son odeur partout sur mon corps.

Merde, Lolita. Évite de faire une obsession sur ce type. Sur qui tu veux. Mais pas lui.

Je descends les escaliers et j'ai toujours son regard à l'esprit. Ce n'est pas bon signe.

— ¡Querida! J'ai cru que jamais tu ne te réveillerais.

Juan est sur le canapé en train de mater la télé.

— T'es là depuis longtemps ? demandé-je en m'étirant.

— Deux heures ! J'ai laissé *la bomba* et je me suis dit qu'on pourrait prendre le petit-déj' ensemble.

Je m'assois juste à côté de lui et pose ma tête sur son épaule.

— Alors cette réunion, hier ?

— Bien.

— Bien ? Tu te fous de moi ? Comme si tu pouvais passer du temps avec Mehdi et que ça finisse en « bien ». C'est juste pas crédible.

— J'ai besoin d'un café.

— J'en ai préparé. Il doit être encore chaud.

Je me lève et vais jusqu'à la cafetière.

— Alors ?

Je me sers une tasse, en bois une gorgée avant de répondre :

— Je crois que j'ai perdu mon flux.

— Ton flux ?

— J'ai dansé pour lui. Ça l'a excité et au moment d'aller plus loin, il s'est barré en courant.

Je continue de boire mon café en fixant le comptoir en béton.

— Préviens-moi avant de me balancer ce genre de trucs !

— T'as raison, je suis en manque. Je suis en pleine frustration.

— T'as fait du corps à corps avec Mehdi ?

— Un effleurement. Assez pour m'allumer. Mais merde, j'ai senti son excitation.

— Il avait la trique ?

— Juan, tu m'emmerdes.

— Ça veut dire que oui ?

— Pourquoi il est parti ?

— Il s'est peut-être rendu compte qu'il n'avait pas de capote.

— J'en ai.

— Alors il s'est sûrement souvenu que tu étais sa référente.

Putain.

Je suis décidément la pire marraine du monde.

Je place mon visage entre mes mains et secoue la tête.

— Mais comment j'ai pu aller aussi loin ?

— Parce que je te l'ai dit, ce type est un appel au sexe.

— C'est une bonne raison, avoué-je dans un souffle.

— Ça va aller ?

— Non !

Ce traître se met à rire.

— Tu t'es mise dans une sacrée merde, *querida* !

— Merci pour ta brillante analyse...

18

Mehdi

— Fantastique ! Ça faisait longtemps que monsieur tête de gland n'avait pas eu les couilles à l'envers !

— Maf, sérieux, c'est pas le moment.

Je vais me chercher une bière dans le frigo et je sens son regard sur moi.

— Ta réunion ne s'est pas déroulée comme tu le voulais ? Je croyais que cette nana allait te foutre la paix.

— Je croyais aussi. T'as pas un truc de gonzesse à faire, comme une manucure ou une connerie dans le genre ?

— Non, je préfère te harceler. Et puis figure-toi que, aussi incroyable que ça puisse te sembler, je serais tout à fait capable de te parler tout en mettant du vernis à ongles. Oui, je sais, c'est fou.

Je lui lance un regard mauvais, mais vais tout de même m'asseoir à côté d'elle.

— Où est ton frangin ? Je ne le vois presque plus en ce moment.

— Moi non plus. Et c'était bien tenté comme diversion, sauf que c'est de toi que je veux parler.

— Je n'ai rien à dire.

— Moi oui, ça tombe bien, tu vas pouvoir m'écouter.

Je soupire bruyamment, il en faut plus à Lou pour se décourager.

— On parlait, toi et moi, avant.

— Je suis en train de te parler.

Je me prends une tape derrière la tête. Je ne relève pas, c'est bien la seule nana à ne pas accepter mon attitude. Elle et Six étaient capables de me supporter.

Et elle...

Je préfère ne pas y penser. Tout ça se bouscule dans mes pensées et dès que ça devient trop complexe, je suis du genre à me tirer. Faire l'autruche. Je suis doué pour ça.

— Nous avons donc établi avec certitude qu'elle te trouble. Et si je peux me permettre...

— Comme si tu avais besoin de mon autorisation pour te permettre, ricané-je avant de prendre une nouvelle gorgée.

— Je disais donc, si je peux me permettre, je n'ai connu qu'une autre fille qui te troublait.

C'est parti. Elle m'agace. Elle me connaît trop bien et elle ne me laissera pas la tête dans le sable, ce n'est pas son genre.

— Où tu veux en venir ? Ce serait plus simple si tu m'épargnais toute ta psychanalyse à deux balles et que tu me disais vraiment ce que tu penses.

— Elle te plaît.

Je ne réponds pas.

— Pourquoi tu ne lui donnerais pas une chance ?

— C'est ma référente.

— Y'a une loi qui interdit des relations entre vous ?

— Je ne sais pas...

— Alors arrête de te trouver des excuses.

— Elle croit que je suis accro à la drogue.

— Dis-lui la vérité.

— Elle irait tout raconter à la psy et je serais dans la merde.

— Mais non, pourquoi ferait-elle ça ?

— Tu l'entendrais parler de son expérience, elle a vécu ça intensément. Si je lui avoue que je mens, elle va mal le vivre.

— Tu ne crois pas qu'elle l'apprendra tôt ou tard ? Et tôt et venant de ta bouche, ce serait le mieux.

— Ma bouche a envie de lui faire bien d'autres choses que lui avouer quoi que ce soit.

— Ah ! Je le savais !

Elle se lève et fait mine de retirer de la poussière imaginaire de ses épaules tout en souriant.

— Maintenant, je vais aller me faire les ongles et écouter de la musique et chanter en même temps. Tu y crois ? Trois trucs en simultanée. C'est fou comme mon vagin me donne des capacités hors du commun.

Je ne relève pas son sarcasme, je suis resté bloqué à ma confession sur ce que j'aimerais faire à Lolita. Ce qui me fait aussitôt bander. J'appuie la tête en arrière sur le dossier du canapé et ferme les yeux. Je n'ai pas le temps d'analyser la situation, Ugo entre et claque la porte d'entrée.

— Qu'est-ce que tu as foutu ?

Je me redresse et le fixe sans rien dire. Il est énervé, et Ugo énervé demande à ce qu'on conserve une certaine distance de sécurité, tous les deux, à moins de vouloir que ça parte en live bien comme il faut.

— Tu peux être plus précis ?

— Des revendeurs sont en train de nous lâcher parce que tu leur laisses moins de blé que prévu ! Ça va remonter aux oreilles de Patrick et...

— Patrick ? Vous en êtes à vous appeler par vos petits noms ?

Il serre les mâchoires, mais ne dément pas. J'aime de moins en moins ce qui se passe dans mon quartier. Et le seul allié solide que je pensais avoir est en train de se faire la malle sous mes yeux. Lou revient au salon et nous observe en silence. Elle sait qu'il s'agit du business et elle a depuis longtemps signalé son désaccord sur notre façon de gagner notre vie.

— S'il l'apprend, tu seras vraiment dans la merde, Mehdi.

— Et qui va le lui apprendre. Toi ?

Je sais que je vais trop loin. J'ai besoin de lui faire prendre conscience de ses erreurs.

— La rumeur court déjà dans les rues de Saint-Jacques, je ne peux pas sauver ton cul, sur ce coup.

Il lève les bras dans un signe d'agacement et sort comme il est arrivé.

— C'est quoi encore ces histoires ? Je croyais que tu te tenais à carreau pour ne plus partir à l'ombre ?

— Tu n'imaginais pas que j'allais lâcher le quartier aux Irlandais, Maf ? Tu plaisantes, j'espère ?

— C'est ta meilleure porte de sortie. Et au lieu de l'ouvrir, tu la condamnes.

— Laisse-moi m'occuper de mes affaires, je sais ce que je fais.

— La dernière fois que tu as dit ça, tu t'es retrouvé en prison. Permets-moi de

douter de ta stratégie.

Elle repart et je suis à nouveau seul. Sauf que je ne bande plus du tout, bien sûr. Et quelque part, ça m'arrange.

La réunion de ce soir était chiante, soporifique et je n'ai pas ouvert la bouche. La dernière fois, j'ai trop parlé à mon goût. Claire a bien tenté de me faire raconter un peu plus de mon histoire, je n'ai rien lâché. J'étais de toute façon contrarié dès que j'ai vu que Lolita n'était pas là. Elle m'a finalement bien laissé tomber. Et même si c'est ce que je voulais depuis le début, ça me fait chier. J'ai l'impression qu'elle s'est dit que j'étais une cause perdue et que je ne valais pas la peine de se battre pour moi. Je le vis mal, bien plus que je ne le voudrais. J'ai rédigé un SMS et puis je ne le lui ai pas envoyé, tant pis. Je n'ai pas envie de lui faire pitié. Je me tire du BIJ dès que la psy annonce la fin des hostilités. Ils se réunissent tous pour manger et boire des trucs sains au fond de la salle, très peu pour moi, merci.

Lorsque j'arrive à l'appartement, je rentre la moto dans le garage, la voiture de Lou n'est pas là, je vais avoir un peu l'appart' pour moi. J'ai à peine le temps de mettre la Triumph sur béquille que je suis projeté sur le sol à plat ventre. Un poids vient s'écraser sur mon dos et les coups se mettent à pleuvoir. Ils sont au moins deux et il n'y a rien que je puisse faire dans cette position, à part protéger ma tête du mieux que je peux. Mais ils frappent dans les côtes, le ventre, les jambes, putain... Ils me retournent, mais je n'ai pas l'occasion de voir ce qui se passe, je me prends quelques coups sur le visage et je commence à avoir des ombres noires dans mon champ de vision.

— O'Neil te passe le bonjour.

Et je suis seul. Seul et incapable de bouger. C'est à peine si j'arrive à attraper mon portable dans ma poche arrière. Je déverrouille le clavier à l'aveugle, j'ai du sang qui coule dans mes yeux de toute façon, j'y vois que dalle. J'appelle le dernier numéro composé, en général c'est Lou ou Ugo. J'aimerais bien que ce soit Lou, je ne sens pas Ugo... Il est trop dépendant des Irlandais.

— Quoi ?

Putain, c'est pas Lou. Mais je ne peux pas me permettre de faire le difficile.

— Hé... tu pourrais...

Je tousse et sens le goût métallique du sang dans ma bouche. Parfait. De mieux en mieux.

— Mehdi ? Ça va ?

— Pas vraiment... Tu pourrais passer ? Chez moi... dans le garage...

Je crois qu'elle me répond quelque chose, mais je n'ai plus la force de tenir le téléphone et je commence à sombrer. J'ai mal partout, bordel ! Je ne me souviens

pas qu'on me soit déjà tombé dessus comme ça. Je n'aurais jamais dû jouer dans la cour des grands, je n'en ai pas la carrure.

— Putain ! Putain ! Je fais quoi ?

J'ouvre un œil, Lolita se tient à genoux à côté de moi et elle a les mains en l'air, comme si elle ne savait pas où me toucher.

— Dolorès...

— T'es vivant !

— Je suis pas sûr. J'ai besoin d'aide pour monter à l'appartement.

— Tu veux dire que je dois appeler une ambulance et...

— Non.

— Mais...

— Non. Juste, aide-moi à monter et tu pourras partir.

— Je ne peux pas te laisser dans cet état.

— Lolita, fais ce que je te demande. Pour une fois.

Elle fronce les sourcils et attrape mon bras pour m'aider à me relever. Je lâche un chapelet de jurons qui la font sursauter, mais je m'agrippe à elle. Si jamais elle ne me soutient pas, tout sera à refaire et je ne peux pas rester sur le sol dégueulasse du garage. Je dois vérifier dans quel état je suis.

— Faudrait songer à faire un régime après. Tu pèses une tonne.

— Mon corps est parfait, Dolorès. Par contre...

Je tousse encore en me tenant les côtes, ces bâtards ne m'ont pas loupé.

— Par contre, tu pourrais faire un peu de muscu, de ton côté.

— Ta gueule ou je te laisse tomber.

Je ris, ça me fait mal, je jure et je ferme ma gueule comme elle me l'a demandé.

19

Lolita

On est enfin devant chez lui. Je ne peux dire comment. Tout ce que je sais, c'est qu'il tient de moins en moins sur ses jambes et j'ai de moins en moins de force dans les bras. J'ai dû faire pas mal de pauses pour reprendre mon souffle et j'ai failli plus d'une fois le laisser tomber. Un vrai parcours du combattant.

— Ma poche, marmonne-t-il.

— Quoi ?

— Les clefs, elles sont dans ma poche.

Merde.

Je le place contre le mur et fais appui avec le poids de mon corps pendant que je fouille.

— N'en profite pas, Dolorès, ose-t-il me lancer.

— T'es à moitié mort et t'arrives quand même à me sortir ce genre de connerie ? Sérieux, c'est quoi ce jean ? Il est trop petit !

— Ce n'est pas le jean qui est trop petit, c'est ce qui est dedans qui prend trop de place.

— Je les ai, clamé-je en faisant un geste busque.

— Aïe !

J'ai peut-être malencontreusement touché une de ses côtes. Il se plie en deux.

— Pardon, m'excusé-je.

Qu'est-ce que je fous là ?

Avec un type amoché des pieds à la tête et moi qui ne supporte pas la vue du sang.

J'ouvre la porte et le pousse à l'intérieur jusqu'au canapé. Il s'assoit en grimaçant et je file fermer l'appart' à double tour. On ne sait jamais, si ces mecs décidaient de finir ce qu'ils ont commencé. Je reviens devant lui pendant qu'il soulève son tee-shirt. Ce n'est pas beau à voir. Je m'installe par terre entre ses jambes et réalise l'ampleur des dégâts.

— *¡Maldigo a todo el infierno! ¡Malditos cabrones, hijos de puta!*

— Je suppose que ce n'est pas un compliment sur ma musculature.

— Comment peut-on faire ça ?

— Avec ses poings, et les pieds aussi, un peu.

— *¡Idiota!*

— C'est la première fois que je t'entends parler espagnol.

— À la maison, on avait l'habitude avec ma mère de se disputer dans sa langue maternelle. Et du coup quand je perds mes moyens, je ne contrôle plus rien.

— Et c'est la première fois que tu perds tes moyens avec moi ? Je suis déçu, Dolorès.

— Arrête de te foutre de moi. Tu ne dois pas te rendre compte de la situation. T'as l'arcade ouverte, les pommettes défoncées et sûrement des côtes fêlées. Non, mais merde ! m'écrié-je. T'as du sang qui coule sur tout ton visage, Mehdi. Et surtout, je... je ne suis pas infirmière. Je suis nulle pour tout ça. Tu ne veux pas que j'appelle des amis ? Celle qui vit avec toi ?

Je suis en train de crier.

Je panique.

Je sens que je panique sévère, même.

Bien, une crise d'angoisse à ce moment, là. C'est juste parfait.

Je scrute attentivement ses blessures et je me dis que je ne suis absolument pas la bonne personne pour l'aider.

— Regarde-moi, murmure-t-il en soulevant mon menton.

Je secoue machinalement la tête.

— Lolita ! Regarde-moi !

Mes yeux se posent enfin sur les siens, qui dégagent une sérénité que je n'avais jamais vue auparavant.

— Voilà. Respire. C'est ça.

Ses doigts remontent sur mes joues et il repousse une mèche de mon visage.

— On va le faire ensemble. Tout va bien se passer.

Je prends une grande inspiration et je me concentre sur son regard.

— Dans la cuisine, il y a des poches de glace au congélateur. Ensuite, sur la gauche, il y a la chambre de Lou et une salle de bain. Elle a une armoire à pharmacie avec tout ce qu'il faut. Prends des compresses, des straps et un désinfectant. Il doit y avoir aussi des sortes de strips et de l'ibuprofène, ramène la boîte. Ah, et un miroir.

J'ai l'impression qu'il me parle kurde, option médecine. Je me lève difficilement et essaie de me souvenir de tout.

La cuisine, le congélateur.

La chambre.

La salle de bain.

L'armoire.

Je prends ce qu'il faut et le retrouve en train de grimacer. Vu sa tête, je me doute qu'il doit douiller sévère.

Je lui tends un verre d'eau et les cachets. Il en avale deux d'un coup, des 400

mg, je ne suis pas sûre que ce soit bien prudent, mais je ne dis rien, il en chie assez comme ça.

— Merci. Tu peux m'aider à enlever complètement mon tee-shirt ?

Bizarrement, ce n'est pas dans ces conditions que je m'étais imaginée le faire. *Lolita, focus et vite.*

Je pose tout à côté de lui et finis de lui retirer. Je lui arrache pratiquement la moitié du nez, mais pour une fois il ne se plaint pas. Il prend le miroir, inspecte l'état des dommages et j'en profite pour m'installer à côté de lui.

— Il faut arrêter les saignements de l'arcade et désinfecter, balance-t-il en plaçant la glace sur ses côtes douloureuses.

— Comment tu fais pour être aussi calme ? T'as sur ta table de chevet : *Comment réparer ma face défoncée pour les nuls ?*

— C'est à peu près ça.

Je souffle pendant que je prépare la compresse. Mes mains tremblent quand je m'approche de son visage.

— Doucement, panique-t-il d'un coup.

— On fait moins le malin, Monsieur Alaoui.

En fait, c'est moi qui ne fais pas la maligne. Je pose la compresse sur son sourcil et nettoie la plaie, le plus lentement possible.

— Ça va ? m'inquiété-je.

— Je me suis déjà senti mieux.

Au bout de quelques minutes de concentration intense et de silence absolu :

— Je crois que c'est bon, la plaie est propre.

Il vérifie dans le miroir avant de me tendre le strip.

— Tu sais comment on fait ?

— J'espère.

— Fais-toi plaisir.

— Je pense que je te frapperai longtemps quand tu iras mieux et là, j'y prendrai plaisir.

— J'ai hâte.

Je suis à genoux sur le canapé, à moitié couchée sur lui. Je fais attention, je ne veux pas me louper.

— Tu tires la langue... comme les enfants.

— Ferme-la, je suis en concentration optimale.

Une fois le pansement posé, je suis fière de moi et du résultat.

— Pas mal, me félicité-je.

Quand je recule, je remarque que ses yeux ne sont pas du tout posés là où ils devraient l'être.

— Ne me dis pas que tu reluques mes seins pendant que je te soigne ?

— Ce n'est pas comme si tu ne les avais pas foutus sous mes yeux.

— Pour t'éviter d'être défiguré, râlé-je en reculant.

— Je peux avoir plus de glace ?

Je retourne à la cuisine, glisse des glaçons dans un torchon avant de me réinstaller à ma place.

— Je vois que je ne suis pas la seule que tu pousses à bout, dis-je en plaçant le tissu sur sa joue.

Il ne peut s'empêcher de laisser échapper un rictus de douleur.

— C'est mon leitmotiv dans la vie. Emmerder les gens.

— Je te rassure, tu y arrives à la perfection.

Il sourit avant de poser sa tête contre le canapé et de fermer les yeux. J'en profite pour le regarder attentivement. Avec sa beauté ténébreuse et arrogante, malgré les marques de coups, il émane de lui un magnétisme auquel il est difficile d'échapper. Je m'attarde sur le moindre détail de son corps. Ce type possède quelque chose de plus que n'importe quel homme que j'ai rencontré. J'ignore exactement de quoi il s'agit, mais derrière cette colère constante et sa provocation, je le perçois à tout instant, en particulier lorsqu'il se tient si près de moi.

— La vue te plaît ? me surprend-il.

— Je pensais que tu t'étais endormi.

— Tu n'as pas répondu à ma question, insiste-t-il.

— Je sais.

Je commence à me lever quand il me retient par le coude pour m'en empêcher.

— Pourquoi tu n'es pas venue ?

Je ne savais même pas s'il le remarquerait. J'ai hésité un moment avant de lui envoyer un message. Puis j'ai renoncé.

— Un empêchement.

Un sourire se dessine au coin de sa bouche, bien abimée elle aussi.

— J'ai cru que tu avais abandonné.

— C'est ce que tu aurais voulu ?

— Je ne sais pas, m'avoue-t-il dans un souffle.

Je lui caresse la joue tendrement avant de réussir cette fois-ci à m'écarter.

— Tu t'en vas ?

— Je crois que mes talents d'infirmière sont arrivés au bout de leurs capacités. Tu veux que j'appelle quelqu'un pour toi ?

— Attends, enchaîne-t-il en essayant de se relever. Tu ne peux pas rentrer à pied.

Je me dépêche de le rasoier.

— Reste tranquille. J'ai emprunté la voiture de ma mère.

Il me fixe en silence en repositionnant la poche de glace sur sa joue.

— Et pour le coup de téléphone ?

— Ça ira, répond-il sans même me regarder.

— Comme tu veux. Je pense par contre que tu devrais passer une radio. Juste pour vérifier.

— Merci pour le conseil.

Il vient de remettre en place son masque impassible.

— Tu veux que je reste ? murmuré-je avec un léger espoir.

— Non. Y'a plus rien à faire.

C'est là que tu te trompes.

On peut papoter.

Rire.

Se provoquer.

Regarder une merde à la télé.

S'embrasser et plus si affinités.

Il a raison, faut que je me tire d'ici sinon je risque de lui sauter dessus, et vu l'état dans lequel il se trouve, il risque de ne jamais s'en remettre.

— À mardi, lancé-je en ouvrant la porte.

Je ne lui laisse même pas le temps de me répondre et je referme.

Merde.

Mehdi

— C'est quoi encore ce bordel ?

Je me redresse d'un coup. Très mauvaise idée. J'ai la sensation qu'on vient de me rouer de coups et... ah, ouais. Sûrement parce que c'est exactement ce qui s'est passé il y a quelques heures.

Lou est penchée au-dessus de moi et son air est à la fois inquiet et furieux. Quelque chose me dit que j'aurais dû trouver le courage de me traîner jusqu'à mon lit au lieu de m'endormir comme une merde sur le canapé.

— Je suis tombé dans les escaliers.

— C'est ça, et moi je suis la prochaine James Bond Girl. T'es sérieux ? Tu viens juste de sortir de taule et tu es déjà à nouveau dans la merde ! Qu'est-ce que je t'ai dit ? Bon sang, tu vas m'écouter, une fois dans ta vie ?

— Les nouveaux potes de ton frère n'aiment pas les reubeu.

— Ugo n'y est pour rien.

Elle se redresse et croise les bras.

— Tu en es sûre ?

C'est un coup bas. Impliquer mon meilleur ami dans ce qui s'est passé est sûrement le truc le plus dégueulasse que j'ai pu faire dans ma vie. Je fais de suite machine arrière : — Évidemment qu'il n'y est pour rien. Mais c'est bien un message de son nouveau patron.

— Je ne sais pas dans quelles magouilles vous trempez encore, Ugo et toi, mais il va falloir que tu lâches l'affaire. Ce dernier séjour en prison, ça ne t'a vraiment pas remis les idées en place ?

Je m'assois et grimace lorsque mes côtes, probablement seulement fêlées, se rappellent à mon bon souvenir.

— Ça veut dire quoi, ça ?

Elle s'installe à côté de moi et soupire.

— Pistou te paye assez pour que tu puisses vivre normalement, et tu le sais.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Je parle de cette tendance que tu as : foncer tête baissée dans les emmerdes depuis que Six est...

— C'est toi qui m'emmerdes avec Sixtine !

Je rassemble toute l'énergie dont je suis capable et me dirige comme un petit vieux vers ma chambre. Je sens son bras entourer mes épaules, peut-être le seul endroit où je n'ai aucune ecchymose.

— Ce comportement autodestructeur, Mehdi, ça ne peut pas durer éternellement.

Je ne réponds rien. Elle m'aide à m'allonger sur mon lit et s'accroupit juste à côté. Elle me fixe en silence et attend. Son frère et elle sont doués pour la torture muette, je les ai vus à l'œuvre tellement souvent que je me croyais immunisé. Ce n'est pas le cas. Je craque.

— J'ai besoin de me sentir vivant.

— Et tu l'es. Mais tu penses qu'elle serait fière de toi ?

— Elle m'en collerait sûrement une.

— Exactement. Si j'ai réussi à aller de l'avant, tu en es également capable.

— À quel moment tu es devenue philosophe, déjà ?

— Au moment où elle est partie.

Je tourne la tête vers elle, et ses yeux embués se plissent un peu lorsqu'elle tente vainement de me sourire.

— Pleure pas, Maf, si tu pleures, je vais aussi m'y mettre.

— C'est peut-être ça qu'il te faut. Évacuer une bonne fois pour toutes et tourner la page.

— Je n'ai pas envie de la tourner, cette page.

— Avancer ne signifie pas l'oublier.

— Je ne l'oublierai jamais, tu le sais.

— Et moi non plus. Mais il va falloir que tu commences à vivre. Pour toi. Pour moi.

— Pour toi ?

— Tu es ma tête de gland préférée.

Je ris avec elle et me laisse enfin aller. Tout ce que je retiens en moi depuis deux ans. Je suis son conseil et je la pleure. Encore. Une dernière fois. Lou a raison : je déconne trop. Ça va me revenir dans la face et lorsque ce sera trop tard, ça me fera une belle jambe d'avoir fait ça à cause de Six. Lolita aussi a raison, ça fait deux ans, je dois arrêter de la prendre comme excuse.

Lou pose la tête dans le creux de mon cou et se hisse sur le matelas à côté de moi. Elle place son bras sur mon ventre et je sursaute entre deux sanglots. Elle murmure des excuses, mais ne change pas de position. Elle entrelace nos jambes

et je la serre contre moi. Je lui parle, je lui chuchote les confidences que j'aurais voulu faire à Sixtine. Tout ce que j'aurais pu lui dire si elle avait fait un bout de chemin avec nous, un chemin un peu plus long... Ce soir, dans les bras de Lou-Ann, je ferme les yeux et le dernier visage que je vois derrière mes paupières mi-closes n'est pas celui sur lequel j'aurais parié.

Dolorès.

Elle est venue sans hésiter. Je souris et m'endors.

— Je croyais que vous en aviez terminé avec cette phase ?

J'ouvre un œil. Lou s'étire, heurte ma pommette, je lâche un juron et me tourne un peu en l'éloignant de moi. Elle se ramasse par terre en criant. Ugo croise les bras et m'observe sans prêter attention à sa sœur qui se débat avec le couvre-lit tombé avec elle.

— Je t'avais prévenu. Ça me fait chier qu'ils s'en soient pris à toi, mais je te l'avais dit. À un moment, Mehdi, il faut que tu arrêtes tes conneries.

— OK.

— OK, quoi ?

— J'arrête. Je me retire de tout ça.

Il me fixe sans masquer son étonnement.

Je me redresse dans le lit et Lou parvient enfin à se relever.

— Non, mais sinon, bande de trous du cul, faites comme si je n'avais pas besoin d'aide, hein. Après tout, ce n'est pas comme si nous étions de la même famille !

Elle continue de pester en sortant de ma chambre, nous l'ignorons.

— Je me retire des affaires, répété-je à Ugo qui vient s'asseoir sur le bord du lit.

— L'illumination t'est venue durant la nuit ?

— On va dire ça.

— T'es sûr de ton coup ? Parce que si O'Neil te laisse partir, tu ne pourras pas revenir, tu le sais.

— Je sais comment ça fonctionne, Ugo. Et je n'ai pas envie de me battre contre un mafieux psychopathe et ses mignons.

— C'est parce qu'il t'a fait tabasser ?

— Non.

— C'est quoi, alors ? J'ai besoin de savoir ce qui t'a poussé à prendre cette décision, mec. Je ne peux pas te laisser agir sur un coup de tête. Tu as bien

réfléchi ?

— C'est elle.

— Qui ? Lou ? Elle essaie de nous faire lâcher tout ça depuis de...

— Six. C'est Sixtine.

Il me regarde sans rien dire pendant de longues secondes. Il se contente de tapoter mon genou et se lève en maintenant le silence. Parfois, on connaît tellement bien quelqu'un qu'on n'a pas besoin de parler. Les mots sont inutiles. Il sait. Ce que Lou m'a dit hier soir, il le savait aussi. Il n'est pas surpris. Il s'y attendait. Il est... soulagé ?

— Et toi ?

— Moi quoi ?

— Tu continues ?

— Je n'ai pas de soucis avec Patrick, me répond-il en souriant. Je n'ai aucune raison d'arrêter. Je ne joue pas au con, en plus. Il ne m'arrivera rien.

— Tu en es certain ?

— J'ai sa protection, il m'aime bien. J'apprends beaucoup avec lui.

— Lou ne va pas te laisser tranquille aussi facilement.

— Lou, j'en fais mon affaire. Toi, assure-toi de pouvoir payer ta part du loyer !

— Tu sais que j'ai de quoi vivre, tu touches le même salaire que moi.

— Je sais. Mais les petits extras, c'est terminé pour toi !

Il hausse les sourcils plusieurs fois comme un demeuré et s'enfuit de ma chambre au moment où je lui balance un oreiller. Que je regrette aussitôt d'avoir jeté, car je n'ai pas terminé ma nuit et je vais en avoir besoin.

Au moment où je me rallonge, je réalise que je n'ai pas vraiment eu besoin de prendre cette décision, elle s'est imposée à moi.

Prendre la décision et l'appliquer, je n'aurais pas pensé que ça pouvait être si difficile. J'ai passé ma vie à traîner dans les rues, que ce soit pour y faire des conneries ou la loi. Et là, d'un coup, je n'ai plus rien à faire. Lou est fière de moi, trop. Elle me regarde comme une mère prête à essuyer une larme au coin de son œil dès qu'elle pense que je ne m'en rends pas compte. Ugo, lui, ne me parle plus du tout de ce qui se passe avec les Irlandais.

Deux semaines depuis mon passage à tabac.

Deux semaines depuis que j'ai raccroché.

Deux semaines dispensé de réunions.

Je suis presque guéri, je n'ai plus de marques. Je vais bien. À l'extérieur. En réalité, je suis perdu. Et seul. Pour la première fois depuis que Six n'est plus là, cette solitude me pèse. Trop. Lou au taf, Ugo je ne sais où... je ne réfléchis pas et attrape mon téléphone. Elle décroche à la troisième sonnerie : — Un souci ?

Je réalise que la dernière fois que je l'ai appelée en soirée, c'était pour venir me ramasser en miettes dans mon garage.

— Je...

— Tu vas bien ? Claire m'a dit que tu avais prévenu de ton état, je ne suis pas allée aux réunions, mais...

— Non, ça ne va pas, lui coupé-je la parole sans préméditer la suite.

— Quoi ? Ils t'ont encore...

— C'est pas ça.

— Merde. Tu as pris quelque chose, Mehdi ?

Je laisse planer un silence. J'ai capté son intérêt et aussi puéril que ça puisse sembler, cette attention focalisée sur moi me fait un bien fou.

— Tu es chez toi ?

— Oui.

— Ne bouge pas. Ne fais rien. J'arrive. Ne prends rien, surtout !

Elle raccroche et je me sens complètement con de n'avoir pas démenti ce qu'elle s' imagine. Mais elle arrive. Et je me sens déjà un peu mieux.

21

Lolita

J'espère que je n'arrive pas trop tard. Je déteste conduire cette boîte à sardines. C'est une automatique et ça me perturbe. En plus, il commence à pleuvoir et je ne sais même pas où sont ces putains d'essuie-glaces. Je l'ai empruntée à Juan alors qu'on était chez Gaëtan. Il voulait m'y emmener, mais je ne sais pas dans quel état je vais *le* retrouver. Je veux juste que ce soit entre lui et moi.

J'arrive dans sa rue quand je le vois, assis sur le trottoir, le regard dans le vague. Je ne réfléchis pas et j'arrête la voiture, j'en sors et cours vers lui. Une fois accroupie devant lui, je lui touche la main.

J'ai peur de le brusquer.

Ses yeux se posent enfin sur moi. Quelques gouttes glissent sur son visage. Il

n'a plus les marques de la dernière fois.

Il m'hypnotise.

Comme il le fait à chaque fois.

— Tu es venue.

— Bien sûr que je suis venue. Tu as besoin de moi, je viens. C'est comme ça que ça se passe. Tu as pris quelque chose ?

J'ai toujours cette incertitude le concernant, ce doute constant sur ce qu'il peut penser. Il se contente de faire non de la tête et d'enchaîner : — Tu veux bien m'emmener quelque part ?

— Où ça ?

— Peu importe, souffle-t-il en se levant sans attendre ma réponse.

OK, Lolita, tu peux le faire.

Je suis si soulagée qu'il n'ait pas craqué que je m'assois derrière le volant et lance, plus à moi-même qu'à lui : — Allons-y, alors.

Où, je ne sais pas, mais je me dis que je vais bien avoir une idée en route. Je laisse planer le silence qu'il nous impose. Je ne veux pas aller trop vite.

Il pleut de plus en plus, et la pluie sur le pare-brise commence à devenir gênante.

Au bout de quelques minutes, je me prépare à lui demander de l'aide quand je sens sa main qui frôle ma cuisse.

Je ne respire plus.

Je commence à divaguer sur ses doigts et je le vois actionner les essuie-glaces. *Bien-sûr, les essuie-glaces.*

Je vais pour le remercier, mais sa tête est déjà tournée vers la vitre. Il est là sans être là. Je me rassure en me disant que c'est un début. C'est à mon tour maintenant de l'encourager à faire encore un pas dans ma direction, à le guider. Je réalise soudain que je nous ai conduits devant chez moi.

— Je ne savais pas où aller, me justifié-je.

Je n'ai pas fini ma phrase qu'il est déjà sorti de la voiture et avance vers l'entrée.

Je le suis et ouvre la porte en silence.

Ce silence qu'il a lui-même instauré depuis que je l'ai récupéré devant chez lui.

Il est juste derrière moi. Je peux sentir sa présence dans tout mon corps. Si d'ailleurs mon enveloppe charnelle pouvait être moins réactive, ça m'arrangerait. « *Le danger est dans la place.* » me dis-je à moi-même avant de filer vers mon iPod mettre de la musique. Le danger est dans la place et c'est moi qui l'ai fait entrer.

Cassius et son *I Love U So* envahit le studio. Je préfère ça plutôt que l'air soit saturé de *lui*.

Je retourne vers la cuisine alors qu'il est toujours au milieu du salon, et allume mes bougies machinalement. Il est plongé dans un mutisme qui m'opresse de plus en plus.

J'en profite pour tenter de me ressaisir et de ne pas oublier pourquoi il est ici. *Il t'a appelée, Lolita, pour une rechute, alors arrête de penser à tes propres envies, à ce putain de désir qui est en train de monter.*

Je dois réussir à trouver les bons mots.

Ceux qui ne jugent pas.

Ceux qui sont juste là pour te faire du bien.

Ceux qu'on a envie d'entendre.

Ceux dont *il* a besoin.

Son regard ne me lâche pas un instant et ce n'est pas facile de réfléchir quand il me dévisage de cette façon. Tout en lui vibre de sensualité : ses yeux brûlants, cette bouche charnelle, son allure fière et provocante... Je suis obligée de détourner le regard si je ne veux pas sombrer. Je lui tourne le dos et ouvre le frigo. *Voilà, c'est bien, Lolita. Diversion.*

— Je te propose qu'on s'ouvre une San Pellegrino, prononcé-je avec difficulté pour briser ce silence. Je me doute que ce n'est pas forcément ton envie du moment, mais c'est ce qui est le plus raisonnable, à mon humble avis.

Sans réponse de sa part, je prends la bouteille en exagérant mon inspiration, comme pour me donner du courage. Je ne dois surtout pas le faire fuir. Il a fait ce premier pas vers moi, je ne peux pas le décevoir. Il faut que j'arrive à être sa bouée de sauvetage dans toute cette merde.

Je vais pour refermer la porte quand je le sens tout proche. Trop proche pour que je puisse réfléchir à autre chose qu'à son corps. Son souffle se propage sur ma nuque. Je me retourne difficilement, la bouteille à la main, et essaie de faire comme si je n'étais pas coincée entre le frigo et sa testostérone ambiante. Un pas de plus et il sera tout contre moi.

J'essaie d'être plus forte que cette attirance. Je le contourne et m'assois sur un des tabourets. Je nous sers un verre d'eau, histoire de me donner une contenance.

Cause perdue.

— Je sais ce que tu es en train de ressentir. Tu es en plein doute.

Pendant que je tente désespérément de me concentrer sur ce que je dois dire, il se rapproche et s'appuie contre le comptoir. Je ne saurais dire si sa respiration

s'est accélérée parce que je suis près de lui ou parce qu'il n'a pas envie d'entendre mes paroles. Tandis qu'il continue de me dévisager, je fais mon possible pour ne pas penser à son pouce qui effleure mon genou.

— C'est normal d'être confus dans ces moments. Tu ne dois surtout pas t'en vouloir.

Son effleurement n'en est maintenant plus un. Ses doigts dessinent des cercles sur ma peau et je suis au bord de l'asphyxie. Mais je ne lâche rien.

— Ce manque que tu ressens va faire partie de toi pendant encore quelque temps.

J'inspire en essayant de retrouver le fil de mes idées.

C'est mission impossible.

Son contact n'a rien d'un hasard. Il le fait parce qu'il le veut. Sa main entière se pose et commence à remonter sur ma cuisse.

Il n'a pas le droit.

Je dois penser à respirer.

Il tourne le tabouret vers lui et je me retrouve coincée entre ses jambes.

— Il faut que tu arrives à trouver ce qui comblera le vide que tu es en train d'éprouver.

Est-ce qu'au moins il m'écoute ?

Est-ce que c'est si important ?

Il se rapproche et je suis obligée de fermer les yeux.

Je sens une main dans mon dos remonter lentement jusqu'à ma nuque.

Quand je les ouvre de nouveau, je ne peux m'empêcher de penser que ce type a un don pour saturer l'air d'érotisme. Il n'a besoin ni de parler ni de bouger : son attitude suffit. Avec une douceur dont je ne l'aurais jamais cru capable, il caresse mon visage du bout de ses doigts fins. Je me fige. Il arrive à m'exciter et à m'émouvoir en même temps. Recevoir une marque de tendresse de sa part est une expérience perturbante. Cela me donne le sentiment d'être la personne la plus importante au monde.

Il est en train de me tuer à petit feu.

Alors que je me répète que mourir comme ça serait sûrement une belle mort, ses lèvres s'avancent vers les miennes.

Putain, il m'embrasse.

Enfin.

Je réalise que c'est ce dont j'avais envie depuis que je le connais.

Je l'entends gémir quand sa langue caresse la mienne. On ne m'a jamais embrassée de cette façon. Comme si c'était une exigence absolue. Je serai ce qu'il veut que je sois. Il me prend alors par la taille pour m'attirer plus près de lui. Je manque d'air pendant qu'il me soulève sans arrêter pour autant de m'embrasser. Il m'entraîne avec lui jusqu'à me poser sur le plan de travail. Aussitôt, il emprisonne mes poignets derrière mon dos et se cale entre mes cuisses. Sa douceur n'a été qu'éphémère. Il laisse parler sa bestialité et ça me va parfaitement. Je le laisse faire, car j'ai besoin de le sentir en entier. Je resserme mes jambes autour de sa taille, je le veux au plus près de moi. Il dégage enfin mes bras et pose une de ses mains dans mes cheveux. Il est sur mes lèvres puis déplace son attention vers ma mâchoire... mon cou...

Il est partout.

Je le saisis par les cheveux, le tenant tout contre moi, tandis que sa langue se promène sur mon épaule. Ses doigts s'enfoncent sur mes hanches. J'en veux plus. Toujours plus. Il soulève ma jambe, l'enroule autour de lui avant de se presser avec une telle force que je me sens partir.

— Touche-moi encore ! le supplié-je.

Il m'attire encore plus près avant de tout arrêter.

Merde.

Non.

Pas encore.

Pas cette fois-ci.

Je ne le laisserai pas tout gâcher.

— Je te préviens que si tu me laisses dans cet état sans finir ce que tu as commencé, je risque de hurler très fort.

Il doute.

Je lui caresse la joue pour le faire revenir à moi et tente de le convaincre en le regardant dans les yeux. Ils sont fermés.

Comme s'il regrettait.

Non.

Ne regrette pas, Mehdi.

Je ne veux pas voir ce sentiment dans ton regard. Je ne le supporterai pas. Je ne *me* supporterai pas.

Il plonge sa tête dans mon cou et je tente de reprendre mon souffle. Je n'ose plus bouger. J'ai l'impression que je suis en train de perdre ce combat. Au bout d'un temps que je suis incapable de quantifier, il se relève, s'écarte et se retourne. Je

me sens froide et vide tout à coup. Il me tourne le dos. Au moins, je n'aurais pas à déceler le regret sur son visage.

— Je ne peux pas, murmure-t-il.

Ses mots sont encore pires que tout.

— Casse-toi !

Je peux deviner la main qu'il passe sur son visage, comme s'il hésitait encore. Je ne veux plus de ses hésitations. Elles sont en train de me ronger de l'intérieur.

— Casse-toi, j'ai dit !

Il pivote et je vois toute la douleur qu'il s'efforce de combattre.

Je ne veux pas la voir.

Je n'en suis pas capable.

— Barre-toi de chez moi !

Il s'apprête à revenir vers moi avant de s'en aller pour de bon.

J'attends t'entendre la porte claquer puis m'effondre.

Je manque d'air.

Ce n'est plus le même manque que tout à l'heure quand j'étais dans ses bras. Celui-là est amer et destructeur.

Je ramène les genoux contre ma poitrine avant de pleurer ma frustration. Je n'avais pas ressenti ça depuis...

Je ne veux pas penser à ça.

Je ne dois pas.

Je suis forte.

22

Mehdi

Je sens encore ses lèvres sur les miennes. J'ai du mal à respirer. Ces mots... Cette phrase, j'ai cru entendre Six.

Je regarde autour de moi. Je regrette de l'avoir appelée. De l'avoir embrassée. Touchée.

« *Touche-moi encore !* »

J'ai marché sans réfléchir, je crois que je me suis perdu. *Bien joué, Alaoui.* J'entends une voiture arriver en face. Une seconde, je me dis qu'elle me suit,

qu'elle est venue me chercher. Et je réalise qu'elle serait dans l'autre sens. Je me pousse pour éviter de me faire renverser. Il fait nuit et le coin de cette zone industrielle n'est pas franchement éclairé. Plutôt coupe-gorge, maintenant que je réalise où je suis.

La voiture me dépasse après m'avoir brièvement aveuglé avec ses phares blancs. Je l'entends s'arrêter et passer la marche arrière. Je me retourne et reconnais Juan, penché par-dessus le conducteur dont la vitre est ouverte.

— Ben alors ? Tu fous quoi au milieu de la nuit et surtout de nulle part, *amigo* ?

Je hausse les épaules, reconnecté un peu trop brutalement à la réalité.

— Lolita est venue te chercher, non ?

— Oui.

— Et ?

C'est quoi ? L'inquisition ?

— Je vais bien, je rentre chez moi.

— À Saint-Jacques ?

— Oui.

— À pied ?

— Non, à dos de licorne, elle est garée un peu plus loin.

Loin de s'offusquer de mon sarcasme de mauvais goût, Juan se met à rire et me fait signe de monter. J'hésite jusqu'à ce que le conducteur lance : — J'aimerais bien qu'on bouge avant demain matin, si ça vous dit.

Je m'installe à l'arrière et Juan se retourne aussitôt vers moi :

— Je récupère ma voiture et je te ramène, sinon tu ne seras effectivement pas chez toi avant demain matin.

Il doit voir le malaise sur mon visage, car il ajoute :

— Je me doute que tu as fait une connerie avec Lolita, mais je ne suis pas du genre à te sortir le couplet sur « elle est comme ma sœur, si tu lui fais du mal, je te démolis la face. » Donc je vais aller voir comment elle va, *esta bien* ? Ensuite je te raccompagne, parce qu'elle s'en voudrait s'il t'arrivait quelque chose en rentrant à pied de chez elle.

Nous sommes à nouveau devant chez elle et Juan descend. Nous l'imitons.

— Gaëtan, me dit le chauffeur en me tendant la main.

— Mehdi.

— Je sais. Lolita nous a lâchés pour toi, ce soir.

Je regarde ailleurs, je me demande ce qu'elle a dit à mon sujet. Je n'ai pas le temps de trouver une réplique pour me sortir de mon embarras, Juan est déjà de retour.

— Elle dort.

— Je me rentre, Juan, je taffe demain.

— Gracias, *hermano*, on s'appelle.

Je salue Gaëtan, et Juan me fait signe de le suivre dans sa petite caisse. Une fois installés il se tourne vers moi. Je ne comprends pas bien pourquoi un type de sa taille éprouve le besoin de se ratatiner dans si peu d'espace. Surtout que là, du coup, je me sens un peu coincé.

— Drogue, c'est ça ?

— Quoi ?

— Ton addiction, c'est la drogue ?

— Heu...

— Parce que j'ai vraiment besoin d'un verre. Lolita va me tuer quand elle apprendra ça, mais boire seul, ça me déprime. En même temps, je ne te propose pas un pétard. Donc, ça te dit ?

Je me demande si ça se voit tant que ça que moi non plus, je n'ai pas envie d'être seul. Je hoche la tête et il démarre la voiture. Il peste un peu en constatant que la station de radio a été changée. Sûrement quand Dolorès est venue me chercher tout à l'heure, avant que le silence me fasse du bien. Avec elle.

— ¡*Vamos!*

— Fais comme chez toi !

Je le suis jusqu'au comptoir qui sépare son grand salon de son coin cuisine. C'est aéré, moderne, masculin, on voit qu'un mec célibataire vit ici. Je me sens tout de suite à l'aise. Il nous sort deux verres d'un placard parfaitement bien rangé et va récupérer une bouteille dans un autre pendant que je m'installe sur un tabouret haut.

— On va aller se caler sur le canapé, m'indique-t-il en attrapant les verres au passage.

Je lui emboîte docilement le pas. J'ai l'impression d'être en pilote automatique. Assisté. Je fais surtout mon maximum pour ne pas penser à ce qui s'est passé ce soir.

— Alors, c'est quoi ton histoire ? demande Juan une fois que nous sommes assis, moi sur le canapé et lui dans un fauteuil en face de moi.

Je bois une gorgée du liquide ambré qu'il m'a servi. Putain, ça arrache ! Il rit en me voyant m'étouffer.

— Mon histoire...

Je laisse ma phrase en suspens. Qu'est-ce que je peux lui raconter ? Que j'ai allumé sa meilleure amie et que je l'ai laissée en plan. Deux fois ?

— Je me suis fait choper avec du shit. Trop de shit.

— Conso ?

— Vente. Et conso, ajouté-je rapidement en réalisant que c'est l'histoire à laquelle croit Dolorès.

— Et donc, tu t'es retrouvé avec cette nana comme référente et tu ne sais pas quoi faire d'elle, c'est ça ?

Je termine mon verre ; la première gorgée passée, je suis en train de m'anesthésier le cerveau et c'est précisément ce dont j'avais besoin. Il me ressort et attend. C'est la technique à la Lou et Ugo, ça. Je me fais avoir à chaque fois. Il est certains silences qui me font du bien et d'autres que je me sens obligé de combler.

— Je ne suis pas... disponible.

— Celle qui est morte, toujours ?

Putain. Pour être cash, c'est cash ! Je relève la tête d'un coup et il m'observe sans sourire, neutre. Il boit un peu, je l'imites et le silence s'étire à nouveau. C'est la première fois que quelqu'un prend si peu de précautions pour me parler de Six. Ce qui me fait le plus mal n'est pas qu'il ait l'air de s'en foutre, non. Ce qui me tue c'est que je ne ressens pas mon ventre se crispé à l'évocation de Sixtine. Je n'ai pas envie de cogner quelque chose. Je ne suis pas en train de m'enfuir. Non, je le fixe et je me remets à parler, j'entends ma voix comme si c'était quelqu'un d'autre : — Sixtine. C'était son prénom.

— Original. Elle était jolie ?

— Elle était parfaite.

Je sors mon téléphone de ma poche et affiche le selfie que Lou m'a envoyé. Je le lui tends, il sourit et me le rend : — Les deux sont *bonitas*, laquelle est ta Sixtine ?

— La blonde.

— J'approuve !

Il lève son verre et je me surprends à trinquer avec lui en souriant.

— Et cette nana, c'est à cause d'elle que tu t'es mis à consommer ?

Je mets quelques secondes à réaliser qu'il parle de mes soi-disant soucis de

drogue. Cette boisson a complètement enveloppé mon cerveau d'une brume cotonneuse qui m'engourdit de la tête aux pieds.

— Plus ou moins. Je me suis donné à fond dans le quartier. Je me suis raccroché à ça, la vie à Saint-Jacques, Lou et Ugo.

— Ah, ton pote qui a dragué Lolita...

— Ugo n'est pas un mauvais type.

— Ses fréquentations, j'en suis moins sûr.

Je ne relève pas. Ce qui se passe au quartier, reste au quartier.

— Bref, tu as encore ta blonde dans la peau, *lo entiendo*. Mais cette jolie Sixtine n'est plus là, Mehdi. Lolita, oui.

Il remplit mon verre et j'absorbe encore un peu de... je plisse les yeux et déchiffre difficilement « bourbon » sur l'étiquette de la bouteille. Ouais, j'en bois encore. J'ai la sensation de flotter au-dessus de mon esprit, je laisse les soucis et tout ce qui me travaille là, en bas, et je m'éloigne de tout ça. Je n'ai plus envie de parler de Six. Ni de réfléchir à la pertinence de ce que cet inconnu me dit.

— Et toi et Dolorès, jamais ?

Juan grimace.

— Elle est comme une sœur pour moi, une petite sœur un peu chiante, mais très attachante.

— J'ai la même à la maison.

— Ah oui ?

— Lou, la brune de la photo. Enfin, on a ripé y'a longtemps. Mais depuis, ouaip', c'est ma petite sœur.

— Si jamais tu veux me la présenter, surtout n'hésite pas !

Je l'entends murmurer « *caliente* » avant de se resservir. J'ignore combien de temps nous restons là à discuter de nos vies. J'ignore surtout le nombre de verres qu'on ingurgite. Je ne me bourre jamais la gueule comme ça, mais ce soir, c'était précisément ce qu'il me fallait. Et Juan l'avait tout de suite compris.

J'ai mal au cou. Et j'ai surtout une famille de putois qui a élu domicile dans ma bouche, cette nuit. Je me redresse et cligne des yeux. Je reconnais vaguement l'endroit où je me trouve, le salon de Juan. Voilà. Mes idées se remettent lentement en place, aussi lentement que mes gestes pour me lever. Le bruit qui a dû me réveiller, ce sont les voix que j'entends comme si j'étais en liaison téléphonique basse qualité avec le bled. Loin. Très loin. Mais lorsque je me retourne, je réalise qu'elles viennent de la cuisine, et que la nana qui me fixe

avec un regard haineux est aussi celle qui m'a dit de dégager de chez elle la veille.

— Mehdi ! Content que tu sois levé. Et vivant. J'ai une putain de gueule de bois.

Juan est assis sur un tabouret, un verre contenant sûrement une aspirine dans les mains. Et il sourit. Si je me recouche, l'air de rien, quelles sont les probabilités pour qu'il n'y ait plus personne dans quelques heures ?

Ouais. Aucune.

23

Lolita

J'ai envie de faire un massacre. De prendre la tête de l'un pour frapper celle de l'autre avec. Ou alors, de faire un nœud avec ce qu'ils ont entre les jambes et d'attendre que mort s'ensuive.

Mais comment Juan a-t-il pu me faire ça ?

Je venais juste trouver un peu de réconfort en amenant les croissants et je découvre le spectacle. Un vrai film d'horreur. Deux cadavres. L'un vautré sur son lit et l'autre sur le canapé. Deux cadavres bien trop vivants à mon goût. Je jure en espagnol.

— Un café ? me coupe Juan l'air de rien.

Je lui lance un regard noir et préfère prendre la direction de la porte.

— Merde ! souffle-t-il au loin.

Je suis déjà dans les escaliers de son immeuble quand je l'entends :

— *Querida*, attends ! Pas besoin de te mettre dans cet état.

Je stoppe net entre deux étages et me retourne :

— Ne me dis pas dans quel état je dois être ! T'es juste inconscient, bordel ! hurlé-je en repensant à tout ça. Ce type est accro et il va peut-être replonger par ta faute !

— Accro au shit. Pas au bourbon.

— Ne fais pas comme si tout n'était pas lié !

— Arrête de crier. J'ai le crâne qui va implorer.

— Tant mieux ! Ça m'évitera de me salir les mains !

— Non, mais si tu pouvais juste descendre d'un ou deux décibels, ça m'arrangerait.

— Va te faire foutre !

— Allez, j'aime pas quand t'es fâchée.

— Tu te trompes. Je ne suis pas fâchée, je suis beaucoup plus que ça. Il n'y a même pas de mots pour qualifier l'état dans lequel je suis.

— Il était mal quand je l'ai récupéré.

— Mal ? Mal ! Ce type m'a laissée sur mon plan de travail, les cuisses ouvertes. Et c'est lui qui est mal ?

Juan s'assoit sur une marche et se frotte la tête.

— *Querida.*

— T'as merdé ! Je suis responsable de lui. Déjà que je suis incapable de faire mon taf correctement, si toi, t'arrives derrière pour l'enfoncer encore plus... enfin, si je puis dire.

Un sourire apparaît sur son visage fatigué.

— Tu ne peux pas faire plus. T'as parfaitement joué ton rôle.

— Lui sauter dessus, tu penses que c'est jouer mon rôle ? Je suis totalement à la ramasse avec lui. Il avait besoin d'une oreille attentive, pas d'un vagin au bord de l'explosion.

— Parfois, tu cherches à remplacer une addiction par une autre. Le sexe en fait partie.

— Donc, dès qu'il a envie d'un bédo, je fonce lui offrir mon corps sur un plateau ?

— Je n'ai pas dit ça.

— De toute façon, il m'a bien fait comprendre que je n'étais pas sa came.

— C'est quoi qui t'énerve le plus, au final ? Qu'il t'ait sauté dessus ou qu'il n'ait pas terminé ?

— J'aurais aimé ne jamais le rencontrer.

— Tu ne le penses pas.

— Il me pousse à bout. Je ne veux pas ressentir ce qu'il me fait éprouver. Je...

Juan se lève et descend les quelques marches qui nous séparent.

— Je suis là, *querida.*

— Non, justement ! lui balancé-je en le plantant là entre le premier et le deuxième étage.

C'est un coup bas, mais je lui en veux trop.

Ça me confronte de façon trop brutale à mon échec avec Mehdi, à toutes ces émotions qui me submergent dès que je pense à lui. Je reprends le chemin du loft. Je bosse ce midi et j'ai besoin de me rafraîchir pour me calmer.

Servir des pizzas m'oblige à ne pas penser aux dernières heures.

Sa rechute.

Ses silences.

Ses mains.

Ses lèvres.

Ce vide qui m'opprime...

Et la putain de trahison de mon meilleur pote.

J'attends Claire qui passe après mon service. Elle doit être au courant, me dire d'elle-même que cette collaboration est plus destructrice que bénéfique. Je ne peux définitivement pas rester référente d'un type qui me fascine autant. Il a déjà trop d'emprise sur moi. Je me revois, prostrée après son départ, avec cette envie de trouver du réconfort dans des choses auxquelles je ne devrais même pas penser. Je crois que j'ai besoin qu'elle prenne la décision pour moi. Moi, j'en suis incapable... même après ce qu'il s'est passé.

— Lolita ?

Elle se tient devant moi avec son carré strict. Elle a troqué son tailleur classique pour un jean et une chemise. Malgré ce look, il émane d'elle une certaine classe que j'admire.

Je fais signe à Jin que j'ai fini et nous installe à une table.

— Ton message m'a inquiétée. Tout va bien ?

Je trifouille mon torchon. Je ne sais même pas par où commencer.

— Je...

— C'est à propos de Mehdi ?

Je la regarde et essaie, comme je peux, de ne pas pleurer. Je me contente de faire un oui de la tête.

— Il est resté correct avec toi ?

Est-ce que se faire planter, à moitié nue dans sa cuisine peut être considéré comme correct ?

— C'est moi, Claire. Je suis attirée par lui.

Voilà, c'est dit.

Elle m'observe, surprise.

— Effectivement. Cette collaboration semble pour le coup compromise, me sourit Claire.

— Je suis désolée.

— Tu n'as pas à t'excuser. On ne contrôle pas ce genre de choses.

— J'aurais préféré.

— Je peux te demander si c'est réciproque ?

— Oui tu peux. Et, non ça ne l'est pas. Enfin, pas comme j'aimerais.

— Je pense que je vais m'occuper particulièrement de lui. Comme j'ai fait avec toi.

— Merci.

— Il n'y a rien d'autre ? Je te sens fébrile.

— J'ai eu quelques moments difficiles à gérer.

— Tu veux m'en parler ? Je suis toujours là, si tu as besoin.

— On peut remplacer une addiction par une autre ?

— Comment ça ?

— La drogue par le sexe ?

— L'addiction aide à gérer son émotion. Le sexe peut y aider, effectivement. Écoute, Lolita : je ne sais pas ce qu'il s'est passé entre vous, mais je te connais. Cette manie que tu as de te sous-estimer à tout bout de champ. Ce n'est pas parce qu'un homme est attiré par toi qu'il doit forcément avoir une excuse.

— C'est plus compliqué.

— Ne réduis pas non plus Mehdi à son addiction. Il mérite mieux. Vous méritez mieux tous les deux, me lance-t-elle en se levant. Sois tranquille, je vais faire le nécessaire le concernant.

— Sois tranquille ? Comme si c'était possible.

— Je crois qu'il y a quelqu'un pour toi.

Je me tourne et je vois la tête de chien battu de Juan à travers la vitre.

— N'hésite pas à me rappeler ! me glisse-t-elle avant de partir.

Je file récupérer mes affaires dans la réserve et retrouve ce traître. Il a toujours l'air aussi fatigué. Ses boucles retombent sur son front. Ça lui va bien. Je n'ai pas fait deux pas qu'il m'enlace.

— Ne me quitte plus jamais comme ça !

— Juan, on vit à dix minutes à pied l'un de l'autre. Je ne suis pas partie bien loin.

— Physiquement peut-être, mais j'ai détesté ces cinq heures qui viennent de s'écouler. Je vais devoir faire un peu de yoga pour recharger tout ça. Ça te dit ? Qu'on libère nos chakras ?

Je le laisse me prendre par l'épaule et me conduire au studio, même si je lui en veux toujours.

Je ne sais pas comment il fait pour se tordre dans tous les sens sans finir par vomir ce qu'il a dû ingurgiter hier soir. Ed Sheeran et son *Photograph* devaient nous permettre de faire le vide, mais j'en suis incapable.

— Arrête de penser. Lâche prise. Permits au yoga de purifier ta conscience !

S'il savait où il peut se la mettre, sa purification.

— Répète après moi : cela m'est dû, cela m'est permis, cela m'est promis.

— Quoi ?

— Cette petite formule va te permettre de bien te concentrer et de penser vraiment au moment présent, en plus...

— Ferme-la, Juan. Je ne suis pas dedans du tout.

— Tu ne fais aucun effort.

— Pourquoi il était chez toi ?

— Pardon ?

— Mehdi ? Il t'a dit quoi ?

— C'est ça qui te travaille ?

— Entre autre. Et si tu pouvais enlever cette jambe de ton cou, ça m'arrangerait pour me concentrer.

Il s'exécute et vient s'asseoir à côté de moi.

— Il te plaît, hein ?

— C'est si évident que ça ?

— Tu transpires ce type.

— Je suis foutue, soufflé-je en posant la tête sur son épaule.

— Il a encore cette fille dans la peau, *querida*.

— Je sais.

— J'ai peur que tu en souffres.

- Trop tard.
- Au fait, Claire ?
- Je lui ai tout raconté. Elle prend Mehdi comme filleul.
- T’as bien fait.
- J’ai cru que tu ne voulais pas que je laisse tomber.
- Je ne veux que ton bien.
- Je fais quoi, alors ?

Il se lève, me tend la main et me répond de la seule façon dont il est capable en ce moment. Il bouge autour de moi avec cette fluidité qui le caractérise. La danse devient alors l’expression poétique de son corps. Je l’observe évoluer dans ce studio que je connais par cœur. Il réussit à se l’approprier comme lui seul peut le faire. Il se déplace avec sa propre sensibilité et, dès le moment que cela sonne juste, je ne peux m’empêcher d’être émue. Ce spectacle transmet des émotions beaucoup plus rapidement que les mots : le cœur parle plus vite que l’esprit et je sais que je lui ai déjà tout pardonné.

24

Mehdi

- Je ne comprends même pas.

Je fixe Lou sans rien répondre. En fait, je suis sûr que quoi que je dise, ça va me revenir dans la face. Alors je préfère garder le silence.

- Je t’aurais frappé.

- Je crois qu’elle en avait très envie.

— Tu as de la chance qu’elle ait plus de contrôle que moi, parce que je t’aurais maravé ta petite face de gland.

- Je sais.

- Tu déconnes, Mehdi. Tu sais que je t’aime, mais tu déconnes.

- Je sais.

- Arrête de dire que tu sais, ça m’agace.

Je le savais, j’aurais dû me taire.

- Tu vas faire quoi, maintenant ?

- Heu...

- Putain, mais depuis quand tu as l’éloquence d’un radis ?

Et c'est parti !

— Sérieusement, tu mériterais une émascultation en bonne et due forme !

Je me lève du canapé et pointe l'index vers elle en protégeant instinctivement la partie de mon corps qui m'est la plus précieuse : — Ne t'en prends pas à elles !

— Elles ?

Je dirige mon index vers ma coque de protection improvisée.

— Ce sont des filles ?

— Et elles n'ont rien fait de mal, alors laisse-les tranquilles !

— Ouais, ben justement : c'est ça le souci ! Elles... non, mais tu te rends compte que tu réussis à me faire parler de tes burnes comme si c'était des personnes ?

Lou ouvre grand les yeux et son regard se promène de mon visage à mon entrejambe. Une fois. Deux fois. Trois... OK, stop.

— Arrête, tu commences à me faire flipper.

— Tu considères ça comme des triplettes et c'est moi qui te fais flipper ?

Elle se met à rire, d'abord doucement, puis franchement. Je me rassois, tranquilisé sur le fait que mes attributs sont à l'abri de la colère de Maf. Non, mais il n'y a vraiment aucun respect pour rien dans ce monde ? On ne s'en prend pas aux couilles d'un mec, jamais !

Je la laisse partir en pleine hilarité et c'est seulement un bon moment plus tard qu'elle reprend un peu son visage de « je-vais-t'engueuler-et-tu-vas-prendre-cher ».

— Cette nana a perdu son statut de marraine par ta faute.

— Je s...

— Si tu me dis encore une fois « je sais », tu ne pourras pas pleurer que je ne t'avais pas prévenu.

Toujours écouter son premier instinct. Le mien m'avait conseillé de la boucler.

— Tu veux que je te dise ? Tu l'as bien profond parce que tu te retrouves avec la psy sur le dos, maintenant.

Je soupire et m'appuie sur le dossier. Je renverse la tête en arrière et passe les mains sur mon visage. On peut dire que le karma est vraiment une *bitch*. Depuis que Claire a repris le dossier, non seulement je n'ai plus aucun passe-droit quant aux réunions, mais j'ai aussi gagné une pseudo-séance systématique après les réunions. *Bien joué, Alaoui, dans la catégorie auto-sabotage, c'est vraiment pas mal.*

— Je vais bosser, et ne crois pas que j'ignore la raison pour laquelle tu m'as

avoué ton attitude de trou du cul juste avant mon départ. Tu penses que ça va te laisser un sursis ? Ah ! Heureux sont les ignorants !

— T'as ton bac alors tu penses que tu peux balancer des phrases toutes faites comme ça avant de quitter une pièce façon diva qui se drape dans sa dignité ?

— Exactement !

Elle met son foulard et en rejette royalement un pan par-dessus son épaule, je lui souris, elle me fait un clin d'œil et sort.

Résumons : Lolita me déteste, Lou veut ma peau, Juan ne peut plus me voir parce qu'il a l'impression de trahir son amie, Ugo est occupé avec son Irlandais. Yep, finalement, Solal n'était pas un compagnon de cellule si taciturne, quand j'y pense. Je me sentais moins seul avec lui que là, comme un con. Non, je raconte n'importe quoi, il n'y avait pas plus taciturne que Solal. La douleur m'égare, décidément.

J'attrape la télécommande et me mets à zapper de chaînes en chaînes. Le câble et pas un seul programme. Remarque, les gens normaux ont sûrement une vie, le samedi après-midi.

Je sonne.

Je me pose trois questions.

Qu'est-ce que je fous là ?

Qu'est-ce que je fous là ?

Et qu'est-ce que je fous là ?

Si, vraiment : ça valait trois questions.

Je n'ai pas bu. Je n'ai pas fumé. Je suis parfaitement réveillé. Je n'ai aucune excuse pour ce qui va suivre. Aucune. J'étais sur mon canapé et j'ai pensé à elle. Pas à Six. À elle. J'ai eu peur. Et je me suis souvenu de ce qu'Ugo m'a toujours dit : quand on a la trouille de quelque chose, il faut l'affronter. Bon, je n'ai jamais réussi à surmonter cette foutue pétoche des insectes, mais pour ma défense, ils ont six pattes, sérieusement, six pattes ! Comment peut-on être à l'aise en face d'un être vivant qui possède deux jambes, deux bras, et deux... ? Hein, deux quoi, d'abord ?

La porte s'ouvre avant que j'aie le temps de flipper, que ce soit au sujet de ma phobie ou de ma présence ici. Elle suspend son mouvement en m'apercevant et recule d'un pas. Je ne lui laisse pas le temps de me fermer la porte au nez et entre. Elle me fixe, plus étonnée qu'autre chose. Plus de colère, l'effet de surprise joue sûrement en ma faveur. Pour le moment.

Je pose mon casque au sol, glisse mes clefs dedans et avance vers elle sans la

quitter des yeux. Je referme la porte d'un coup de pied et j'approche. Elle recule à nouveau et fronce les sourcils. Je la détaille sans retenue, elle m'a trop obsédé ces dernières semaines pour que je me prive de l'observer. Elle porte un short noir, des jambières violettes, un débardeur par-dessus un tee-shirt moulant à manches longues, et le soulèvement de sa poitrine me confirme qu'elle était en train de danser. Au souvenir de ses mouvements autour de moi, mon corps réagit immédiatement. Ses cheveux sont relevés en un chignon brouillon dont des mèches s'échappent anarchiquement pour encadrer son visage brillant. Je suis des yeux le sillon humide qu'une goutte de sueur laisse sur son passage de sa tempe à sa gorge.

Je fais un pas vers elle.

Elle ne bouge pas.

Je me penche, à l'instinct, je ne veux pas réfléchir. Je recueille la perle salée du bout de la langue et remonte, lentement, jusqu'au coin de sa bouche. Elle ne me repousse pas, alors je n'interromps pas ma progression, caresse ses lèvres qui s'entrouvrent et me laissent m'immiscer entre elles. Ses mains agrippent mon blouson et il finit à mes pieds avant qu'elle ne s'attaque à mon tee-shirt. Ses gestes sont précipités, saccadés, frénétiques, comme si elle craignait encore que je la laisse, que je m'arrête. Je l'embrasse en la faisant reculer, jusqu'à ce que son dos heurte le mur du petit couloir qui mène à son studio. Elle gémit contre ma langue et me repousse le temps de continuer à me déshabiller. J'en profite pour lui retirer tout ce que je peux, je ne me rends pas bien compte de mes gestes, je suis mon envie.

Mon besoin.

Elle prend le relais et m'oblige à revenir en arrière à mon tour. Je n'y prête pas attention, je la laisse faire, mes mains sont occupées à détacher ses cheveux alors que je vire mes chaussures maladroitement sur le chemin. Nous montons les escaliers n'importe comment. Je me nourris de sa bouche et pourrais sûrement me contenter de l'embrasser des heures durant. Sauf que je ne suis pas venu pour ça. Arrivés dans sa chambre, elle n'a plus que ses sous-vêtements et moi mon jean. Sa respiration se calque sur la mienne : affolée, impatiente. Je fais un pas, m'éloigne un peu d'elle et l'observe.

— Reste...

Elle a murmuré, un léger souffle inquiet. Je lui souris et dégrafe mon pantalon, elle semble soulagée, je ne l'abandonne pas, pas cette fois. Elle passe les mains dans son dos et enlève son soutien-gorge. Elle n'a pas ce corps anorexique de certaines danseuses classiques. Elle a des formes, ses seins tiennent parfaitement droits devant moi et je ne peux m'empêcher d'y poser les doigts, juste le bout... Un effleurement qu'elle accueille en frémissant et soupirant. Alors je ralentis la cadence, je veux la savourer. Je la repousse sur le lit, elle s'y allonge et se tient

là, un peu pudique et vraiment tentatrice. Je monte sur le matelas et m'agenouille entre ses jambes qu'elle entrouvre pour moi. Juste un peu. Je glisse les index dans l'élastique de sa culotte et la fais descendre sur ses cuisses. Elle m'aide, gigote un peu, rougit et je prends à nouveau un peu de distance pour mieux l'admirer. Pas parfaite, non. Belle. Pour moi. Des hanches méditerranéennes, généreuses, mais pas trop. Un ventre plat qui palpète sous mon regard. Des cuisses fines et musclées qui appellent mes caresses.

J'attrape une de ses chevilles et la positionne sur mon épaule, elle bascule un peu en arrière, mais prend appui sur ses coudes pour continuer à m'observer. Je l'embrasse sur le tibia et remonte. Je prends mon temps, j'apprécie chaque respiration plus laborieuse qu'elle émet, chaque sursaut lorsque je joue avec ma langue sur sa peau, chaque gémissement d'encouragement. Jusqu'à ce que mes lèvres se posent sur son aine et qu'elle s'allonge totalement, me laissant seul décisionnaire de la suite. Je la regarde, d'en bas, souris et elle ferme les yeux lorsque je la goûte, lentement, très lentement.

25

Lolita

Je retiens mon souffle.

Seize jours que je ne l'ai pas vu. Une éternité.

Je me demande si je rêve encore. J'ai peur de réaliser que c'est de nouveau mon esprit qui se joue de moi. J'ai tellement désiré ce moment. Je garde les yeux fermés. Je ne veux pas que mes pensées me mettent face à cette réalité qui ne serait pas lui. Je laisse mon imagination prendre le dessus sur ma conscience.

Sa langue caresse ma chair et mon corps se courbe de plaisir.

J'abandonne.

Je *m'*abandonne.

Je perds ce combat.

Je commence à réaliser que j'ai tort de vouloir le combattre, de toute façon.

Ses doigts saisissent mes hanches plus fort. Il m'approche de sa bouche, de ses lèvres.

Je suis à sa merci et je souris.

Et tant pis si ce n'est qu'un songe.

Ça vaut le coup.

Je sens arriver mon orgasme si puissant que ça me fait peur. Je ne suis pas sûre

d'avoir déjà ressenti ça.

Si, je sais.

Je ne l'ai jamais atteint.

Je tremble, fébrilement, gémissant de plaisir.

Je ne veux pas que ça s'arrête.

Je ne veux pas me réveiller.

Je sens le poids de son corps sur le mien.

— Lolita, murmure-t-il dans un souffle au creux de mon cou.

Sa façon de prononcer mon prénom. Ce mélange de désir et de souffrance.

Je ne veux pas me réveiller.

Ses lèvres glissent jusqu'à ma mâchoire. Je les laisse faire. Chaque fois que sa langue caresse une partie de mon corps, ça me donne le tournis. Mes doigts brûlent sur sa peau. Je voudrais pouvoir le rapprocher encore plus près de moi. Qu'on ne fasse qu'un. Je me cambre en l'implorant d'aller plus loin. J'ai comme l'impression que lui aussi a du mal à se maîtriser. Je l'entends grogner quand mes mains atteignent le bas de son dos.

— Je ne vais pas pouvoir attendre plus longtemps. Je...

J'entends le bruit d'un sachet qu'on ouvre.

Mes yeux s'entrouvrent et je le découvre, là, au-dessus de moi. Magnifique. Je remercie mon esprit de me faire ressentir ce feu d'artifice émotionnel. Il est encore plus beau que dans mes souvenirs. Mes doigts caressent son visage et descendent sur ses épaules. Mon corps est attiré par le sien avec une force que je ne contrôle pas.

Il écarte mes genoux et se glisse à l'intérieur de moi.

Je gémis.

Un instant, il s'immobilise, ressort puis revient et reprend ses mouvements.

Plus fort. Plus vite.

J'ai tellement envie de le sentir plus profondément en moi que ça me fait mal.

J'appuie sur ses fesses pour le rapprocher. Il accélère. C'est charnel. Puissant. C'est différent de tout ce que j'ai déjà ressenti jusque-là.

C'est normal.

Il n'est pas les autres.

Il est juste lui et ça suffit.

— Lolita, halète-t-il à mon oreille.

Les muscles de ses jambes se raidissent et il commence à trembler.

Je m'abandonne entièrement à lui.

Mes paupières se referment.

Je ne veux pas gâcher ce moment.

Il est tout ce que je veux.

Je ne veux pas me réveiller.

Il ne bouge plus. J'entends son souffle contre mon oreille. Je n'avais même pas remarqué que mes bras étaient au-dessus de ma tête et que nos doigts étaient entremêlés. Ils commencent à s'engourdir, mais je m'en fiche. Tout ce qui compte c'est ce flot d'émotions qui me submerge.

On reste là pendant un bon moment... jusqu'à ce qu'il se redresse et que je sente ses lèvres me caresser tendrement la joue et le coin de ma bouche.

— Regarde-moi !

Non.

Ne me demande pas ça.

Ne me demande pas de choisir la réalité et ce lit vide de toi.

Je te veux encore.

J' imagine ses mains encadrant mon visage avec douceur.

— Lolita...

Répète-le autant de fois que tu le veux.

Je suis à toi.

— S'il te plaît...

Je ne veux pas me réveiller.

Je réalise que c'est déjà trop tard.

Je l'ai déjà sûrement perdu.

Il embrasse mes paupières et ses doigts effleurent ma joue... humide.

J'ouvre enfin les yeux et je croise son regard inquiet.

Il se redresse un peu pour pousser un énorme soupir.

— Tu étais où ?

Dans les airs.

Sur un nuage.

Je ne veux plus jamais revenir sur la terre ferme.

— J'ai cru que je rêvais.

Ses lèvres se pressent sur les miennes. Sa façon de me dire que tout ceci est bien réel.

— Alors, on est deux.

Je laisse mes doigts se perdre dans ses cheveux et, cette fois-ci, je ne le quitte pas des yeux.

Il est vraiment là ?

Je le savoure visuellement de peur qu'il disparaisse. J'observe son visage qui me semble si parfait, ses épaules solides, son torse. Je ne peux m'empêcher de le contempler avec fascination.

— Ça devrait être interdit de regarder de cette façon. J'ai l'impression d'être quelqu'un que je ne suis pas, souffle-t-il.

Mes doigts poussent sur sa nuque et je l'embrasse avec toute la dévotion que je peux y mettre. Il est d'abord surpris, puis se laisse faire. Je prends les rênes, l'encourage à se mettre sur le dos et me positionne au-dessus de lui. J'ai besoin de lui montrer comme je le perçois. Ce qui me fait ressentir. Ces émotions que je ne sais pas contrôler, qui m'échappent complètement. Je me penche et l'embrasse comme si ma vie en dépendait.

Il est bien là.

Dans mon lit.

Endormi.

Son visage est enfin apaisé. Il n'est ni douleur ni colère. Je ne sais pas si je l'ai déjà vu de cette manière. Si paisible. Je ne peux retenir mes doigts de le toucher, ma bouche de le goûter. Cette fois-ci, c'est lui que je ne veux pas réveiller. Je suis partagée entre continuer à prendre ce risque et fuir ces émotions qui me dépassent. Je choisis d'être raisonnable. Je me dirige vers la porte de ma chambre, enfile une tenue, lui jette un dernier coup d'œil et descends vers le studio sans trop savoir quoi penser. On ne s'est rien promis. Il est simplement venu et a pris. Il pense juste avoir pris mon corps, mais j'ai conscience que c'est beaucoup plus que ça. S'il savait ce que j'ai en moi, il s'enfuirait sans jamais se retourner. Moi-même, si je pouvais, c'est ce que je ferais. C'est trop fort. Trop brut. C'est oppressant à en faire mal.

Claire et Juan avaient raison. On remplace une addiction par une autre. La mienne, ce n'est pas l'alcool ou le sexe. C'est *lui*.

Je choisis d'écouter *Breathe Me* de Sia. Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

***Ouch, I have lost myself again
Lost myself and I am nowhere to be found
Yeah, I think that I might break
Lost myself again and I feel unsafe Je me concentre sur les battements de mon
cœur.***

Ils sont forts, rapides... Ils sont le reflet de mes sentiments.

Je me laisse bercer par leur rythme et je commence à danser. Je sens encore ses doigts sur ma peau, et son odeur imprègne chacun de mes mouvements. Je voudrais toujours le ressentir comme maintenant.

Je ne sais pas combien de temps, je reste dans cette pièce à me libérer de ce surplus, cette charge. J'aimerais que mon corps s'envole aussi haut que mon esprit. Qu'il plane au-dessus de ce parquet. Je me lance et le réussit. Pour la deuxième fois. Je me sens si légère qu'il en paraît facile.

Je reviens sur la terre ferme quand je le vois. Il est là, devant moi, appuyé à la porte coulissante avec pour seul vêtement son jean ouvert. Son regard ne transmet pas la moindre émotion. Comme toujours, je ne sais pas ce qui se passe en lui. J'aimerais réussir à le toucher et à entrer en lui comme il le fait. Je ne bouge plus. Et s'il partait. S'il me disait qu'il a fait une erreur et qu'il regrette. Je ne sais pas comment je pourrais le supporter. Il a déjà trop d'emprise sur moi que j'ai du mal à prendre ma respiration. Ma conscience m'avertit et me conseille de tout arrêter là. Maintenant. Avant que ça ne soit trop tard.

Malheureusement, ça l'est déjà.

Il est en moi.

Trop profondément pour que je puisse l'en faire sortir.

26

Mehdi

J'ignore combien de temps je reste là, à la regarder évoluer, comme si la pesanteur n'avait aucun effet sur elle. Comme si l'espace lui appartenait et se pliait à ses mouvements. Je suis tellement absorbé par sa chorégraphie que je réalise d'un coup qu'elle ne bouge plus. Qu'elle m'observe à son tour. La musique continue et je reconnais *Pretty Wasted* de Tito & Tarantula. Je lève un sourcil et un demi sourire se dessine au coin de mes lèvres. Je suis autant surpris de trouver ce morceau sur sa *playlist* que de me voir avancer vers elle. Je suis encore sous l'effet des endorphines et je préfère ne pas réfléchir aux conséquences de ce que je suis en train de faire. Je m'arrête juste devant elle, elle respire vite. J'aime me dire que c'est moi qui en suis responsable et pas l'effort qu'elle vient de produire. Elle me regarde étrangement, elle me donne

l'impression d'attendre que quelque chose se produise.

Malgré moi, je passe mon temps à la comparer mentalement à Six. Elle a l'air tellement fragile. Là où Sixtine se plantait sous mon nez, les mains sur les hanches, Lolita me surveille avec un sentiment d'inquiétude que j'aimerais effacer.

Alors je pose les mains sur ses joues. Elle cesse de respirer quelques secondes et reprend lentement son souffle pendant que mes doigts descendent tranquillement autour de sa gorge. Je les promène sur ses seins, elle me laisse faire, je l'effleure à peine avant de les ancrer sur sa taille. Je m'approche au plus près d'elle, nos bassins se touchent et je commence à mouvoir le mien. Elle sort de sa torpeur et son sourire est le reflet du mien. Ses bras restent le long de son corps, mais elle accompagne le rythme en se calquant sur moi.

Je la caresse des hanches à la poitrine, de la poitrine aux hanches et, quand son débardeur m'agace, je le fais passer par-dessus sa tête. Elle ne résiste pas, me laisse conduire la danse et s'en remet totalement à moi. J'aime sentir la liberté qu'elle m'offre, qu'elle nous offre. Et sentir la dentelle délicate de son soutien-gorge sur ma peau. Je pose mon front contre le sien et je ferme les yeux. Son corps est tellement différent de celui de Six, il m'est impossible de les confondre et d'oublier que c'est avec Lolita que je me trouve, ici et maintenant. J'ai cette petite voix dans ma tête qui me répète que je ne devrais pas être chez elle. Que je ne devrais pas tromper Sixtine.

Elle n'est plus là.

***Take me away
Away from this place
Away from myself***

Away from my face Chaque fois que je me souviens de son absence, ma présence me fait un peu plus mal. Je lutte pour revenir avec Dolorès. Comme si elle avait senti que je m'éloignais d'elle, elle dépose de légers baisers humides dans mon cou et jusqu'à mon épaule. Elle me mordille un peu et je range le souvenir de Six dans un coin de mon esprit pour partager ce moment avec celle qui est bel et bien là. Ses mains s'affairent et dégrafent complètement mon jean que j'ai rapidement enfilé avant de la rejoindre. Elle continue ses mouvements en suivant la mélodie, et cette fois, c'est moi qui reste immobile. Elle descend doucement et je la retiens en agrippant une poignée de ses cheveux. Elle relève la tête vers moi et attend.

— Tu n'es pas obligée, Dolorès.

Elle reprend là où je l'ai interrompue. Je me sens malhonnête, ne pas la stopper alors que je pensais à Sixtine quelques instants avant. Elle abaisse mon pantalon sur mes cuisses, juste sous mes fesses, dégageant mon érection dans la manœuvre et me privant complètement de mes facultés de réflexion à l'instant précis où ses lèvres s'y posent. Elle fait courir sa langue sur toute ma longueur et faufile une de ses mains entre mes cuisses. Je tente de profiter de ce qu'elle m'offre et rejette un peu la tête en arrière... avant de croiser notre reflet à ma

droite. Tous les murs du studio sont recouverts de miroirs, mais c'est celui-ci précisément qui attire mon attention. Je vois sa bouche m'entourer aussi loin qu'elle le peut, sa main comblant le manque, et les sensations qu'elle provoque en moi sont aussitôt décuplées.

Putain !

Elle s'applique à me faire oublier qui je suis, d'où je viens, tout. C'est juste elle, moi, la musique et ses joues qui se creusent à chaque aspiration. Je glisse les doigts dans ses cheveux et lui impose un rythme plus soutenu. Elle ne cille pas, au contraire, elle me jette un coup d'œil en face de nous. Elle sait que je nous observe, et je sens qu'elle aime ça.

Je me surprends à me demander si elle est déjà venue dans cette pièce avec un mec. Faire ce qu'elle fait là. Un son rauque remonte dans ma gorge quand je l'imagine avec un autre. J'ai un instinct primaire qui me pousse à la marquer, pour lui faire également oublier qui elle est et d'où elle vient. Je ne retiens pas un mouvement de hanches un peu brusque qu'elle contrôle en resserrant son poing. Je sens l'orgasme arriver et la préviens en tirant ses cheveux. Elle relève les yeux sur moi sans cesser les va-et-vient de sa bouche.

— Lola...

J'essaie de reculer, elle plaque une main sur mon cul et enfonce un peu ses ongles dans ma peau, c'est le petit déclic qui manquait pour me faire perdre totalement pied. Je jouis. C'est moins puissant que tout à l'heure, mais tout aussi bon. Elle avale chaque goutte puis me lèche délicatement alors que je tressaille sous sa caresse. Elle se remet debout tout en me rhabillant. Je pose le pouce au coin de ses lèvres humides et en souligne le contour.

— Vous êtes bien téméraire, Dolorès Delgado.

— Tu m'as appelée Lola. Personne ne m'appelle Lola.

— Si, moi.

Elle me sourit, je l'embrasse et la soulève dans mes bras pour l'amener sur le comptoir de la cuisine lui rendre la faveur.

Ressentir.

Juste apprécier ce moment.

Elle est endormie à côté de moi, à plat ventre. Les traits de son visage tourné vers moi sont détendus. Je pose l'index sur son épaule et dessine un sillon de frissons le long de son bras. Elle sourit.

— Tu es encore là.

— Je suis encore là.

— Parle-moi !

— De quoi ?

— De toi. De rien. De tout.

Je réajuste ma position contre le mur et elle se glisse jusqu'à moi avant de poser la tête sur mes cuisses. Ses bras entourent ma taille et j'ai encore cette sensation qu'elle fait un immense effort pour me ramener près d'elle.

— Les types qui te sont tombés dessus, tu les as revus ?

— Non.

— Ils vont revenir ?

— J'en doute.

— Comment tu peux en être aussi sûr ?

Elle s'inquiète et en même temps, elle a cet air de défi dans la voix qui me rappelle qu'elle peut mordre si elle le veut. Et que mes couilles ne sont actuellement pas très loin de ses dents.

— J'ai lâché le quartier.

Le dire à quelqu'un d'autre que Lou et Ugo donne une toute autre dimension à ma décision. Je grimace. C'est ce que j'ai fait ? J'ai laissé tomber tout le monde à Saint-Jacques ?

Elle se redresse sur un coude et me fixe en souriant :

— C'est bien, c'est le premier pas. Quand j'ai voulu décrocher, vraiment décrocher, j'ai compris qu'il fallait que je me coupe de cette vie que j'avais et qui me ramenait toujours à mes addictions. Je pense que tu as pris la bonne décision, ça ne peut que t'être bénéfique, Mehdi.

Je n'aime pas qu'elle me félicite comme un gentil petit chien docile. Ma mâchoire se crispe et je sais que mon agacement doit faire pulser cette petite veine sur mon front dont Lou se moque tout le temps.

— Quoi ?

Elle cligne des yeux et s'assoit complètement en me faisant face.

— Rien.

J'essaie de masquer la frustration dans le ton de ma réponse, mais je dois avoir loupé mon coup parce qu'elle reprend : — Non, mais je vois bien que j'ai dit un truc que tu prends de travers, là.

— Laisse tomber.

Je me lève et je l'entends m'imiter dans mon dos. Je la sens derrière moi avant qu'elle me pousse sur l'épaule.

— Hé ! Ça va pas ?

Je me retourne, elle a déjà remis sa culotte et cherche son débardeur.

— Ben pars ! Je m'étonnais aussi que tu ne te sois pas déjà barré !

— Je vais pisser ! Mais si tu veux que je me tire, tu le dis au lieu de te transformer en garce !

— La garce t'emmerde !

Comment sommes-nous passés d'un réveil sexy à ça ?

— Lolita, *querida* !

Elle se tait et nous nous fixons en silence.

Elle trouve enfin son tee-shirt, l'enfile et commence à partir vers la porte de la chambre.

— Je t'ai parlé, Dolorès !

Elle s'immobilise sans me faire face.

— Tu veux que je m'en aille ?

Elle secoue la tête et sort. Je souris.

Je partirai sûrement. Elle le sait. Je le sais. On fait juste semblant.

En attendant, je suis là. Et à poil. Donc si je ne veux pas faire profiter Juan des traces de griffures qu'elle a sûrement laissées sur mon cul, je vais déjà commencer par me fringuer.

27

Lolita

Je descends les escaliers, la boule au ventre. J'ai comme l'impression de devoir toujours avancer sur la pointe des pieds avec Mehdi. Qu'un infime mot mal prononcé, un moindre regard déplacé peut à tout moment lui faire prendre conscience qu'il est train d'effectuer une grosse connerie.

— ¿*Querida*?

— Juan ! lancé-je solennellement en filant dans la cuisine nous préparer un café.

— Ça sent le cul, ici, balance-t-il naturellement.

Mais merde !

Il n'a pas le droit.

J'ai failli en faire tomber nos tasses.

— Quoi que, je ne vois pas qui tu aurais pu ramener, se reprend-il presque aussitôt. L'angoisse ! Tu penses que j'ai perdu mon flux ? Je t'avais dit que Elena m'avait aspiré trop fort, ça doit jouer. Je ne ressens plus les phéromones ambiantes comme avant.

Je le laisse dans son monologue. Je ne sais même pas quoi lui répondre.

— Tu t'en fous ? Je perds mon don et toi tu continues comme si de rien n'était. C'est grave, *querida*. Un peu comme si Sookie ne pouvait plus lire dans les pensées des gens. Elle ne serait plus rien. Moi non plus.

— Tu viens vraiment de te comparer à Sookie, l'héroïne la plus tarte de toutes les séries réunies ?

— C'était pour te donner une idée. J'aurais pu me comparer aussi à Charles François Xavier.

— Oui, mais tu ne l'as pas fait. Tu as choisi la blonde qui a autant de neurones qu'un pissenlit plutôt que le chef suprême des X-men. T'as vraiment un souci, Juan.

Son silence n'est pas normal. Je lève la tête et je vois son regard bloqué sur ma gauche. Je n'ai pas besoin de le suivre pour comprendre. Je n'en ai pas besoin, mais je le fais quand même. Comme une attirance incontrôlable. Il s'est rhabillé et dévale les marches, avec sa grâce animale habituelle. Il se passe des choses bizarres dans ma poitrine. Dès que j'essaie de me convaincre que je ne ressens rien, son corps et l'effet qu'il a sur moi me rappellent rapidement à l'ordre.

— Juan.

— Mehdi ? s'étrangle-t-il.

La situation pourrait-elle être plus chaotique ?

Non ! Je ne pense pas.

Ils se serrent la main dans un silence pesant. Peut-être que si je mets de la musique, ça pourrait détendre l'atmosphère ? *Voilà, c'est ça Lolita, bonne idée.*

White Tiger de Izzy Bizu me procure pendant un court instant la sensation que tout va bien se passer.

— Je vais y aller.

Le couperet tombe beaucoup plus vite que prévu.

Je l'observe et de nouveau, il me sonde de ce regard impénétrable. Celui qui écrase mon cœur en mille morceaux. Il m'envahit, sans même le faire exprès. Je ne peux que rester là, figée sur place. J'aimerais le supplier de patienter encore un peu, mais je me persuade que ça serait pire que tout.

Alors, j'attends.

J'attends qu'il me donne un signe qui puisse me faire espérer. Il s'approche naturellement et vient m'embrasser devant un Juan prostré. Au moment où ses lèvres se posent délicatement sur les miennes, son corps entier se crispe. Il change instantanément de posture. Son expression se fige, comme s'il réalisait ce qu'il venait de faire. Comme s'il donnait à ce simple baiser plus d'importance qu'il n'en a en réalité.

C'est rien, Mehdi.

Ce baiser ne veut rien dire.

Tu ne m'as rien promis.

Je ne te demande rien.

Reviens avec moi.

Trop tard.

Son esprit est déjà parti.

— Je t'appelle, me glisse-t-il à l'oreille.

Le vide est partout. Il vient de s'immiscer dans tout l'espace... et à l'intérieur de moi. Oublier que cette phrase résonne comme le pire cliché qui soit. Oublier qu'il me laisse encore. Oublier qu'il ne me rappellera sûrement jamais. Oublier que mon corps est déjà à lui.

Ma peau.

Mon cœur.

Mon âme.

— ¡*Querida!*

Les bras de Juan m'entourent pendant que j'entends la porte claquer.

— Ça va aller ! le rassuré-je avec un sourire.

Il me regarde, surpris.

— T'es sûre ?

— Oui. Je me sens bien, continué-je en lui tendant une tasse.

Je ferai tout pour qu'il réalise que je suis la personne dont il a besoin, même si je n'ai aucune idée de ce qui se passe dans sa tête. Faire voler en éclats ce masque qui cache si bien ses émotions au reste du monde... à *moi*. Briser les putains de barrières qu'il s'oblige à dresser entre nous. On dit souvent que le danseur est un guerrier plus puissant que certains combattants... on sera vite fixé.

— Tiens, *mamá* t'a préparé *una ensaïmada*. Elle t'a trouvé maigrie la dernière fois qu'elle t'a vue. Elle s'inquiète.

— Non, mais *entre tu mamá y la mía*, si je ne pèse pas quatre-vingts kilos, je suis anorexique, répliqué-je en prenant un morceau. Hum, *Lucia es mágica* !

— On aime les formes par chez nous, précise-t-il en prenant à son tour un bout de brioche.

J'adore *los ensaïmadas*.

Je me souviens des dimanches après-midi qu'on passait chez Juan et Lucia. J'en mangeais jusqu'à m'en rendre malade. Quand j'ai commencé à sombrer et à manquer nos rendez-vous hebdomadaires, Lucia continuait à m'en apporter chaque semaine. Comme si ce simple geste pouvait me ramener à eux. Une sorte de lien tissé à base de pâtisserie.

— En tout cas, il y a au moins une chose positive dans tout ce bordel, annonce-t-il gravement.

— Que je vais sûrement reprendre des seins après avoir avalé tout ça ?

— Alors deux choses positives, poursuit-il. Le plus important, c'est que je n'ai pas perdu mon don. Même si tes seins ne sont pas mal non plus, *querida*.

Le pire, c'est qu'il est sérieux. Je ne peux m'empêcher de rire.

— Sookie est toujours parmi nous. Je suis rassurée.

— Tu ne peux pas comprendre. C'est trop abstrait pour le commun des mortels. Un jour, tu...

— J'ai réussi l'enchaînement, le coupé-je, fière de moi.

— Non ?

— Si !

— Tu vois, je savais que tu pouvais le faire, applaudit-il.

— Tu as aussi un don pour ça, c'est beau. Je suis émue.

— Sérieusement *querida*, tu dois le présenter. Il apporte un souffle à ta chorégraphie et c'est à ce moment-là qu'elle prend tout son sens.

Le *butterfly* est déjà une figure difficile à la base. Elle exige une certaine coordination en descendant d'abord au sol avant de s'envoler et tourner dans les airs puis de retomber. Je l'enchaîne avec une pirouette et je repars sur un grand jeté. Enfin, la plupart du temps, je ne repars jamais. Le *butterfly* demande une telle précision que je me perds ensuite.

— Le souci, c'est que je ne l'ai réussi que deux fois. Et à chaque fois, *il* était là.

— Eh ben, demande-lui d'être présent à l'audition !

— Ce n'est pas si simple, répliqué-je dans un souffle.

— Pourquoi ?

— On n'a pas ce genre de relation.

— Le genre de relation qui inclut de lui poser une question ? C'est toi qui compliques tout. Tu me dis que ça va aller. Alors va...

Je hausse les sourcils parce que ces paroles prennent tout leur sens. Je réalise que j'ai besoin de légèreté. C'est ça qui manque à ma vie ces jours ci. Arrêter de trop réfléchir et réussir à prendre ce qu'il se passe entre nous comme ça vient.

Je serai la source positive dans toutes ces pensées sombres et négatives.

Saisir ce qu'il sera capable de m'offrir.

Rien de plus.

Rien de moins.

— T'as raison.

— J'ai toujours raison. Allez, montre-moi !

Je me contente de l'embrasser sur la joue avant de me diriger vers le studio.

Je sais que je prends un risque avec cette chorégraphie. Fusionner deux univers aussi différents que la danse classique et le hip-hop. Essayer de marier ces deux ensembles pour le meilleur des deux mondes. Je sors des chemins tracés et c'est ça qui me plaît. Ne pas rentrer dans une case. Ni formater ses mouvements ni se formater soi-même. À vouloir trop institutionnaliser une danse, on peut la tuer. La danse est sans cesse en évolution, elle doit être en contact permanent avec la société et ne doit pas vivre entre quatre murs pour une élite. Et c'est ce qui se passe avec le classique qui est souvent considéré comme l'apanage de celle-ci. Le hip-hop, né dans la rue, représente une certaine rébellion de l'âme. Quand j'ai commencé à danser, il était impossible pour moi d'imaginer un mix entre eux pour la simple raison que ça ne se faisait pas. La musique elle-même ne proposait pas ce type de mélange. C'était impensable de voir un artiste hip-hop danser sur du classique et vice-versa. Je veux prouver le contraire.

28

Mehdi

— Tu ne prends pas ta pause déjeuner ?

Je relève la tête de la culasse que je viens de finir de sabler. Pistou sort rarement de son bureau pour poser des questions aussi stupides. Il le voit bien que je ne prends pas ma pause, non ?

— Fils, ça fait trois jours que tu travailles du matin au soir sans t'arrêter.

— Je n'ai rien de mieux à faire. Je ne te demande pas de me payer des heures sup', si c'est ça qui t'inquiète.

— Je n'avais pas l'intention de t'en payer puisque je ne t'ai rien demandé. Mais si j'avais une aussi jolie fille qui m'attendait depuis une heure, je m'arrêteraï et j'irais la rejoindre.

— De quoi tu parles ?

Il fait un signe du menton en montrant quelque chose derrière moi. Je me retourne.

Pas quelque chose, quelqu'un.

Elle.

Elle est assise sur le muret qui fait face au garage et lève la main quand elle s'aperçoit que je la regarde.

— Elle est là depuis une heure ? demandé-je à Pistou.

— À peu près, oui. Je lui ai proposé de t'interrompre, mais elle a dit qu'elle avait le temps.

Il retourne dans son antre et je m'essuie les mains en avançant vers elle. Je l'ai évitée pendant trois jours. C'est tellement le bordel dans ma tête que je n'ai pas eu le courage de la voir.

Lorsque j'arrive à son niveau, elle se lève et me sourit. Je m'approche instinctivement et l'embrasse, un effleurement de nos lèvres, seul point de contact entre nous. Et je recule en m'apercevant du naturel avec lequel ça m'est venu.

L'embrasser elle.

Pas Sixtine.

Trois jours rongé par la culpabilité. Même pas celle d'ignorer Lolita, non. Juste celle d'avoir l'impression de tromper Six qui n'est plus là. C'est ridicule.

— C'est mon jour de congé, je me suis dit qu'on pourrait aller manger ensemble. Et j'ai quelque chose à te demander.

Elle a débité tout ça à toute allure, comme si je risquais de l'interrompre.

— Tu aurais dû me dire que tu étais là.

— Je t'ai regardé bosser, et puis j'avais ma musique.

Elle se redresse, me mettant silencieusement au défi de lui dire de partir. Je sens qu'elle essaie pour nous deux. Je suis trop fatigué de lutter contre un fantôme, alors je mets mes scrupules de côté et je décide, pour une fois, de

profiter de l'instant présent.

— Je me change et j'arrive.

— On ne va pas dans un resto ?

Je lui prends la main et tape à la porte avant d'entrer. Nadia me saute dessus :

— *Zine !* Enfin tu te rappelles que j'existe ! *Wjah zabi !* Tu devrais avoir honte ! Pas une visite depuis la prison !

Me faire traiter de beau gosse et de tête de gland dans la même phrase, c'est une prouesse dont seule Nadia est capable.

— Dolorès, je te présente Nadia. Nadia...

— Viens, ma fille, assieds-toi, tu es maigre. Il faut que tu manges. Mehdi, mets la table !

Je regarde Lolita s'installer à table avec Nadia qui lui parle en mode continu en agitant les mains dans tous les sens.

Avant, je venais manger chez Nadia tous les midis avec Ugo. Et puis on a commencé à éviter un peu l'immeuble pour ne pas croiser son alcoolique de mère. Petit à petit, seule Lou a conservé un contact régulier avec celle qui nous a pratiquement élevés. Je pourrais avoir honte de m'être éloigné, mais je réalise, tout en plaçant les assiettes colorées qui proviennent de plusieurs services, que le temps n'a pas d'emprise sur cette femme. Elle ne m'en veut pas vraiment.

— Assieds-toi avec ta belle, je vais réchauffer le tajine.

Je m'assois à côté de Lolita et lui prends la main, sans réfléchir. Je ne veux plus réfléchir. Je veux nous offrir un moment hors du temps, où le reste du monde nous fout la paix.

— Du tajine ? Elle va cuisiner un tajine maintenant ?

— Non, Nadia a toujours du tajine prêt à être servi, n'importe quand. C'est un peu la mère du quartier.

Je me tourne vers Dolorès et souris. Elle a l'air à l'aise, ici. J'aurais pu l'emmener dans un restaurant, mais mes pas m'ont instinctivement conduit ici.

Nous mangeons en discutant avec Nadia qui nous accompagne. Je suis sûr qu'elle a déjà déjeuné, mais cette femme est une force de la nature. Un physique imposant comme le sien, ça s'entretient.

Après nous avoir servi le thé à la menthe, elle s'éclipse dans sa chambre, prétextant une sieste digestive. Sûrement la deuxième de la journée, aussi.

— Cette femme, c'est quelque chose ! Entre ma mère, celle de Juan et elle, je pense qu'on va vite me dire que je dois maigrir !

Elle s'appuie en arrière sur sa chaise et ferme les yeux en souriant. Nadia l'a resservie deux fois en lui disant que c'était honteux de la laisser aussi maigre.

Je me penche vers elle et pose les lèvres juste à côté de son oreille :

— Je n'ai rien à redire concernant ton corps, Lola...

Je la sens frissonner au moment où je l'embrasse juste sous le lobe, laissant ma langue la caresser. Ses mains se placent sur mes joues et elle m'oblige à reculer, nos visages se retrouvent face à face, quelques centimètres nous séparent.

— Tu ne m'as pas appelée.

— J'allais le faire.

— Je ne te crois pas.

— Alors pourquoi tu es là ?

— J'ai un service à te demander.

Je me redresse, rompant le contact entre nous, et attends.

— J'ai une audition dans quelques semaines. Je voudrais que tu sois là.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es mon porte-bonheur. Il y a cet enchaînement que je n'arrive jamais à réaliser... sauf quand tu es là.

— Je ne suis pas un porte-bonheur, Dolorès, je suis tout le contraire.

Je me crispe en repensant à Six. Si je n'avais pas réussi à la convaincre, si je ne lui avais pas proposé de venir vivre avec nous, elle serait encore en vie. Alors non, si j'étais un porte-bonheur, ça se saurait.

— Mehdi, dans la danse, dans tous les sports en fait, on est un peu superstitieux. Ne crois pas que je te demande ça pour trouver une excuse afin de te revoir. Je pense vraiment que tu m'aides à y arriver.

— Prouve-le moi !

— Quoi ?

— Que tu réussis quand je suis là.

— Tu crois que je plaisante ?

— Non, pourquoi ?

— Ce sourire en coin, là, tu te fous de moi ?

Je ne m'étais même pas rendu compte que je souriais. Je me lève et commence à débarrasser pour qu'elle ne voie pas que mon sourire s'élargit. Elle m'aide à remettre de l'ordre dans la cuisine de Nadia et me suit en silence quand nous

sortons discrètement, pour ne pas réveiller mon ancienne voisine de sa sieste. Une fois dans la rue, elle prend ma main et m'oblige à m'arrêter.

— Tu crois que je suis pathétique ? De me pointer à ton taf comme ça, poireauter une heure alors que tu m'évites depuis trois jours ? Je n'ai pas le choix, je sais que si tu es là, je vais réussir ; et cette audition, je bosse dessus depuis presque un an.

— OK, prouve-le moi, répété-je sans quitter sa bouche des yeux.

— D'accord, ce soir. Chez moi.

— Il me reste une demi-heure, tu veux faire quoi, Dolorès ?

Je ne cache pas le sous-entendu dans ma voix, même si ma conscience me dit que je suis un véritable connard de jouer avec elle comme ça.

— Mehdi ! Putain ! Je savais bien que c'était toi !

Je me retourne et les gars du quartier arrivent vers nous. Ils me prennent dans leurs bras, me tapent sur l'épaule. Je serre des mains et porte la main à mon cœur pour chacun d'eux. Lolita nous observe et attend que je la présente.

— Les gars, Dolorès.

— Lolita, rectifie-t-elle en me lançant un regard noir.

Ils me charrient un peu, elle n'a pas l'air mal à l'aise du tout. J'aime bien la voir dans mon quartier, mon élément, comme si elle avait toujours appartenu à ce paysage.

Lorsque Six traversait Saint-Jacques pour aller bosser chez l'autre connard de José, on voyait tout de suite qu'elle n'était pas de ce monde. Ça me plaisait. Autant que ça me plaît de voir Lolita se fondre dans le décor.

— Basket ? propose Djamel en driblant un peu autour de moi.

— Tu joues ? demande Nico à Lolita.

— Je me défends.

Sérieux ?

— Allez, on se fait un quatre contre quatre !

Nous les suivons jusqu'au vieux terrain déglingué qui m'a vu passer des heures à shooter et éclater des ballons déjà usés, récupérés là où on les trouvait, peu importe leur état. Je ne lâche pas sa main, elle non plus. Je continue de suivre mon instinct et l'attire à moi avant de passer le bras autour de sa taille. Elle se laisse faire. Je lui murmure à l'oreille : — J'aurais dû t'appeler, mais tu me fais peur.

Lolita

Tu me fais peur.

Ces quatre mots tournent en boucle dans ma tête.

J'essaie de ne pas leur donner plus de sens qu'ils n'en ont en réalité. Comment peut-on balancer une phrase aussi simple et y mettre tant de sentiments contradictoires ? *T'as pas le droit, Mehdi, de me sortir ça avec ce regard, cette intonation.* Comment je fais, moi, maintenant ?

Je n'ai pas le temps de trop réfléchir à ces paroles qu'il s'écarte déjà de moi, prend le ballon au fameux Nico et s'élance au milieu du terrain. Je me tiens droite, sur la ligne de démarcation qui forme le périmètre, et je ne peux m'empêcher de le regarder et d'entendre sa voix résonner dans mon esprit : *Tu me fais peur.*

Qu'est-ce que je devrais dire, moi ? Je me retrouve là, dans ce quartier, loin de mes repères, avec toutes ces émotions qui me submergent. Une sensation bizarre d'avoir déjà vécu cette scène, que ces images se rappellent à moi alors que je ne les ai pourtant jamais connues. Peut-être est-ce quelque chose que j'ai oublié ou quelque chose qui m'a manqué toute ma vie. En tout cas, ce dont je suis sûre à cet instant, c'est que je l'observe rire en marquant un panier et j'éprouve un sentiment de bien-être ultime... sans cette amertume qui me poursuit d'habitude quand je suis avec lui.

Je ne le quitte pas des yeux. Je ne me lasse pas de le contempler.

Rire.

Checker avec ses potes.

Me sourire.

Essayer des figures improbables.

Glisser.

Se relever.

Me sourire à nouveau.

Et c'est à ce moment très précis que c'est arrivé.

J'ai su.

Je suis tombée amoureuse de lui.

Tombée totalement, tendrement, tragiquement... de toutes les façons possibles. Je suis précisément là où je veux être et je suis prête à le laisse m'emmener où il veut.

— Dolorès, arrête de mater et viens jouer !

Je pose mon sac, ma veste et le rejoins.

— Lolita, tu viens dans mon équipe ? me propose Djamel en me faisant un clin d'œil.

— Elle est avec *moi*, réplique direct Mehdi d'un ton un peu trop sûr de lui.

Je m'approche de lui et me mets sur la pointe des pieds. Je le sens se crispier. Je lui fais de l'effet et ça me donne envie de le provoquer. Je lui souffle à l'oreille avant de me détourner et de taper dans la main de Djamel.

— J'en suis !

— Dolorès ! grogne-t-il.

— Mehdi ! Tu as peur de perdre contre moi ? le défié-je avec un grand sourire.

Djamel et les autres se foutent de lui et la partie peut enfin commencer. Je suis assez douée à ce jeu. Je peux remercier mon béguin d'adolescence : Nathan Richard. Il jouait dans l'équipe de basket de Sainte-Marie et il s'entraînait toujours au terrain près de la maison. Avec Juan, on aimait le retrouver après nos cours de danse histoire de s'achever. Grâce à lui, je me suis vite améliorée. *Quand j'y repense : Lolita, toujours menée par ses choix amoureux...*

Au bout de trente minutes, je suis allongée sur le bitume, essayant d'évaluer à quel stade mon cœur pourrait exploser. On vient de gagner de trois points grâce à Djamel qui a marqué un magnifique panier. Je ferme les yeux et je sens le soleil sur ma peau. Je ne suis pas sûre que manger chez Nadia juste avant ait été une bonne idée. Je sens que je vais exploser... ou vomir... ou les deux. L'épaule de Mehdi est contre la mienne. Le rythme de mon souffle se régule par rapport au sien et je me dis que même si le sol est de nature indéterminée, je ne voudrais être nulle part ailleurs.

— Bien joué, Lolita ! T'as assuré, me félicite Nico.

J'ouvre un œil et le découvre juste au-dessus de moi. Il me fait un grand sourire et me tend la main.

— Merci, dis-je en m'asseyant et en étirant mon bras.

Je sens des doigts sur ma cuisse et remarque que Mehdi se met dans la même position que moi et m'empêche de me lever.

— Relax, mec, se marre Nico.

— On y va de toute façon, on doit voir Ugo dans cinq minutes, poursuit Djamel en checkant avec Mehdi.

Son corps entier se contracte à l'évocation de ce nom, mais il ne fait aucun commentaire et reste assis, tout contre moi.

Tout contre moi. Je pourrais m'y habituer.

À peine ses potes ont-ils quitté le terrain qu'il se déplace avec une agilité déconcertante et se retrouve à genoux, ses jambes encadrant parfaitement les miennes. Il me fait face et cette fois-ci, je ne recule pas.

Il a une lueur dans le regard que je ne lui avais pas encore vue. J'aime cette lueur. Elle me donne de l'espoir.

Tout en continuant à me dévisager, il caresse mes cheveux des deux mains et promène ses pouces sur mes joues. Je laisse échapper un soupir sous son emprise. Il se penche et quand je pense qu'il va m'embrasser, il dévie : — Tu m'as excité, Dolores, quand tu dribblais, me murmure-t-il à l'oreille. J'ai eu envie de toi à l'instant où tu es entrée sur ce terrain.

Ses paroles provoquent des frissons sur ma peau. J'ai du mal à déglutir.

— C'est embêtant, parce que ta pause est terminée, tenté-je de reprendre mes esprits.

— Là, tout de suite, ma pause devrait être le cadet de tes soucis.

Lolita, battue par KO.

— Je vous propose un *défi shoot*, Monsieur Alaoui, essayé-je d'articuler sans perdre pied. Si je gagne, une fois que je t'aurai prouvé que j'ai besoin de toi pour l'audition, ce soir, tu devras m'y accompagner.

Il se contente de sourire sans bouger. C'est dur de garder le contrôle de ses pensées dans ces conditions.

— Et si je gagne ? me demande-t-il comme s'il allait me prendre au milieu de ce terrain.

— C'est à toi de choisir ton gain, le provoqué-je en le regardant droit dans les yeux.

Il se contente de me fixer en silence en haussant un sourcil, puis se lève brusquement et m'entraîne derrière lui. S'il savait que je le suivrais sans restriction aucune.

Il me lâche, va récupérer le ballon et me le tend. Je ne suis plus du tout sûre de vouloir gagner. Je me concentre malgré tout et réussis à marquer.

— Pas mal, Dolorès, me glisse-t-il plus proche de moi que je ne l'aurais cru.

C'est à son tour, mais je ne vais pas le laisser y arriver aussi facilement. Quand il est sur le point de tirer, je laisse ma main se promener sur le bas de son dos. Il tressaille et loupe son tir.

— Dommage, susurré-je contre sa nuque.

— Garce !

Je ne peux m'empêcher de rire en me positionnant. Cette fois-ci c'est à lui d'être derrière moi. Ses doigts se promènent sur mes hanches. J'essaie de faire abstraction de l'envie que j'ai de lui arracher ses vêtements. Si je marque, je remporte le défi. Son pouce est désormais sous mon débardeur et je ne suis plus du tout sûre de ce que je fais.

— J'ai très envie de toi...

Je lance le ballon et marque.

Je reste prostrée jusqu'à ce qu'il me tourne vers lui.

Un immense sourire éclaire son visage et c'est comme si un lien reliait sa bouche à mon cœur.

— Tu as gagné, Dolorès.

Il ne me lâche pas et je profite de chaque moment *tout contre lui*.

— J'ai vu.

— C'est à tes cours de danse qu'on t'apprend à jouer comme ça ?

— Pas tout à fait.

— Si je comprends bien, il n'y a pas moyen qu'on se trouve un endroit tranquille...

— Tu comprends bien, commencé-je à rire.

Contre toute attente il me suit.

Ce rire.

Ce son est désormais mon préféré. Encore plus que celui de mes chaussons sur le parquet. Plus que la voix chaude de Luz Casal... Plus que tout...

— Je suis vraiment à la bourre ! réalise-t-il d'un coup.

Son visage est toujours aussi détendu et je crois que je ne l'ai jamais trouvé aussi attirant qu'à ce moment-là.

30

Mehdi

Dire que j'ai eu du mal à me concentrer tout l'après-midi, en sachant ce qui m'attendait ce soir, serait un euphémisme. J'ai dû faire trois ou quatre conneries au garage, mais j'ai rattrapé le coup à chaque fois. La présence de Ugo dans le bureau du patron ne m'a pas aidé. Mon meilleur ami ne me parle plus, il évolue dans un autre monde que le mien. Au moment où j'ai décidé de sortir de la rue et de la vie que j'y menais depuis... toujours, en fait... À ce moment, donc, c'est une

grande partie de notre relation qui a commencé à partir en live.

On se croise à peine, il ne me parle pas de ce qu'il fait avec les Irlandais, et je ne le lui demande pas. Depuis tout le temps qu'on se connaît, je n'avais jamais fréquenté Lou plus que lui. Même quand elle et moi on s'est retrouvés ensemble pendant un an, je voyais surtout son frère. Alors cette transition a du mal à se faire, en ce qui me concerne. Sûrement parce que j'ignore justement vers quoi elle me mène.

Je coupe le contact de la Triumph devant le bâtiment qui devient de plus en plus familier. Je retire mon casque et passe la main dans mes cheveux. Lorsque je croise mon regard dans un des rétros, je suspends mon geste.

Est-ce que je suis en train de m'inquiéter de mon apparence ?

Ce n'est pas mon genre, vérifier mon reflet avant de retrouver une nana. Pas mon genre du tout. La porte qui s'ouvre me sort de ma psychanalyse à deux balles. Elle se tient là, dans l'encadrement, en tenue de répétition. Son pantalon est roulé à la taille et son débardeur remonte un peu, si bien qu'une bande de peau bronzée est visible entre les deux. Je me passe machinalement la langue sur les lèvres en remontant lentement le regard jusqu'au sien. Elle me sourit, un sourire qui semble dire « Je sais à quoi tu penses. J'y pense aussi. »

— Je ne vais pas danser sur le parking.

Je descends de la moto et la rejoins. Elle ne bouge pas. J'avance jusqu'à me retrouver à deux ou trois centimètres de son visage, elle reste immobile et attend. Je me penche et l'embrasse juste sous l'oreille. Je la sens frissonner contre mes lèvres et les étire contre sa peau.

— Si tu ne veux pas danser sur le parking, Dolorès, il faudrait que tu me laisses entrer.

Elle recule d'un pas et ses grands yeux me fixent comme si elle cherchait à comprendre quelque chose. Comme si elle cherchait à *me* comprendre. Et puis cette impression furtive laisse la place à son air amusé, et elle me fait signe de passer. Je me dirige vers son studio, déjà habitué des lieux. Je pose mon casque et mon blouson dans un coin. Elle prend ma main et me conduit jusqu'à un mur.

— Assieds-toi là.

— Oui, M'dame.

Elle lève les yeux au ciel et je m'installe à même le sol pendant qu'elle s'éloigne vers son lecteur qui repose sur un socle. Elle lance le morceau et vient se placer dans l'angle opposé à celui où je me trouve.

La musique déroule ses notes sous ses pas, et chaque mouvement est exactement là où il doit se situer. Ses bras sont gracieux à chaque fois qu'elle les bouge dans un sens, dans l'autre. Son visage est concentré, presque trop sérieux.

Elle me donne la sensation de s'enfermer dans une bulle, son univers, et je me sens intrus au milieu de ce laps de temps qu'elle semble posséder. Comme si l'air autour d'elle se pliait, une milliseconde à l'avance, pour se préparer à son prochain geste. Elle occupe l'espace. Non, elle *dirige* l'espace. Elle exécute sa chorégraphie avec une détermination qui me renvoie d'un coup toute ma culpabilité dans la figure.

Mes mensonges.

Imposteur face à sa délicatesse et sa sincérité, je voudrais réussir à me lever et partir. Arrêter d'abimer la beauté de son travail. Mais j'en suis incapable. Tout ce que je peux faire, c'est rester là à l'observer. Pas une fois, ses yeux ne se posent sur moi, et pourtant, je sais qu'elle ressent ma présence autant que j'absorbe la sienne. Tout est parfait.

Elle.

Le son.

La danse.

Tout est parfait. Sauf moi.

Six aimait mes imperfections. Elle n'a pas eu besoin de me le dire, je le savais. Je lisais en elle comme dans un livre ouvert. Mais Lolita, c'est différent. Je ne sais pas vraiment comment elle me voit. Comme un projet ? Elle a tellement souffert dans son expérience avec la drogue, et moi j'arrive, mon faux problème dans les mains. Elle veut m'aider. Me sauver. Pourtant je ne pense pas qu'elle puisse me sauver de moi.

De Six.

La chanson s'arrête et elle me regarde, essoufflée.

— Tu n'as pas vu.

— Quoi ?

Elle s'avance, les sourcils froncés, et s'agenouille juste devant moi. Nos yeux sont au même niveau et j'attends.

— Tu n'étais plus avec moi, Mehdi. Où étais-tu ?

J'ouvre la bouche pour lui répondre, mais je ne trouve rien à dire qui ne la blesserait pas.

— J'ai passé l'enchaînement que je loupe toujours.

— C'est bien, je suis content pour toi.

— Tu dois m'accompagner à mon audition.

— Je sais.

— Je n’y arriverai pas si tu n’es pas là.

— J’en suis moins convaincu que toi. Mais si ça te rassure, je serai là.

— Tu me le promets ?

— Oui.

— Et tu seras là, vraiment là ?

Je sais qu’elle fait allusion au fait que je m’évade souvent dans mes pensées. Je sais aussi que je joue un jeu dangereux et qu’elle en souffrira plus si nous perdons. Car elle joue également. Elle connaît les risques à se tenir trop près de moi. Et elle joue quand même. Est-ce que tout ceci est suffisant pour me pousser à arrêter ? À lui tourner le dos et à la laisser ? Non.

— Je serai là. Dis-moi quand.

— Plus tard. Je vais prendre une douche.

Elle se lève et s’éloigne tranquillement. Quand elle arrive à la cloison qui sépare son studio des escaliers qui mènent à son appartement, elle me regarde par-dessus son épaule et me lance : — Toi aussi, Alaoui.

Le temps de réaliser qu’elle me propose de l’accompagner dans la salle de bain, elle n’est déjà plus là. Je me lève et réajuste l’érection qui s’est manifestée dès l’instant où elle s’est mise à danser. Je marche dans ses pas et entends déjà l’eau couler lorsque je monte la rejoindre. La porte est entrouverte, je la pousse pour entrer.

Je m’installe contre le lavabo, jambes croisées au niveau des chevilles, comme si j’allais encore profiter d’un spectacle. Ce que je fais. Elle me tourne le dos et mes yeux savourent chaque courbe de son corps nu, chaque goutte d’eau qui glisse sur sa peau naturellement mate. Elle se retourne et ses mains caressent son ventre, d’une manière bien plus sensuelle que si elle était juste en train de se laver. J’ouvre mon jean, son regard se fixe sur mon geste. Elle ne dit rien, je ne parle pas ; seul le son du jet occupe l’espace entre nous.

Je glisse la main dans mon pantalon, par-dessus mon boxer, et tente d’apaiser un peu cette tension qu’elle provoque en moi. Je remarque que ses doigts descendent sous son nombril sans que ses yeux ne me quittent un seul instant. De son autre main, elle prend appui contre la paroi vitrée. Sa paume en transparence m’hypnotise, je bloque dessus sans cesser de me caresser. Et c’est seulement lorsque je l’entends gémir que je sors de ma transe et focalise sur son visage. Pas ses seins. Pas les mouvements que je perçois du coin de l’œil entre ses cuisses. Non. Son visage.

Ses lèvres entrouvertes d’où s’échappent quelques murmures de plaisir. Ses yeux légèrement fermés qui m’observent, pétillants de désir.

Pour moi.

Ses joues rosies, sûrement autant par les sensations qu'elle se provoque que par la chaleur de la pièce. Ses cheveux trempés, rejetés en arrière, collés à sa peau.

Je me redresse et m'approche lentement d'elle. Chaque pas provoquant un petit frisson que je perçois sur sa peau. Je m'agenouille devant elle et repousse sa main qu'elle pose aussitôt à l'opposé de l'autre. Elle encadre l'ouverture de la douche, la porte coulissante me laissant juste l'espace dont j'ai besoin pour ce que je veux lui faire. Ce que je veux lui offrir. L'eau m'éclabousse, je n'y prête pas vraiment attention. Tout ce que je vois, c'est ce ventre parfait où je dépose un baiser avant de relever le regard vers le sien. Elle frissonne, je lui souris... et je plaque ma main entre ses cuisses, à plat, en observant sa réaction.

— Dis-moi ce que tu veux, Dolorès.

31

Lolita

Ce que je veux ?

Lui.

Sans limite.

Aucune.

J'ai du mal à ne pas perdre l'équilibre. Mes mains accrochées à l'encadrement de la douche sont la seule chose qui m'empêche de basculer. Je baisse les yeux pour le regarder et j'en ai le souffle coupé.

Putain !

Ce type transpire le sexe !

Je ne bouge pas. J'essaie d'imaginer son prochain mouvement. Mais il ne fait rien. Il reste là, à genoux, se contentant de me fixer avec son sourire qui m'excite au plus haut point.

— Je t'ai posé une question. Je ne ferai rien à moins que tu me dises de le faire.

Il me provoque.

Il aime ça... jouer avec mes nerfs.

Je ferme les yeux pour tenter de m'éclaircir les idées.

— Lola. Regarde-moi !

Je sens son souffle entre mes cuisses.

— Je...

Mes mots se perdent dans cette respiration irrégulière que je ne contrôle pas. Je

sens ses doigts qui parcourent ma hanche pendant que son autre main se presse toujours entre mes jambes.

Ça n'arrange rien à mon état.

— Je n'ai pas comme réputation d'être patient. Alors, ouvre tes yeux et dis-moi ce que tu veux !

S'il pense que c'est facile.

Je respire un bon coup avant de retrouver mes esprits :

— Touche-moi, soupire-je en soulevant tout doucement les paupières pour le dévisager à mon tour.

— Je te touche déjà, Dolorès. Sois plus précise.

Il m'emmerde.

Son sourire se fait de plus en plus satisfait.

— Touche-moi... plus fort... Caresse-moi...

La fin de ma phrase s'évanouit dans un gémissement lorsqu'il accentue enfin la pression de sa main. Je suis incapable de lui cacher l'effet qu'il me procure. Ses gestes sont une putain de délivrance à ma frustration ! Il me caresse, m'excite et plonge enfin ses doigts en moi. D'un coup, mes jambes me lâchent et je commence à m'écrouler.

— Redresse-toi !

Je prends appui de toutes mes forces pour ne pas m'effondrer pendant que son pouce exerce une nouvelle pression sur moi.

— C'est tout ce que tu veux, Lolita ?

Je n'arrive plus à parler pour le moment, alors je me contente de faire non de la tête.

— Dis-le...

— Tu... tu m'emmerdes... bégayé-je.

— Lola...

Sa voix chaude et grave se transporte de sa bouche à mon corps.

— Je veux ta bouche sur moi, avoué-je.

— Ce n'était pas si difficile, Mademoiselle Delgado, me taquine-t-il avec un immense sourire avant de m'embrasser l'intérieur de la cuisse.

Il s'amuse à faire des va-et-vient avec sa langue et j'ai l'impression de devenir folle. Ses mains sont maintenant sur mes fesses et j'ai besoin de plus. Beaucoup plus. Je déplace mon bassin pour lui faire comprendre exactement ce que je veux

et je l'entends rire. Je le sens rire et la vibration se répercute jusque dans mon ventre.

Son rire.

Il pourrait me faire basculer à tout moment.

Puis d'un coup, alors que je ne m'y attendais plus, il vient exactement là où je le veux. Sa bouche m'embrasse fougueusement. Il maîtrise à la perfection ses mouvements. Je laisse ma tête partir en arrière : je gémiss de plaisir et de soulagement. Il me rapproche encore plus près de lui et j'exulte quand une pression brûlante s'empare de moi. Je la ressens dans tout mon corps. Sur mes fesses, mes cuisses, mes seins... Il est comme je lui ai demandé : partout, sur moi, en moi, contre moi. J'ai tellement envie de le toucher, mais si je lâche, je m'écroule sur lui. Je m'autorise à crier aussi fort que j'en ai envie. Ça doit l'exciter, car plus je me lâche et plus son rythme est rapide et fiévreux. Je suis proche de l'orgasme, je lui tourne autour... comme au bord d'un précipice. Je supplie, attire son visage contre mon sexe et tente de suivre avec mes jambes qui commencent à céder l'allure du va-et-vient de sa langue. Sa main tient toujours fermement mes fesses pour me serrer contre son visage et j'ai désormais perdu tout contrôle sur moi-même. Je me laisse tomber, toute tremblante, mes mains peuvent enfin se perdre dans ses cheveux, je l'écrase contre moi avec un désir incontrôlable, un abandon total.

Je le regarde dormir et profite de ce moment en savourant toutes les minutes qu'on a passées ensemble depuis qu'il est venu me rejoindre au studio. C'était juste parfait. Le réveil me ramène à l'amère réalité et je réalise que je dois me dépêcher. J'ai rendez-vous au conservatoire pour mon jour de passage à l'audition. Je ramasse mon sautoir qui a fini au sol, comme tout le reste de nos affaires, et je l'accroche au miroir de ma coiffeuse. J'ai encore besoin de chance et je ne voudrais pas que Mehdi marche dessus en se levant. J'enfile un débardeur, une culotte et descends à la cuisine nous préparer de quoi nous nourrir. Le proverbe « vivre d'amour et d'eau fraîche » n'existe que dans les livres, hein, qu'on soit bien d'accord. Si on fait ça dans la vie, on finit forcément par faire un malaise. J'en sais quelque chose, c'est souvent ma spécialité : oublier de me nourrir jusqu'à tomber. Je branche mon iPod et lance *La Historia d'un Amor* de Luz Casal. Je me revois danser dans le salon avec ma mère sur ses chansons. Des périodes simples de la vie auxquelles se rattacher dans les moments plus difficiles. J'ondule au rythme de la musique en préparant ma recette spéciale de pancakes. Je me laisse bercer par cette voix de velours.

Je suis bien.

Des bras m'entourent alors que mes hanches continuent à se balancer.

— Des fesses presque nues et une bonne odeur de cuisine. C'est un peu le

paradis, me souffle-t-il à l'oreille.

Il pose son menton sur mon épaule et me serre encore plus fort. Je sens de suite son excitation contre moi.

— Je préfère te prévenir que je suis plutôt pressée.

— Tu vas où ? me demande-t-il en me retournant vers lui.

— Seriez-vous curieux, Monsieur Alaoui ?

— Assez, oui.

Je ne dis rien et me contente de le fixer.

— Dolores ?

— Mehdi ?

Il tente son regard « ne me cherche pas, je n'ai aucun humour ». Bizarrement, il y arrive très bien, mais pour une fois, je n'ai pas envie de le voir gagner aussi aisément. C'est par contre compliqué de se concentrer alors qu'il est devant moi juste habillé d'un... boxer. Merci la vie de me faciliter les choses. Il ne pouvait pas débarquer en combinaison de ski ? Mais je suis forte dans ma tête et dans mon corps, alors je me contente de lui sourire et de revenir à mes pancakes.

— Je sais comment te faire parler, me provoque-t-il en fauflant ses mains sous mon débardeur.

Ses doigts caressent mes seins, d'abord en douceur avant de les malaxer avec beaucoup plus d'ardeur. J'inspire pour ne pas craquer.

— Alors ?

Je m'écarte difficilement.

— Les pancakes sont prêts.

— Je retire ce que j'ai dit. C'est plutôt les portes de l'enfer. Tu peux mater, mais pas toucher.

— Pauvre Mehdi.... me moqué-je en lui tendant une assiette. Tiens, les pancakes façon Delgado.

— Tu essaies de me soudoyer avec de la bouffe ? Tu penses que je suis aussi faible ?

— Tu l'es ?

— Complètement, soupire-t-il la bouche pleine.

— Je le savais, me marré-je en m'asseyant sur un des tabourets.

— Par contre, tu pourrais resserrer un peu tes cuisses ?

— Ça te dérange ?

— Ça m'empêche de me concentrer.

La pendule du four m'indique dix heures.

— Merde. Faut vraiment que j'y aille.

— Comme ça ?

— Bien sûr, c'est dans mon habitude de sortir en culotte, lancé-je en montant les escaliers. Prends ton temps. Tu claqueras la porte en sortant.

J'ai toujours rêvé de dire ça, mais je réalise que si on claque la porte de chez moi, ben n'importe qui peut rentrer. *Bad choice !*

— Non, en fait, je te laisserai mes clés. Tu les déposeras dans la boîte aux lettres.

Voilà c'est mieux.

Plus réfléchi.

— Tu vas où ?

— Au conservatoire ! crié-je de la chambre.

— À Perpignan ?

— Yep !

— Tu n'as pas de voiture.

— J'ai le bus. C'est pour ça qu'il faut que je me magne.

J'enfile rapidement mon slim noir et cherche désespérément un soutien-gorge. Je vais vraiment finir par être à la bourre et j'ai horreur de ça.

— C'est ça que tu cherches ?

Je me retourne et le découvre toujours torse nu... toujours en boxer. J'ai déjà dit que ce type était un appel au sexe ?

— C'est ça, répliqué-je en essayant de lui prendre des mains.

En vain.

Il a son bras en l'air, m'empêchant de le récupérer.

— Déconne pas, Alaoui. J'ai vraiment pas le temps.

Je vais le tuer. Je décide de fouiller dans ma commode pour en choisir un autre. C'est pas comme si j'avais qu'un soutif, hein.

— Si je te dépose, tu gagnes combien de temps ?

— Trente minutes... minimum.

— Je t'emmène, m'annonce-t-il très sérieusement pendant qu'il lance mon soutien-gorge et pose ses mains sur ma taille. Nous avons trente minutes devant

nous et je sais exactement comment les occuper.

32

Mehdi

J'ignore comment elle a réussi à s'installer dans ma vie, mais c'est ce qui s'est produit. Ou plutôt, comment je *me* suis installé dans sa vie. Car dès que nous avons un moment de libre en commun, nous nous retrouvons chez elle. La plupart du temps, nous sommes seuls. Parfois, Juan nous rejoint pour manger. Même si j'ai remarqué qu'il nous laisse souvent tous les deux. Notre quotidien est devenu une succession d'instantanés routiniers qui me rassurent un peu. Alors que ce n'est pas mon truc du tout. Elle danse. Je l'observe. On monte dans sa chambre. On n'en sort pas beaucoup. Elle cuisine. J'essaie de cuisiner. On parle, mais de rien d'important. Comme si on évitait soigneusement les sujets qui pourraient plomber l'ambiance et nous obliger à nous extraire de cette bulle où nous nous sommes réfugiés tous les deux.

Les sujets comme la drogue. Mon passé. Le présent. *Notre* présent.

Ce soir, je suis venu directement chez elle après le travail. J'ai commencé à laisser quelques affaires un peu partout dans son appartement. Avec le bordel de sa chambre, je doute qu'elle s'en soit vraiment rendu compte, et c'est plus pratique pour moi. Je suis sous la douche quand elle se pointe, un caleçon à la main.

— Tu as cru que je faisais aussi laverie en plus de maison d'hôte ?

— Pourquoi, c'est le cas ?

Peut-être bien qu'elle l'a réalisé, en fait. Je m'appuie contre la porte de la cabine et je remarque aussitôt que ses yeux glissent le long de mon corps. Elle rougit un peu et je la vois se tortiller. Je suis sûr qu'elle se rappelle aussi bien que moi lorsque je me suis agenouillé devant elle, il y a quoi... deux semaines ? C'est tout ? Je ne sais pas comment elle s'y prend, mais elle parvient à instaurer un sentiment de sécurité autour de moi. Et elle a fait ça en si peu de temps que ça pourrait presque me faire flipper. Sauf que j'ai décidé de mettre mon cerveau sur off. Sinon je sais que je ne vais pas profiter et me prendre la tête.

— Alaoui, tu vas ramasser tes merdes et...

— Ma mère me sortait à peu près le même genre de phrases quand j'étais ado.

— C'est sûrement le signe que tu es toujours un ado, non ?

— Ou que tu deviens aussi rabat-joie que l'était ma mère ?

Elle balance mon calbut dans la douche et sort de la salle de bain en me tendant

ses deux majeurs.

— Classe, Dolorès, très classe.

Je me marre en terminant de me laver. Un peu vexé qu'elle ait pu résister à mon charme, quand même. Enfin quoi, je suis à poil, plein d'eau dégouline sur mon corps de rêve, et elle me tourne le dos ? Je perds mon sex-appeal, ou quoi ?

Je la retrouve dans la chambre. Elle ramasse des fringues, un peu agacée.

— Je me permets de te faire remarquer que le bordel était déjà là avant mon arrivée.

— *Mon* bordel, c'est pas pareil. Et non, tu ne te permets rien tant que tu ne portes qu'une serviette autour des hanches.

— Ouais, mais je crois que tu as mis mes fringues propres dans le tas, là.

Je montre la montagne de vêtements dans l'angle de la chambre. Quand tout était étalé par terre, c'était moins impressionnant.

— Tu fais chier, Mehdi. Je ne suis pas ta femme de ménage. Comment tu fais, chez toi ?

— Ma chambre est en ordre.

Elle se redresse et croise les bras.

— Je m'adapte, que veux-tu ? Je n'ai pas osé ranger mes affaires, ça aurait fait bizarre à côté de toutes les tiennes en vrac, non ?

— Ne me cherche pas.

— Il t'arrive quoi, là ? T'as tes règles ?

— Tu ne viens pas de me dire ça ?

— Oh, attends, je vais même le redire : as-tu tes règles, Dolorès ?

— Je te préviens, je vais te frapper.

J'écarte un peu les bras, comme pour l'inviter à passer à l'action. J'ai l'impression qu'elle a bien besoin de se défouler et je serais plus que ravi de l'y aider.

Elle fait un pas vers moi et je crois qu'elle tente d'avoir l'air menaçant. Je lui dis que ça me donne envie de rire, ou je me tais ? Ouais... je me tais. Elle avance encore. Je ne bouge pas. Quand elle arrive pile devant moi, elle me pousse de l'index. J'attrape son poignet et l'attire à moi avant de nous faire basculer sur le lit.

— On ne règle pas tous les problèmes avec du sexe !

Elle essaie de se dégager, je la retiens sur moi.

— Nous avons donc un problème ?

Elle s'immobilise, ses lèvres tout près des miennes. Mais je ne prendrais pas le risque de me faire mordre et je l'en crois tout à fait capable. Je me contente de l'observer et d'attendre qu'elle crache le morceau et me dise enfin ce qui la contrarie vraiment.

— On passe notre temps à l'horizontale, finit-elle par dire.

— Je me souviens de quelques fois où c'était à la verticale.

— Ne fais pas le malin, tu sais très bien ce que je veux dire.

— C'est un souci pour toi ?

— Oui. Non. Tu m'emmerdes. Je veux juste dire qu'on pourrait faire autre chose. Sortir d'ici, par exemple. Et tes séances avec Claire, je ne sais même pas comment ça se passe.

— Tu es allongée sur moi, j'ai perdu ma serviette, je te signale donc que je suis à poil. Et au cas où c'était encore trop subtil, je précise que je bande. Et tu veux parler de Claire ? La chieuse qui m'oblige à lui raconter ma vie deux fois par semaine ? C'est sérieux ?

— Je voudrais bien qu'on fasse autre chose que baiser.

Je ferme les yeux quelques secondes. Parce que si elle pense que parler comme ça va me couper l'envie et m'inciter à papoter avec elle de la pluie et du beau temps, il faudrait que quelqu'un lui signale les faiblesses de son plan.

Elle s'allonge sur le dos à côté de moi.

— Tiens, ton téléphone est tombé de ton jean quand je l'ai ramassé.

Elle me tend mon portable, je le prends machinalement et ouvre les yeux pour fixer son plafond.

— Je maîtrise de mieux en mieux l'enchaînement dans ma choré, me dit-elle en souriant.

Je n'ai pas besoin de la regarder, j'entends son sourire dans sa voix.

— Je suis content pour toi, tu l'as toujours parfaitement maîtrisé, à mon avis.

— Merci. Mais j'ai encore des progrès à faire.

— Je ne me fais pas de souci. Tu y arriveras.

Un silence s'installe et elle finit par reprendre :

— Tu as toujours voulu être mécano ? Ou tu fais ça parce que...

— Parce que je n'étais bon à rien d'autre, ouais. C'était comme ça, au début. J'ai arrêté l'école à seize ans et Pistou m'a tout de suite pris en apprentissage.

— Je trouve ça bien de savoir faire quelque chose d'utile.

Elle prend ma main et entrelace nos doigts. Je commence à comprendre pourquoi elle veut qu'on varie nos activités et qu'on ne se contente pas de s'envoyer en l'air. Même si, personnellement, ça ne me dérange pas d'y consacrer tout mon temps libre.

— Il m'a appris à réparer les vieilles bagnoles. Pas juste les poubelles dont on pense ne plus rien tirer, mais les belles voitures. On m'en confie une de temps en temps.

— Tu veux dire, comme des voitures de collection ?

— Je ne remonte pas avant les années cinquante, en fait. C'est pas au petit coin du coin qu'on demande de réparer des caisses qui sont faites pour les musées, tu vois. Mais ça me convient. Je préfère bosser sur des moteurs qui vont vraiment rouler et pas juste servir à déplacer la voiture du garage à l'allée, le temps de l'exhiber.

Elle se tourne vers moi et pose la main sur ma joue. Elle m'oblige à lui faire face. Elle sourit.

— Si je devais émettre une hypothèse, Monsieur Alaoui, je dirais que vous êtes passionné.

Je détourne le regard.

Depuis que j'ai lâché les magouilles du quartier, je m'interroge sur mon avenir. Un truc que je n'avais jamais vraiment fait jusqu'à présent. Forcément, ça me terrifie de ne pas avoir cette certitude que j'avais avant. Qui n'était fondée sur rien de solide, d'ailleurs, mais me donnait l'impression d'avoir une sécurité financière qui n'est plus d'actualité avec uniquement mon taf chez *Pistou*.

— Je voudrais...

Je m'interromps. Je fais quoi, là ? Je me la joue confidences sur l'oreiller ? Je me relève un peu, elle me ramène à elle.

— Quoi ? Tu voudrais quoi ?

— Je sais pas, c'est stupide.

— Dis toujours.

— C'est juste que Pistou ne va pas être éternel. Je sais pas... Je me disais que j'aimerais bien avoir mon garage. Mais j'ai pas de thunes, rien. C'est bête, je te dis.

J'essaie encore de m'éloigner, elle passe un bras autour de ma taille et pose la tête sur mon torse.

— Je trouve que c'est une excellente idée. Quand on sort de la drogue, de

n'importe quelle addiction, on a besoin d'objectifs. De projets concrets. Moi c'était la danse, intégrer une compagnie, devenir pro. Toi, ça pourrait être avoir ton garage. Pourquoi pas ? Y'a des prêts, des tas d'options à explorer avant de dire que c'est une idée à la con, Mehdi.

Je rumine un instant ses paroles. C'est la première fois que je parle de mon envie à quelqu'un. Et je pensais vraiment qu'on allait me rire au nez. *Toi, l'ex-taulard, l'ex-caïd du quartier, tu crois vraiment que tu peux devenir chef d'entreprise ?*

— Immortalisons cet instant !

Elle attrape mon téléphone dans ma main et vient se caler contre moi, l'écran au-dessus de nous.

— J'ai la bite à l'air, Dolorès, tu veux vraiment faire un selfie ?

Je la regarde dans le téléphone, elle me fait un clin d'œil et appuie plusieurs fois pour prendre quelques clichés.

— Tu ne voudrais pas avoir l'air de souffrir un peu moins ? soupire-t-elle en replaçant son bras tendu devant nous.

Je tourne la tête et lui mets un gros coup de langue sur la joue au moment où elle prend la photo. Elle crie avant de la froter. Je me lève enfin et essaie de retrouver mes fringues. J'entends le bruit de l'appareil et me retourne en pointant l'index vers elle : — Tu viens de prendre une photo de mon cul. Si jamais elle se retrouve ailleurs que dans mon téléphone...

— Je me l'envoie.

— Dolorès...

Mon ton menaçant n'a plus beaucoup d'effet sur elle. Dommage. Je la laisse faire et pars en quête de fringues propres. Au moment où je repère un caleçon et mon jean, j'entends la voix de Six. Je me retourne, Lolita est assise en tailleur sur le lit et regarde la vidéo.

Ma vidéo.

Je ne réfléchis pas, je lui prends le téléphone des mains, un peu trop vivement, et m'habille.

33

Lolita

J'ai dans la tête cet air que je ne connais même pas.

J'ai dans la tête ce visage angélique qui m'obsède.

J'ai dans la tête son rire qui m'opprime.

Je n'ai pas bougé, je suis toujours au milieu de mon lit et je tremble de la tête aux pieds.

— C'est elle ? me résigné-je à lui demander alors que je connais déjà la réponse.

— T'étais obligée de fouiller dans mon portable ? Tu cherches quoi, Dolorès ?

Son ton est froid, dur et il m'oblige à culpabiliser pour une chose dont je ne suis pas responsable. Je ne comprends même pas comment cette vidéo a pu démarrer. Je cherchais juste à m'envoyer une photo.

— Je... je n'ai pas fouillé. Elle s'est lancée... je suis désolée, me justifié-je.

J'aurais d'ailleurs préféré ne jamais la voir. Je ne sais pas si j'arriverai à me détacher de ces images.

Il sort de la chambre sans ajouter un mot.

Comment on a pu en arriver là ? Je mets quelques secondes avant de le suivre et je me rends compte que mes jambes ne sont pas stables du tout. Je m'accroche à la rampe des escaliers pour ne pas basculer. Je ne peux m'empêcher de l'imaginer se faire mal en se la passant en boucle et ça me brise en mille morceaux.

— Mehdi, ne pars pas, s'il te plaît. On peut en parler, quand même.

— Parler de quoi ?

— De Six ?

— Ne prononce pas son prénom... me crache-t-il en me faisant face juste en bas des escaliers.

Il est sérieux ?

Je n'ai même pas le droit de prononcer son prénom ?

— Six ! répété-je en l'affrontant.

Je ne sais pas pourquoi je fais ça. Je suis tétanisée, mais je reste ferme sur mes positions. Il me domine de plus d'une tête et me jette un regard méprisant.

— Arrête !

— Tu vas faire quoi ?

— Ne me provoque pas, Dolorès !

La culpabilité que je ressentais se transforme petit à petit en rage que je n'arrive pas à canaliser. Comme si ce que je redoutais sur notre relation me sautait à la face. Je me doutais que cette conversation allait avoir lieu. Le souci, c'est que les conditions qui se présentent à nous ne présagent rien de bon.

— Tu penses qu'en le prononçant, je vais la salir ? Que je vais avilir la parfaite petite image que tu as gardée d'elle ?

J'ai conscience que je crie, mais je veux le faire réagir. Au lieu de ça, il se retourne et va récupérer son blouson. Il prend encore la décision de fuir et cette fois-ci, je ne veux pas le laisser faire sans tenter quoi que ce soit. Je ne réfléchis plus, le suis et lui attrape violemment le bras.

— Putain, mais regarde-moi ! Je suis là, moi ! Vivante !

Il reste prostré devant moi, les yeux fixés au sol. Je ne supporte plus cette situation. Cette façon qu'il a de se fermer au lieu de m'expliquer ce qu'il ressent.

— Réagis, bordel ! Parle, hurle... mais dis-moi un truc. T'es en vie, toi aussi ! Arrête de faire comme si t'étais mort dans cet accident. Ça te rassure ? Pas de projet... pas de relation sérieuse ? Ça t'évite de culpabiliser ? *Regarde, Six, moi aussi je suis décédé, tu vois ! Je suis solidaire !* Tu penses qu'elle en a quelque chose à foutre où elle est ?

— Ta gueule, Lolita ! Juste : ta gueule ! explose-t-il en frappant le mur juste à côté de ma tête.

J'ai le réflexe de me protéger le visage avant d'inspirer calmement. Je me ressaisis rapidement et me tiens à nouveau droite face à lui. Il émane de lui une fureur qu'il essaie difficilement de contrôler.

Son corps tremble.

Le mien aussi.

Ma voix s'adoucit :

— Explique-moi, alors. Laisse-moi entrer... soupiré-je en lui prenant la main.

Il résiste, mais j'insiste :

— Mehdi, s'il te plaît...

Il secoue la tête.

— Je suis là... Tu peux me frôler, me caresser, murmuré-je alors que sa main se détend un peu. Tu peux me parler, m'entendre, continué-je en la ramenant sur mon visage. Tu peux me respirer, me sentir. Tu... Tu peux me laisser t'aimer.

Ses yeux se ferment et je sens qu'il se bat contre lui-même... contre son passé... contre *elle*.

— Tu peux me laisser porter notre relation... Je me sens assez forte pour ça. Je suis capable de me battre pour nous deux... contre tes doutes, tes peurs... ton addiction. Mais je ne peux pas lutter contre un fantôme. C'est au-dessus de mes moyens. Je ne pourrais jamais rivaliser. C'est à toi de l'affronter. Mais s'il te plaît, Mehdi, ne baisse pas les bras juste parce tu es malheureux. Quand tu touches le

fond, il faut te relever de toutes tes forces et t'accrocher à ce qui t'entoure, parce la vie continue quoiqu'il arrive. Et cette douleur que tu ressens, qui te déchire, elle fait partie de toi... comme l'excitation, le manque, le courage, le plaisir. Toutes ces émotions qui sont là pour nous rappeler que les choses s'arrangeront, ça vaut le coup de continuer à se battre.

Ma respiration est rapide, saccadée. J'ai l'impression d'avoir dansé pendant des heures.

Je l'observe.

J'essaie de savoir ce qu'il va faire, va dire.

Allez, Mehdi reviens vers moi. Lâche prise... donne nous une putain de chance.

Sa main se détache petit à petit jusqu'à ce que je ne le sente plus du tout sur moi. Je suis en train de le perdre...

— Je n'y arrive pas, murmure-t-il dans un souffle en s'éloignant.

— Tu n'essaies même pas, sangloté-je une fois qu'il a disparu.

J'entre discrètement dans le studio de danse et observe la fin du cours dans un coin. Juan explique aux six petites filles, toutes coiffées d'un chignon et vêtues de la tenue classique, comment maîtriser les mouvements de leur corps dans l'espace. Elles ne doivent pas avoir plus de dix ans et ça me rappelle nos premières séances lorsque madame Zagata nous enseignait l'apprentissage des différents pas techniques et des dynamiques. Elle devait avoir une cinquantaine d'années et avait ce magnifique port de tête orné de cheveux gris qui en imposait dès qu'elle se déplaçait.

Plus les minutes s'écoulaient et plus les tutus se floutent. Les apprenties danseuses laissent place à une seule silhouette. La sienne. Je ne peux m'empêcher de ressasser ce qui vient de se passer. Je me refais la scène et je m'interroge sur la façon dont j'ai agi. Si j'avais procédé différemment... si j'avais effectué d'autres gestes, exprimé d'autres mots... est-ce que l'issue aurait forcément été la même ? Je revois maintenant le visage de celle dont on ne doit pas prononcer le nom face à la caméra, pleine de vie, magnifique. Je comprends l'emprise que ces images peuvent avoir sur lui. Elle semble parfaite. Cette fois-ci, le combat que je mène est perdu d'avance. Je ne peux pas lutter et j'ai une boule à l'intérieur de moi qui m'empêche de respirer correctement. Je ne pensais pas que ça pouvait être possible.

— ¿Querida?

Quand je me reconnecte à la réalité, je remarque que la plupart des élèves sont déjà sorties et que Juan se tient devant moi, inquiet.

— ¿Que tal?

Pour seule réponse, je me jette dans ses bras et fonds en larme. Il me serre fort et sa chaleur me fait du bien.

— Tu es glacée, s'affole Juan en me frottant le dos.

Je réalise que j'ai froid. J'ai froid depuis qu'il est parti... depuis qu'il a claqué la porte du loft... depuis qu'il m'a laissée... une fois de plus. C'est l'hiver dans quelques jours, mais sur Perpignan, il fait encore doux, on ne le ressent pas vraiment... sauf aujourd'hui. Je reste là, dans le cocon que m'offre le corps de Juan. Je me rattache à lui... comme je l'ai toujours fait. Je me laisse bercer. Je me laisse porter.

— T'avais raison, réussis-je à dire entre deux sanglots.

— Je sais, *querida*. Je sais.

Ses mains glissent de mon dos à mes joues et il m'écarte un peu pour pouvoir me regarder dans les yeux.

— On va aller chez moi. Je vais te faire les fajitas de ta vie pendant que tu siroteras le meilleur jus de pomme de la région.

— T'es passé voir Lucia ?

— Ce matin... et tu dors à la maison... sans discussion.

Je suis incapable de retenir mes larmes de couler et je sens au fur et à mesure le bout de ses doigts les essuyer.

— Merci.

34

Mehdi

Je ne pensais pas me retrouver aussi vite ici. Je n'avais pas du tout prévu ça. Mais je suis bien en train de vider mes poches pendant que la nana à l'accueil prépare mon badge visiteur. Elle me regarde avec insistance, comme si elle me reconnaissait. On est beaucoup trop nombreux dans ce bâtiment pour qu'elle sache qui je suis. Et puis je me tiens à carreau en taule, c'est plus sage. Ou alors, c'est juste parce que je suis reubeu, jeune et que j'ai laissé pousser un peu de barbe. Elle croit quoi ? Que je vais tout faire péter parce que j'ai la peau mate ? Connasse.

Quand même, ça me fait bizarre d'entrer par là, j'avoue. J'arrive dans la salle où je me suis retrouvé plus souvent de l'autre côté. Celui où se trouve Solal actuellement, assis sur une chaise, me fixant en silence. Je m'installe en face de lui sans un mot également. Je l'observe. Il maintient bien mieux sa forme physique que moi.

Au bout de quelques minutes de silence confortable, je craque le premier. Il a toujours été flippant comme ça, capable de se taire sans être mal à l'aise pendant des heures. Le meilleur compagnon de cellule que j'ai pu avoir, question tranquillité et discrétion.

— Nouveau tatouage ?

Il hoche la tête.

C'est lors de mon avant-dernière condamnation que nous nous sommes rencontrés. Ensuite, je suis sorti, on s'est perdus de vue, je n'ai pas spécialement cherché à garder le contact, surtout. Et quand je suis revenu, quelque temps plus tard, il était toujours là, bien sûr. On n'était plus ensemble en cellule, mais on se retrouvait naturellement aux heures de loisir.

— Alors, quatre mois et tu sors ?

Il hoche à nouveau la tête. Je souris. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point il m'avait manqué. Finalement, venir ici sans une réelle raison, c'est fuir la réalité. Ma réalité. Celle qui ne me plaît pas. Je ne dis pas que la vie en prison est belle, loin de là, je préfère ma liberté. On y trouve quand même un avantage : c'est une autre dimension, ou presque. Un endroit où les codes changent, les réflexes, les habitudes ; tout est basé sur une autre logique. Ici, Six m'a tenu compagnie à chaque fois. Je pouvais m'isoler, penser à elle et me fermer au reste du monde. Dehors, je n'ai pas cette possibilité. Dehors, je dois affronter Lou, qui la remet souvent sur le tapis. Et maintenant, Dolorès.

Quand elle m'est tombée dessus après avoir visionné la vidéo de Six, *ma vidéo*, le fragile équilibre que j'avais trouvé s'est cassé la gueule bien comme il faut.

J'ai roulé au point de vider mon réservoir et devoir pousser ma Triumph jusqu'à la station-service la plus proche.

J'ai roulé au point de vider mon esprit de tout ce qu'elle a pu me dire.

Comment peut-elle parler de Six ? Elle ne la connaît pas. Elle ne sait rien d'elle. Et elle me balançait ses grandes phrases sorties de nulle part, sans aucune légitimité. Elle n'a aucune idée de ce que je vis.

Ça t'évite de culpabiliser ?

Je repousse ces souvenirs vieux de deux semaines dans un coin et remarque que Solal me regarde toujours. En silence. Quand je disais qu'il peut être flippant.

— Besoin de quelque chose ?

— Non.

Économie de parole, toujours. Et surtout ne pas devoir quoi que ce soit à quiconque.

— Tu as trouvé où crecher à ta sortie ?

Le seul sujet sur lequel nous nous sommes déjà pris la tête. De nombreuses fois durant les six mois de cabane forcée que nous avons partagés.

— Non.

— Je te le redis, même si tu vas m'envoyer chier : Lou et Ugo ne seront pas contre que tu viennes à la maison le temps de te retourner.

— Merci. Mais non.

Putain. Pourquoi je suis ici, déjà ? Il ne lâchera rien. Mais je sais qu'il n'a aucune visite, alors ça l'aide aussi à tenir le coup. J'ai déposé à l'accueil des clopes et le dernier bouquin de son auteur préféré, on les lui donnera après mon départ. C'est mieux, ça m'évitera de me faire engueuler et de me les prendre dans la face. D'ici ma prochaine visite, sûrement le mois prochain, il se sera calmé.

— J'ai rencontré une nana.

Je lui lâche ça sans transition. Tout en sachant qu'il ne va rien me dire, puisque son truc à lui, c'est d'écouter.

— Cette meuf me retourne le cerveau. Je ne sais pas trop quoi faire avec elle.

Il m'observe et hausse un sourcil.

— T'es con. Bien sûr que je sais *quoi* faire avec elle. Mais tu vois ce que je veux dire.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi tu ne sais pas quoi faire avec elle ?

Voilà, ça y est, je me rappelle : je suis venu parler à ce type parce qu'il pose toujours les bonnes questions. Celles qui vont me pousser à ouvrir les yeux, réaliser ce que j'ai sous le nez sans le voir...

— Elle me perturbe. Elle essaie trop.

— De quoi ?

— De m'aimer ?

Je l'ai dit. J'ai une trouille monstrueuse de voir Lolita s'accrocher à moi, commencer à avoir des sentiments, me le dire. Me le faire comprendre. Alors que je n'ai pas de place pour elle là où elle en voudrait. C'est Six. C'est toujours Six.

— Quel est ton véritable problème, Alaoui ? Qu'elle pourrait t'aimer ? Ou que tu pourrais l'aimer ?

Le con. Il m'agace à être aussi perspicace. C'est sûrement le résultat de ses observations. Il parle uniquement quand il a quelque chose d'intéressant à dire et le reste du temps, il écoute. Analyse. Décortique. En quelques mois, il a réussi

à me cerner mieux que moi-même. Mieux que Lou. Ou Ugo. Mais Ugo ne compte plus tellement, je ne le reconnais pas. Il s'éloigne de moi, de nous.

Solal, c'est le seul type avec qui je suis à l'aise pour parler de tout ça. Il dégage une aura qui met en confiance, qu'on le veuille ou non.

— Tu es sûr que tu n'as pas fait des études de psycho ? demandé-je pour alléger la conversation.

— J'aurais dû. Je te ferais payer à chaque fois que tu viens me voir sous prétexte de me rendre visite, alors que tu veux juste que je te dise ce que tu sais déjà.

— Ouaip', mais tu n'accepterais pas mon pognon.

— Non.

— Un jour, je te rendrai service, que tu le veuilles ou non.

Un léger sourire se dessine au coin de sa bouche. Il n'est pas du genre à sourire souvent, tout aussi économe de ses manifestations d'émotions que de paroles.

— Va la voir.

— Qui ?

— Ta nana. Va la voir.

— Je ne sais pas si...

— Et tu ne le sauras pas plus en restant assis sur ton cul à ruminer un futur que tu n'auras jamais.

Il m'énerve.

— Je vais y réfléchir.

— Fais donc ça.

— Et toi ?

Silence. Il a dû atteindre son quota de mots de la journée. Je me lève, lui tends la main qu'il serre machinalement, et sors sans rien ajouter. Quand on a partagé le degré d'intimité qu'on est obligé de partager dans une cellule pendant la moitié d'une année, même si ça remonte à un moment maintenant, parfois il n'est effectivement pas nécessaire de parler.

Trois heures... et vingt minutes.

Je suis devant chez elle depuis trois heures et vingt minutes. Je ne sais même pas si elle est là. Je suis venu directement de la prison et depuis, j'attends. Quoi ? Aucune idée. Mais j'attends. Je me repasse ses mots, ils me font toujours aussi mal. Mais ceux de Solal s'y mêlent et je sens que c'est ici que je dois être. Je n'ai

juste pas encore eu le courage de taper à la porte. Pour dire quoi ?

Je t'ai menti, je ne me drogue pas.

Je ne t'ai pas donné de nouvelles pendant deux semaines après être parti de chez toi en claquant la porte, mais me voilà.

Je n'ai rien trouvé de pertinent à lui dire, alors je reste là.

Si elle avait une once d'instinct de préservation dans le corps, elle s'éloignerait de moi. Elle ne me laisserait pas revenir. Elle me dirait d'aller me faire foutre et je l'aurais mérité. Mais ce dont j'ai envie, maintenant, sans essayer de comprendre d'où me vient cette envie, c'est de la voir. Peut-être bien que ce qui me dérange dans tout ce qu'elle m'a balancé à la tronche l'autre jour, c'est qu'elle ait raison.

Six aurait pu être derrière moi sur la moto, Ugo au volant de Nina, et l'accident n'aurait pas eu lieu, car tout aurait été complètement différent.

Si j'avais chargé la voiture plus rapidement, on serait partis à un autre moment, et l'accident n'aurait pas eu lieu.

Ces hypothèses, les « si », me hantent depuis trop de temps, je ne sais plus comment fonctionner sans eux.

Un battement d'ailes de papillon.

C'est ce qu'on dit, qu'un battement d'ailes de papillon à l'autre bout de la terre peut déclencher une tornade, non ? Ma tornade à moi, Sixtine, a eu à peine le temps de battre des ailes. Et je reste là avec les conséquences, sans elle. Je lui en veux. Je m'en veux. J'en veux à tout le monde.

Je n'ai pas d'addiction à une quelconque drogue et ça ne changera jamais. Mais j'ai une addiction à la culpabilité. À Sixtine de Combes. Et que ça me plaise ou non, on dirait que j'ai besoin de Lolita pour m'aider à m'en sortir.

Comme si le fait de penser à elle pouvait la matérialiser sous mes yeux, elle ouvre sa porte à ce moment. Elle a déjà ses écouteurs dans les oreilles et je l'observe fermer à clef avant de se retourner. Elle s'immobilise en m'apercevant, les lèvres un peu entrouvertes, l'air aussi choqué qu'elle doit l'être. Et je n'ai toujours pas trouvé quoi lui dire.

35

Lolita

*And music all around;
Glitters on the ground
I'm ready for the show, show, show
If you saw me that night,
climbing at the sky*

and dancing on and on and on

**No, you can't deny
this is the last time**

Fight against you Les paroles de Lucky You d'Alice on the Roof résonnent dans ma tête pendant que je reste là, prostrée devant ma porte à le fixer. Ça fait deux semaines que je n'ai plus aucune nouvelle... Deux semaines qu'il ne répond ni à mes appels ni à mes textos... Deux semaines que j'essaie de me convaincre que je ne le reverrai plus... que je tente malgré tout de me faire une raison. Deux semaines que je suis une loque et que Juan rame pour me faire revenir vers lui. Et pourtant, malgré tout, je n'ai qu'une envie, c'est de courir en direction de ce type pour l'embrasser, puis de le frapper fort pour être capable de m'ignorer de cette façon, avec cette facilité déconcertante. J'ai tant besoin qu'il me prenne dans ses bras que ça me fait mal.

Je veux retrouver la chaleur de son corps, mais je suis comme paralysée. Il ne peut pas disparaître à chaque fois et me plonger dans cette incertitude qui me tue à petit feu. Et en même temps, il ne m'a jamais rien promis. *Souviens-toi : prendre ce qu'il te donne, Lolita. Rien de plus. Rien de moins.* Si je fais un pas vers lui, c'est que j'accepte cette situation...

Je suis partagée. Une partie qui est à lui sans aucune condition et celle que Juan me remet constamment sous le nez, qui me supplie de me protéger.

***I'm falling with you
I'm falling, it's true***

Lui non plus n'a toujours pas bougé. Il se tient devant sa moto, son regard sombre plongé dans le mien. *Oh, Mehdi, si tu savais comme tu m'as manqué. Me manquer à avoir envie de hurler constamment. Me manquer à la limite de sombrer.*

Malheureusement, je ne choisis sûrement pas la bonne option et avance vers lui.

***Take me for a ride
don't beat up my mind;
Lucky You Il semble surpris... autant que moi.***

Je suis maintenant à deux pas de lui et je réalise toute la douleur dans son regard. Ce n'est plus simplement de la colère ou du désir...

Un pas de plus.

Instinctivement, mes doigts glissent pour caresser sa joue, mais avant de sentir le contact avec sa peau, je suspends mon mouvement... comme si je ressentais cette nécessité ridicule d'obtenir son accord pour le toucher à nouveau. Alors que ma main est comme figée dans les airs, il l'attire à son visage avant de fermer les yeux et de pousser un soupir de soulagement. Je ne sais pas quel Mehdi j'ai en face de moi à ce moment précis, mais j'ai l'impression qu'il est différent. C'est comme si, avec ce geste insignifiant, il me ramenait doucement à lui. Je ne veux pas le brusquer, juste lui faire prendre conscience que je suis là. Sa main est toujours sur la mienne et mon pouce s'amuse à dessiner des cercles sur sa barbe

de quelques jours.

***No, you can't deny
This is the last time***

Fight against you Je ne sais pas combien de temps on reste comme ça, dans cette position... mais je profite de ce moment, de cet effleurement, même infime. Je ne me laisse pas de le détailler... ça aussi ça m'avait manqué.

— J'ai besoin de toi... lâche-t-il sans que je m'y attende, le regard braqué sur le mien.

Ces paroles me bouleversent et me jettent dans un silence que je ne maîtrise pas. Il doit s'en rendre compte, car il s'approche un peu plus de moi. Il fait glisser ma main à l'aide de la sienne de son visage à ses hanches. Puis de l'autre, il me caresse les cheveux et promène à son tour ses doigts sur mes joues. Il me regarde toujours fixement, comme s'il s'attendait à que je disparaisse. Mais je ne veux être nulle part ailleurs.

— Rien n'a changé depuis la dernière fois. Je suis toujours le même trou du cul avec cette rage, cette envie d'en vouloir à la terre entière. Je pense toujours à elle... tous les jours... à en crever. Je ne dis pas ça pour te blesser, mais pour que tu le saches avant de prendre une décision. J'ai besoin de toi, Lolita... mais je suis toujours ce type abîmé et j'ai tellement peur de te faire du mal, murmure-t-il d'une voix cassée.

Ces mots me déchirent à l'intérieur, mais je ne peux pas lui en vouloir de son honnêteté. Ce mec m'avoue qu'il est brisé, destructeur et qu'il en aime une autre et je ne peux m'empêcher de le vouloir. J'aimerais le détester pour ce qu'il est en train de me faire devenir.

— Deux semaines ?

— Je sais, grimace-t-il.

— Tu ne peux pas jouer avec moi comme tu le fais.

— Je ne joue pas...

— Tu me fuis.

— J'ai peur, putain !

— Peur de quoi ?

— De tout. De moi... de toi... de ce que tu attends de nous.

— Et qu'est-ce que j'attends ?

Ses doigts continuent de caresser tendrement mon visage et je me retiens de le supplier de ne jamais arrêter.

— Tu attends que je me confie, tu attends que je sois un mec bien, tu attends qu'elle ne soit plus entre nous, tu attends que...

— Et c'est mal ?

— Non... mais je ne suis pas ce type, Lolita... et je ne le serai jamais.

Comme ça c'est clair. Il ne nous laisse définitivement aucune chance. C'est moi qui devrais fuir et ne jamais me retourner, mais je sais au fond de moi que j'en suis incapable, alors je reste là, à attendre une solution qui ne viendra jamais.

— Je dois passer chez mes parents.

— OK, lâche-t-il, visiblement déçu.

— Tu veux venir ?

Je sens que je vais le regretter... surtout quand je vois son air paniqué.

— Tu n'es pas obligé, hein, c'est juste une idée.

— Non, mais je vais venir.

Je me contente de lui sourire.

Mehdi Alaoui dans la cuisine Delgado. Qui l'aurait cru ? Pas ma mère en tout cas, vu sa tête quand je les ai présentés. Le dernier à avoir eu l'immense honneur de pénétrer ces lieux, c'était Florent Bousquet, avec qui je sortais en terminale. Ma mère l'adorait. Il mangeait tout ce qu'elle cuisinait. Je crois que pendant cette année-là, il a dû prendre dix kilos.

Je l'observe au loin en train de faire la conversation à *mama*. Ce type est un mystère. Je ne dirais pas que c'est ce qui fait tout son charme, mais ça en fait grandement partie. Je ne sais pas ce qu'il fait ici, ce qu'il cherche... et je me demande si c'est vraiment important. Il a cette faculté de me faire oublier les deux semaines d'obscurité totale que je viens de passer à cause de lui.

— Dolorès m'a fait goûter à ses fameux pancakes, lui explique-t-il.

— Lolita, râlé-je comme d'habitude.

— Je préfère Dolorès, me provoque-t-il.

— Je n'arrête pas de lui dire que ce prénom est magnifique et qu'elle ne devrait pas en avoir honte.

— Mama, c'est le prénom de ton arrière-grand-tante, alors pour le côté frais et moderne, on repassera.

Pendant que je grogne dans mon coin, il se rapproche dangereusement.

— Do-lo-rès... me murmure-t-il à l'oreille.

Pourquoi quand il prononce mon prénom, j'ai cette sensation qu'il va me faire l'amour à l'instant ?

— C'est un hommage à ton arrière-grand-tante, justement. Tu devrais le porter fièrement au lieu de te cacher derrière ce surnom ridicule.

— Mama !

— Tu connais Luz Casal, Mehdi ?

— Non.

— Dolorès ! Tu ne lui as pas fait découvrir Luz Casal ? Je ne t'ai donc rien enseigné ?

— Il l'a écoutée, il y a quelque temps, pourtant.

Elle est déjà partie et *Piensa Me* se lance dès qu'elle réapparaît dans la cuisine en dansant. Elle tourne et tourne en fermant les yeux. C'est le genre d'images qui ont bercé mon enfance. *Mama y Lucia* se déhanchant sur cette voix chaude et Juan et moi essayant de les imiter. L'année dernière, on les a même accompagnées pour la voir à Barcelone. Tous les quatre. C'était magique ! La main de *mama* se tend vers la mienne pour m'emmener à elle. Je me laisse guider et nos corps se balancent au rythme de la chanson. Mehdi nous observe. Je ne sais pas à quoi il pense, mais ça ne m'empêche pas de sourire.

— *¡Hola!* s'écrie Juan en faisant son entrée fracassante habituelle.

Sauf que cette fois-ci, il s'interrompt en plein vol découvrant Mehdi appuyé au plan de travail.

— *Hijo, vien aqui...* lui sourit *mama* qui ne se doute de rien.

Pendant qu'il embrasse ma mère, je sens son regard noir sur moi et je le comprends. Je ne dors toute seule que depuis une paire de jours. Il s'est occupé de moi jusqu'à maintenant. Je pense qu'il avait peur que je sombre et que je trouve du réconfort ailleurs, dans ces pilules qui m'ont tenu compagnie il y a de ça quelques années. Sans même saluer Mehdi, il me prend par le bras et me force à sortir.

— *¡Querida! ¡Fuera!*

Je ne cherche pas à résister.

— C'est quoi ça ? hurle-t-il dès qu'on a passé la porte.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'il enchaîne :

— Tu cherches quoi ? À finir en miettes ? Parce que c'est ce qui va se passer, *¡Querida!* Ne pense pas que ces deux semaines ont changé quoi que ce soit. *¡Mierda!* s'énerve-t-il en shootant des gravillons avec son pied.

— Je sais.

— Tu le sais ? Super ! Elle le sait ! Magistral !

— Tu aurais préféré que je l'ignore ?

— Tu veux vraiment une réponse ?

— Juan... murmuré-je en avançant vers lui.

Sans que je m'y attende, ses mains encadrent mon visage et je sens qu'il s'adoucit.

— Pourquoi il est revenu ?

— Il dit qu'il a besoin de moi.

— Et il se préoccupe des tiens, de besoins ? Au début, je pensais que ce type te ferait du bien, qu'il te ferait vibrer à nouveau... qu'il te permettrait de retrouver cette folie qui avait disparu... mais là je suis totalement flippé. Je n'ai pas confiance en lui.

— Je suis plus forte que tu le penses.

— Je le vois... mais j'observe aussi. Et ces quinze jours...

Un bruit le coupe dans son élan et on découvre Mehdi, à l'embrasement de la porte, nous dévisageant de son regard froid et impassible. Je sens alors ma tête tourner avant que le noir ne devienne la seule couleur que j'arrive à distinguer.

36

Mehdi

Quand Lolita ouvre les yeux, quelques secondes plus tard, elle se redresse d'un coup dans les bras de Juan et regarde tout autour d'eux. Il me dévisage et je vois dans ses yeux qu'en d'autres circonstances, son poing aurait déjà fait connaissance avec ma mâchoire. D'un côté, je peux comprendre qu'il se sente protecteur envers elle. De l'autre, j'estime que ça ne le regarde pas. Cette nana est assez grande pour prendre ses décisions seule et en assumer les conséquences. Oui, je lui demande beaucoup et n'ai pas grand-chose à lui offrir. Mais ça ne concerne que nous. Alors son petit numéro de grand frère commence à me gonfler.

La mère de Dolorès débarque, même pas affolée. J'ai comme dans l'idée que ce n'est pas la première fois que ce genre de scène se produit et qu'ils ont un rituel bien rôdé. Elle lui fait boire quelque chose et les yeux de sa fille se posent enfin sur moi. Comme si c'était moi qu'elle cherchait depuis qu'elle a repris connaissance. Je me tiens contre le mur à côté de la porte d'entrée, et j'attends.

— Maintenant, tu vas rentrer, t'asseoir, et manger. Et tu vas attendre que j'aie le temps de te cuisiner plusieurs plats pour la semaine. *Loca. Madre mia...*

Je ne comprends pas le reste de ce qu'elle dit, mais je n'aimerais pas être à la place de Lolita. Elle se met debout et repousse doucement Juan. Ils s'observent

un moment en silence, et puis il secoue la tête et s'éloigne vers sa caisse. Elle le regarde partir pendant que sa mère rentre, toujours en pestant dans sa langue natale. Quand sa voiture disparaît au bout de la rue, elle vient vers moi. Je la retrouve à mi-chemin, elle m'a l'air encore trop faible. Mais j'aurais dû me douter qu'elle n'est pas du genre demoiselle en détresse, car elle lève la main pour m'arrêter et s'avance.

— Il est inquiet.

— Il peut. Mais toi et moi, Dolorès, si on doit être ensemble, c'est à deux, pas à trois.

Je vois la surprise dans ses yeux, mais aussi autre chose. Peut-être qu'elle apprécie le fait que je parle d'un nous futur. J'ai peur de lui faire des promesses que je ne pourrais pas tenir, alors je me tais.

— C'est mon meilleur ami.

— D'accord.

— Ça lui passera, mais il s'inquiétera toujours pour moi. Et je m'inquiéterai toujours pour lui. C'est comme ça. Tu viens avec tes bagages, je suis là avec les miens.

— Dolorès ! crie sa mère de l'intérieur.

— On devrait rentrer. Sauf si tu veux partir ?

— Toi, tu veux quoi ?

— Non, trop facile. C'est à toi de décider. Je ne prends plus de décision à ta place, Mehdi.

Elle me dépasse et entre, laissant la porte ouverte.

Je m'assois à côté d'elle pendant que sa mère s'active devant sa plaque de cuisson. Je prends sa main sous la table et me penche un peu pour lui parler à l'oreille : — Comment tu te sens ?

— Bien. J'ai juste... perdu l'appétit, ces dernières semaines.

Je comprends sans qu'elle le dise que c'est à cause de moi. La culpabilité et moi sommes amis depuis un bail, maintenant. Alors j'ajoute ça à ma liste. Je resserre ses doigts dans les miens pour lui signifier que je suis désolé. Même si je reviens dans sa vie sans aucun changement, sans promesse ni *happy end* en perspective, je me suis attaché à cette fille. Bien trop pour que ce soit sain.

— Alors, Mehdi, tu fais quoi dans la vie ?

— *Mama...*

Je me redresse et réponds à la mère de Lolita qui nous tourne toujours le dos :

— Mécano.

— Et ça te plaît ?

— Plutôt, oui.

— En fait, Mehdi voudrait ouvrir son propre garage, lâche Lolita comme si de rien n'était.

Je la regarde en fronçant les sourcils.

— Quoi ? Tu as juste peur de te lancer, c'est tout.

— C'est bien d'entreprendre, ça demande du travail, mais c'est bien, intervient sa mère.

Je suis mal à l'aise qu'on parle de moi. Et d'un projet qui ne verra sûrement jamais le jour.

— Tiens, et tu ne quittes pas la table tant que tu n'as pas tout terminé.

Elle se remet à marmonner et Dolorès me regarde en haussant les épaules.

— Des fois, quand je suis stressée, j'oublie de manger. Ou je n'y arrive pas. Ce n'est pas grave.

Je n'aime pas qu'elle minimise l'importance de la situation, et ce constat me fait peur. Ce serait plus facile si je me foutais d'elle, si elle ne comptait pas du tout. Trop tard.

— Je vais chercher ce qu'il faut au cellier, n'en profite pas pour demander à Mehdi de manger ce qu'il y a dans ton assiette. Mehdi, si tu as faim, tu me le dis.

Je hoche docilement la tête, cette femme a trop de caractère pour que je tente de la contredire sur quoi que ce soit.

— Bienvenue chez les Delgado, murmure Lolita avant de prendre une première fourchette.

Ça sent vraiment très bon, elle mange doucement. Je me penche à nouveau vers elle et chuchote :

— Tu devrais prendre des forces pour ce que j'ai prévu plus tard.

Je fais remonter ma main de son genou à sa cuisse et dévie légèrement vers l'intérieur. Elle se tortille un peu sur sa chaise et me lance un regard assassin.

— Parce que tu crois que tu vas me remettre dans ton lit aussi facilement ?

— Je pensais plutôt à ton lit, Dolorès, mais je ne suis pas difficile.

Des pas dans notre dos me poussent à reprendre une posture correcte et je n'arrive pas à effacer le petit sourire en coin qui est né sur mes lèvres. Elle a l'air à la fois excitée et en colère. J'ai hâte de voir ce que ça va donner quand elle sera

effectivement sous moi. Nue. OK. Très mauvaise idée. Je ne peux pas avoir une érection dans la cuisine de sa mère.

— Tout va bien, Mehdi ? Tu as l'air un peu... tendu... lance Lolita sur un ton satisfait.

— Tu as faim, *hijo* ? Il suffit de demander, ne sois pas timide. Pas de ça ici !

Pas le temps de réagir, je me retrouve avec une assiette encore plus remplie que celle de Dolorès et une fourchette dans la main. C'est seulement quand mon ventre se met à gargouiller que je réalise à quel point j'ai la dalle.

— Et Juanito, il revient ?

— Non, *Mama*, on a eu un petit accrochage. Mais ça ira.

— Bien sûr que ça ira. Tu ne peux pas rester fâchée *con tu hermano*, Dolorès.

Son frère. Juan est comme un frère pour elle, et elle est prête à se disputer avec lui pour moi ? Je ne suis pas sûr de vouloir ce rôle. Ni cette attention. Ni les efforts qu'elle fait. Et en même temps, ça me rassure.

Le reste du temps s'écoule au rythme des odeurs qui embaument la pièce, la mère de Lolita qui m'explique comment cuisiner tel ou tel plat, et Lolita qui s'active avec elle. Je suis un peu spectateur, parfois j'aide, et je me sens bien. Ici, pas de pression. Cette femme m'a fait entrer chez elle et n'a posé aucune question sur sa fille et moi. La prison, le quartier, mon passé, Six... C'est comme si j'avais laissé tout ça à la porte, dehors. Je sais bien que ça va me retomber dessus dès que je partirai d'ici. Mais en attendant, je profite.

— Félicitations !

— Pour quoi ?

Je descends de la moto, elle me tend le casque et fouille dans son sac avant d'en sortir ses clefs.

— Tu as survécu à l'inspection Delgado. Tu n'as même pas pleuré.

Elle serre contre elle l'énorme glacière pleine de plats fraîchement cuisinés.

— Pourquoi, tous les autres pleuraient ?

— Tous les autres ? Tu as cru que c'était un défilé de mecs, chez mes parents ?

— Je ne sais pas, peut-être. Étais-tu une fille facile, Dolorès ?

Elle m'observe un moment sans rien dire et lâche dans un murmure :

— Avec toi, on dirait que oui.

— Tu vas m'inviter à entrer, alors ? Ou je dois m'inviter et prendre moi-même la décision ? Ça te plairait ?

J'avance d'un pas, elle recule.

— C'est ça que tu veux, Dolorès ? Que je te poursuive jusque chez toi ?

Un pas.

— Que je débarque n'importe quand et te saute dessus sans te demander ton avis ?

Un autre pas. Nous sommes juste devant son entrée.

— Ou tu préfères que je n'attende pas qu'on soit dedans pour te montrer à quel point je suis excité depuis que tu es sortie de chez toi tout à l'heure ?

Elle sourit, pivote sur ses talons et entre. Elle me claque la porte au nez. J'éclate de rire. On peut dire que je l'ai bien cherché. Je tape.

Rien.

Je tape encore.

Elle finit par ouvrir, une main sur la hanche et le menton relevé.

— Alaoui.

— Delgado.

— Tu veux quoi ?

— Toi.

Elle arrête de jouer et m'attire à l'intérieur.

37

Lolita

À la seconde où je le fais entrer, il me plaque contre le mur et ses lèvres plongent sur ma gorge. Ses cheveux dans mon cou, ses joues rêches contre ma peau, ses mains se faufilant partout sur mon corps, sa bouche se délectant de moi... sans ménagement. C'est comme si tout son être exprimait l'expression d'une faim inassouvie.

— *Tu veux quoi ?*

— *Toi.*

Je ferme les yeux, me répétant inlassablement ces quatre mots, et le monde entier sombre dans l'oubli pour ne garder que nous. Ses doigts glissent sous ma jupe longue, entre mes cuisses, et leur chaleur se diffuse instantanément malgré les collants. Nous avons fait ça tant de fois que ça ne devrait pas autant me surprendre, me troubler jusqu'à en devenir folle, comme s'il n'avait jamais posé la main sur moi auparavant. Cette prise de conscience me fait réagir et je m'écarte

de suite, le prenant au dépourvu. Je le contourne, recule en essayant de reprendre ma respiration. Il s'approche, mais je lui fais un signe pour l'empêcher de bouger.

— Lola ? murmure-t-il avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Une minute...

Je tente de reprendre mes esprits. Ce n'est pas du tout ce que j'avais prévu. Je ne devais pas céder comme ça... sans un minimum de garantie. Le souci c'est que pour le moment, je suis juste complètement submergée par toutes ces sensations. Par lui.

Ses yeux se posent sur ma bouche, ce qui ne va pas aider mon cerveau à se stabiliser.

— Un problème ?

— Je t'avais prévenu que tu ne me mettrais pas dans un lit aussi facilement.

— Tu préfères contre le mur, Dolorès, souffle-t-il en avançant. Ou le plan de travail ? Le canapé ?

— Tais-toi ! Tu m'empêches de me concentrer.

— Parce que tu penses que je peux me concentrer, là ?

— Ne bouge plus ! m'écrié-je plus fort que je ne l'aurais pensé.

Étonnement, c'est ce qu'il fait. Il reste là, posté droit à deux mètres de moi.

— J'ai besoin que tu répondes à quelques questions.

Je comprends de suite que mes paroles le préoccupent. Il ne devait certainement pas s'attendre à ça. Je découvre par ailleurs une veine sur son front qui semble vouloir exploser.

Je ne dois pourtant pas le braquer.

Éviter de tout gâcher. Être plus maligne que tout ça.

— Si tu joues le jeu, j'enlève un vêtement à chaque fois, lancé-je en improvisant.

— Tu te fous de moi ?

— Est-ce que j'ai l'air de rire ?

Il ne dit rien et préfère me lancer un regard qui n'a rien d'amical.

— Première question : qu'as-tu fait pendant ces deux semaines ? demandé-je en commençant à relever mon pull.

— Tu me fais du chantage ? Tu te sers de mon envie de toi pour m'extirper des informations ?

— C'est ça... alors ? continué-je en lui laissant entrevoir mon ventre.

Alors que je ne m'y attends pas, il soupire avant de grogner :

— J'ai passé la plupart du temps au garage... J'ai fait quelques soirées avec Lou et je suis allé à ces putains de réunion.

Il a à peine fini sa phrase que je jette mon pull et mon débardeur.

— Putain... J'ai toujours su que tu étais une emmerdeuse.

— Ça se passe bien... avec Claire ?

Ses yeux sont maintenant fixés sur mon soutien gorge.

— C'est un pitbull dans un corps de chihuahua. Je pense qu'elle aura ma peau.

J'enlève mes chaussures et mon collant et les envoie valser.

— Tu n'as pas replongé, depuis ?

Il se contente de faire non de la tête et je décide de garder ma jupe, mais de faire glisser ma culotte le long de mes cuisses avant de l'enlever complètement. Il fait un pas vers moi, mais je lui fais comprendre que je n'ai toujours pas fini. Je sais que c'est la question qui peut tout remettre en cause, mais je me dois de la poser au risque de plonger notre relation à l'échec avant même qu'elle n'ait vraiment commencé.

— Est-ce qu'on pourra parler de ton passé sans que tu fuies ? D'elle ? De Six ?

J'ai une sensation fugitive à cet instant de sortir de mon corps. Comme si les choses n'étaient pas complètement sous mon contrôle, y compris ma propre voix. Je l'observe grimacer, se passer la main dans les cheveux et je réalise que je peux le perdre de nouveau. Mais je n'ai pas le choix... pas si je veux réussir à tenir debout. Juan a raison. Je recule encore, une sorte de moyen de défense contre sa réponse qui ne vient pas. Je me retrouve dans le studio de danse et il ne dit toujours rien... il se contente d'avancer, sans me lâcher des yeux. Je suis obligée de m'arrêter quand je rencontre le mur de glace et je sais que je ne pourrais plus m'échapper. Son corps se place tout contre le mien et mon cœur bat tellement fort qu'il doit sûrement l'entendre. Il penche son visage et ses lèvres viennent caresser le lobe de mon oreille.

— Oui, murmure-t-il dans un souffle.

Il ne me laisse pas le temps de me délecter de ses paroles qu'il me retourne brusquement et je me retrouve face au miroir.

Oui...

J'aime ce mot.

Il me coince encore un peu plus et je souris en sentant son excitation contre moi.

— Je déteste qu'on me force la main, Dolorès.

Sa voix est dure et froide. Mon instinct de protection me conseille de détalier, mais dès que je bouge, il force sur sa prise.

— N'utilise... plus jamais... le sexe comme un moyen de pression... contre moi, me menace-t-il en ponctuant ses mots d'une légère morsure sur mon épaule.

Une de ses mains se place sur ma bouche, comme pour m'empêcher de parler. Je me trémousse de nouveau, mais toutes mes tentatives sont vaines. Ses doigts parcourent mes jambes et s'enfoncent brutalement dans ma peau. Pour toute réponse, je gémiss contre sa paume.

— Ne t’amuse plus à me manipuler. Je ne suis pas ce genre de type.

Il remonte ma jupe jusqu’à ce que je me retrouve nue, à sa disposition. J’embrasse sa main qui appuie toujours contre ma bouche et je le sens se crispier. Ma langue s’amuse et je suçote le bout de ses doigts.

— Putain... grogne-t-il contre ma nuque en enfonçant son doigt plus loin dans ma bouche.

L’autre main s’occupe de mes fesses et je réalise qu’il n’y a aucune tendresse dans son geste.

Je sens de la tension.

Du désir.

Des sentiments instables qui vibrent sous sa peau et que je perçois sous la mienne. Je me risque à déboutonner son jean. Il respire aussi fort que moi, ce qui me donne le courage de continuer. Je caresse son érection et il m’arrête. Il reprend le contrôle en plaçant mes paumes sur le miroir.

— Ne bouge pas...

Ses mains lâchent les miennes et je me surprends à ne pas les retirer. Je l’observe dans le reflet. La même aura que d’habitude se libère de lui, celle qui me fait l’aimer tous les jours un peu plus. Il retire ses vêtements sans quitter mes yeux, récupère un préservatif de la poche arrière de son jean et le met en place tout en me dévisageant. L’adrénaline pulse dans mes veines. Le regard que nous échangeons à cet instant est sans aucun doute le plus érotique de ma courte vie. Je remarque ses pupilles se dilater et je vis chaque frémissement de son corps. Il écarte d’un coup mes jambes, m’oblige à me pencher encore en avant, puis agrippe ma taille avec force avant d’entrer en moi. J’ai du mal à rester debout. Je ne peux m’accrocher à rien, juste pousser de toutes mes forces contre ce miroir. Je le contemple toujours et il s’incline encore plus près de moi, son torse contre mon dos, son visage contre ma nuque, ses yeux dans les miens, sa main glissant de mes hanches à mon ventre en se faufilant sous mon soutien-gorge, sur mes seins. Il se retire lentement avant de me pénétrer plus violemment encore. Je découvre toute sa vulnérabilité alors qu’il se donne à moi, brutalement.

Mehdi est un paradoxe.

Il continue ses mouvements sans me lâcher du regard. Chaque coup est plus intense, plus rapide. L’espace d’une éternité, tout ce que je ressens, c’est lui en moi... jusqu’à ce que mes muscles se contractent sous l’effet de ce que j’étais en train de ressentir. La chaleur grandit et une décharge électrique dévastatrice me traverse le ventre, embrasant peu à peu tout mon être jusqu’à pousser un cri de délivrance. Je me force à garder les yeux ouverts pour maintenir ce lien visuel entre nous, alors que ça serait tellement plus facile de les fermer. Il laisse

échapper un rôle primaire en me pénétrant une dernière fois, avant de basculer à son tour et de s'effondrer sur moi, nos corps reposant l'un contre l'autre. Sa tête retombe au creux de mon épaule et j'ai juste envie de le prendre dans mes bras. Il se retire avec précaution et je me retourne pour lui faire face. Je fais courir doucement ma main encore tremblante sur son dos.

Il se laisse faire, me rend même mon étreinte et je respire son odeur.

Je le respire et je me laisse aller.

Si je pouvais, j'arrêteraï le temps pour prolonger cette communion. Impossible de savoir combien de minutes se sont écoulées quand il relève la tête vers moi. Je le fixe dans ce silence apaisant et je me sens bien.

— C'était...

— Pas mal, le provoqué-je en souriant.

— Pas mal ? Je suis obligé de te retenir pour éviter que tu tombes.

— Rien à voir avec toi.

— Je suis ton meilleur coup et tu le sais.

Je me contente de lui sourire en m'écartant.

—Faut que je me prépare. Je bosse, ce soir et j'aimerais passer voir Juan avant. Je n'aime pas quand on se prend la tête.

— Tu travailles à ta pizzeria coréenne ?

— Eh oui, Monsieur Alaoui. Je suis de fermeture.

— Je te retrouve là-bas. OK ?

— OK.

J'aime ce OK.

Ce OK qui sonne parfaitement bien à mes oreilles.

38

Mehdi

S'il la touche encore une fois... Tant pis, il n'aurait pas dû faire ça. J'entre dans la pizzeria devant laquelle je suis garé depuis quinze minutes. J'hésitais à intervenir, mais puisque ça n'a pas l'air de la déranger que ce connard la frôle à chaque fois qu'elle passe à côté de lui... il faut bien que quelqu'un se bouge. Je m'approche de la table d'où elle vient de partir, elle ne m'a pas vu arriver. Ce n'est pas à elle que je veux parler, ça tombe bien. Je me penche et attrape le poignet du mec. J'ignore ses deux potes qui de toute façon sont en train de mater Lolita,

leur tour viendra.

— Hé !

— Je vais être sympa, je suis de bonne humeur, tel que tu me vois, là. Soit tu arrêtes de toucher ma meuf, soit je te pète les doigts. Un par un.

Il essaie de se dégager. Bon, ben va pour le pétage de doigts. Ça fait un moment que je n'ai pas pratiqué, mais avec la colère qui est déjà bien installée en moi, je pense que ça va être comme faire du vélo.

— Mehdi ? Tu fous quoi ?

Je ne tourne même pas la tête vers elle. Se laisser peloter par le premier abruti venu, ce n'était pas sa meilleure idée. Et là, il vaut mieux que je reste assez loin d'elle.

— Mehdi ! insiste-t-elle en s'approchant.

J'entraîne le client à ma suite. Je sens qu'il ne fait pas le poids, mais s'il avait mesuré deux têtes de plus que moi et pesé cinquante kilos de plus, ça n'aurait rien changé. Je suis respectueux, je fais en sorte de ne pas faire trop de bordel sur son lieu de travail.

— Alaoui ! Je te parle !

— Retourne travailler, Dolorès.

— Ne me dis pas ce que je dois faire !

— Je suis occupé, rentre !

Bien sûr, je doute qu'elle m'écoute, mais elle est le cadet de mes soucis, pour le moment. Le type se débat et finit par se libérer. Il essaie aussitôt de m'envoyer son poing dans la figure. Sauf que j'ai grandi à Saint-Jacques, alors bon... J'esquive trop facilement pour que ce soit intéressant pour moi. En revanche, je lui expédie une droite qui le fait basculer et trébucher en arrière. Il se retrouve par terre. Je me prends un coup sur l'épaule. Je me retourne, pensant que ses potes l'ont suivi.

— Je ne t'ai pas déjà dit de rentrer ?

— Et moi, je t'ai dit que je n'en avais rien à foutre. Tu me fais quoi, là ? C'est quoi ça ? me demande-t-elle en levant la voix et montrant le mec au sol.

— Ça, c'est une réaction saine et logique quand on te met une main au cul, Dolorès !

— Je ne t'ai rien demandé ! Encore moins de venir foutre la merde à mon taf !

— Mais je t'en prie, fais-toi peloter par le premier connard qui passe !

Connard qui reste bien sagement au sol à se frotter la mâchoire. Ma main me lance un peu, mais je ne le montrerais pour rien au monde.

— Il ne m'a pas pelotée ! Traite-moi de traînée tant que tu y es !

Un Asiatique sort du restaurant et nous observe, les sourcils froncés. Lolita se tourne vers lui :

— Je m'en occupe, désolée, c'est un malentendu.

— Tu veux que j'appelle la police ?

— Non, je t'assure, tout va bien.

Puis elle se retourne vers moi et m'attrape par le bras avant de m'entraîner jusqu'à ma moto.

— Tu veux retourner en taule ? Parce que je te rappelle que ton cul est sur la sellette !

Je me dégage de son emprise et attrape ses cheveux au niveau de sa nuque pour la maintenir face à moi, histoire qu'elle comprenne bien ce que je lui dis : — Et le tien, de cul, n'est pas dans le domaine public. Tu veux que je te parle ? Que je te laisse entrer dans ma vie ? Dans ma tête ? Alors écoute bien, Dolorès : ce corps, il n'y a que moi qui le touche. C'est clair ?

Elle serre les mâchoires et ne répond rien. Je tire un peu sur ses cheveux, elle secoue la tête pour se libérer, mais elle n'ira nulle part.

— Ça te plaît, ça ? Que les clients profitent d'un petit extra ?

— Tu vas trop loin, Mehdi.

— Ah oui ? Tu voulais qu'on parle de Six ? Parlons-en : elle se respectait, elle. Elle lui aurait balancé son verre dans la tronche si ce mec lui avait fait le dixième de ce qu'il t'a fait.

Je vois que je l'ai blessée, je le vois à son regard qui passe de la colère à la peine. Je le vois au fait qu'elle arrête de lutter pour que je la lâche. Je le vois à sa bouche qui s'entrouvre légèrement sous le coup de l'étonnement. Et je regrette aussitôt. Mais je ne suis pas celui qu'elle voudrait que je sois. Capable de dire pardon. De faire un pas en arrière. Je ne sais pas faire ça.

Elle prend sa respiration, je relâche ses cheveux et c'est elle qui fait un pas en arrière. Elle murmure plus qu'elle ne parle : — Tu veux que je te fuie ? C'est ça que tu cherches ? Ça te fait tellement peur ce que tu ressens pour moi, pour nous, que tout ce que tu trouves comme parade, c'est me pousser loin de toi ?

Je ne dis rien. Je n'ai pas envie d'analyser tout ça. Je suis fatigué.

— Tu sais ce qui risque de se produire ? Ça va marcher. Repousse-moi, insulte-moi, je reviendrai peut-être une fois. Deux fois. Peut-être même plus que ça, parce que je suis naïve et stupide comme ça. Mais ne sois pas étonné que ta technique finisse par porter ses fruits, Mehdi. Parce que je ne reviendrai pas

toujours.

Ses mots me percutent si fort que j'en perds toute la haine qui s'est accumulée en moi depuis... des années. J'avance vers elle, elle s'éloigne et lève une main devant elle : — Pas maintenant. Juste... pas maintenant.

Elle secoue la tête, me lance un dernier regard chargé de regrets, et me tourne le dos. Le client n'est plus là, je le vois à l'intérieur en train de discuter avec le gérant lorsque Lolita entre à son tour. Pas une fois elle ne s'est retournée, et à ce moment précis, je crois avoir une idée de ce que ça me fera, si elle décide de ne plus revenir.

— Décidément, tu n'es pas seulement une tête de gland, tu es une sorte de gourou de toutes les têtes de gland du monde.

— Je sais.

— Ce n'était pas un compliment, trouduc !

Je regarde Lou sans rien dire. Ce n'est pas la première fois que je lui demande un conseil, sans en avoir l'air. Je lui ai raconté l'incident d'hier soir, et elle sait que c'est une façon déguisée d'avoir son avis sur la question.

Depuis que Ugo se construit sa nouvelle vie avec O'Neil, Lou et moi sommes plus proches que jamais. Elle ne parle pas trop de sa vie privée, je sais qu'elle voit ce prof dont elle n'est pas amoureuse. Mais parler de ce genre de choses n'a jamais été notre mode de fonctionnement. Sauf que j'ai besoin d'elle, et elle le sait. Alors on s'adapte, tous les deux.

— C'est mon jour de repos, balance-t-elle comme si je ne le savais pas.

— Et ?

— Viens avec moi.

— Je bosse, Maf.

— Prends ta journée, tu sais que si je demande à Pistou il dira oui.

— Pourquoi tu veux que je vienne avec toi ?

— Pour une fois, boucle-la et suis-moi. Ça nous changera de toutes tes conneries.

Trois heures plus tard, elle gare Nina II devant une plage, à Tarragone. Il y a du vent au bord de mer et, même si je n'aime pas particulièrement rouler en voiture avec elle et que je préfère de loin ma Triumph, je reconnais que je me serais gelé les miches.

— On fout quoi, là ? Je te préviens, si c'est une de tes idées à la con de défis,

oublie : je ne me baigne pas en plein hiver.

Elle s'assoit sur le sable et je l'imite.

— Ben justement, c'est là qu'elle m'a lancé un de ses premiers défis à la con, comme tu dis. Elle s'est jetée à l'eau tout habillée. On venait de quitter Perpignan, j'avais défoncé le crâne de cet enfoiré de José, on ne savait pas où aller, quoi faire. Et elle, elle s'est juste jetée à l'eau.

J'observe le mouvement apaisant de la mer qui vient lécher la plage et qui repart en laissant l'écume derrière elle.

— Mehdi, je ne vais pas te le dire cinquante fois parce que je pense que ça ne servirait à rien. Tu es trop têtu. Mais cette fille, Lolita, je ne te garantis pas qu'elle et toi vous avez un avenir commun. Je ne te promets pas qu'elle te fera du bien sur le long terme. Mais si tu n'essaies pas, tu ne le sauras jamais. Et peut-être qu'elle pourrait faire partie de ton avenir et te faire du bien. Ou peut-être pas. Je connais tes défauts, je les connais tous. Mais la lâcheté n'en a jamais fait partie.

Je devrais être secoué d'avoir parlé de Six, de l'avoir évoquée et d'être allé là-bas. Et pourtant, la seule chose à laquelle je pense, c'est que j'ai encore tout fait foirer avec Lolita. Quand je sonne chez elle, j'ai cette impression de déjà vu. Trop vu. Elle ouvre et son expression se durcit aussitôt qu'elle me voit. Elle ne dit rien.

— Je suis désolé.

— Si tu le disais en me regardant dans les yeux, Alaoui, peut-être que j'aurais envie d'y croire.

Alors je la fixe et lui dis :

— Je n'aurais pas dû faire ce que j'ai fait.

— Ni m'insulter.

— Ni t'insulter.

— Je ne veux plus que tu viennes sur mon lieu de travail.

— D'accord.

Je me tourne pour rejoindre ma moto quand elle m'interpelle :

— Je mate un film avec Juan. Si tu penses que tu peux te tenir correctement, tu peux rester. Pas pour la nuit, juste passer la soirée avec nous.

Je la regarde par-dessus mon épaule et elle ajoute :

— Range ton air sexy, Alaoui, ce soir il ne me tente pas.

— Mon air sexy ?

Elle lève les yeux au ciel et retourne à l'intérieur.

39

Lolita

Je m'étire dans mon lit que j'ai voulu, hier soir, délibérément vide et *No Surprises* de Radiohead résonne dans la chambre. Quand je repense à la soirée, je me dis que c'était quand même un peu irréaliste : moi au milieu de toute cette testostérone ambiante. Même si Juan dans l'après-midi m'avait promis de me faire confiance sur mon histoire avec Mehdi, on ne peut pas dire que sourire et détente étaient les mots d'ordre au loft, le soir même. Je revois d'ailleurs Mehdi, une fois Juan parti, me lancer son regard « laisse-moi te faire oublier que je suis un trou du cul de première », mais je n'étais pas prête à passer l'éponge aussi rapidement. Il l'a compris et m'a laissée seule vers minuit. J'étais sérieuse hier quand je l'ai averti que je ne reviendrai pas toujours. Ses mots m'ont blessée plus que tout ce qu'il avait pu me dire auparavant. Jusqu'à maintenant, j'arrivais à gérer ses doutes, sa colère, ses démons... mais pas cette comparaison malsaine qui avait juste pour objectif de me faire souffrir.

J'ai besoin d'arrêter de penser à tout ça, alors je me motive pour mon entraînement. L'audition est dans un mois et j'ai vraiment besoin de la réussir. Usher chante *Scream* et je commence à bouger à son rythme. C'est exactement ce dont j'avais besoin. Lorsque je danse, je ne peux pas me morfondre, je ne peux pas détester, je ne peux qu'éprouver cette plénitude qui opère. Je peux seulement être heureuse et me sentir moi. La pensée souvent peut nous égarer, mais lorsque je suis ici, je me retrouve, enfin.

Le reflet devant moi me renvoie un corps en perpétuel mouvement. J'ai peur de m'arrêter... jusqu'à ce que le bruit de la sonnette m'y oblige. J'ai du mal à reprendre mon souffle quand je l'entends de nouveau.

J'ouvre la porte et *le* découvre avec son sourire en coin qui me fait définitivement craquer. Il me tend un sachet comme si c'était la réponse à toutes mes questions.

— Ce sont les préférées de Lou. Elle m'a assuré qu'on ne pouvait en trouver de meilleures.

Ma respiration est toujours irrégulière et je tente de la calmer. Je l'observe et je réalise que malgré son assurance apparente, c'est un Mehdi hésitant qui se tient devant moi.

— Je me suis dit que le petit dej' à domicile t'obligerait à manger quelque chose.

Merde ! Merci à mon corps d'avoir flanché devant lui.

J'avais déjà ma mère, Lucia et Juan sur le dos à essayer de me gaver par tous les moyens et maintenant, je vais l'avoir, lui. La période de Noël est terminée. Dommage !

J'ouvre la porte en grand et il comprend que c'est ma façon d'accepter ses excuses. Je le laisse avancer vers la cuisine, sortir une énorme chocolatine et me la tendre.

— Prends des forces. Tu viens avec moi pour la journée.

— Pardon ?

Pendant que je m'installe sur un des tabourets, il contourne le bar et vient se placer entre mes jambes. Je suis toute en transpiration alors s'il pouvait s'abstenir de trop me coller, ça m'éviterait de me sentir aussi mal à l'aise.

— Quel est le mot que tu n'as pas saisi ?

— Tu ne t'es pas demandé si j'avais autre chose de prévu ?

— Tu as quelque chose de prévu, Dolorès ?

— Non !

— Alors ? Où est le problème ?

— J'aurais pu, c'est tout !

Je vois bien qu'il tente par tous les moyens de ne pas se mettre en rogne et j'avoue que ça m'amuse.

— Tu sais que tu as une veine sur le front qui palpite dès que tu es énervé ?

Je dois me mordre l'intérieur de la joue pour ne pas sourire.

— Tu cherches quoi ? grogne-t-il en s'écartant, ce qui a l'avantage de me faire rire.

Je savais qu'il ne tiendrait pas longtemps.

Petit joueur.

Je croque dans la viennoiserie et mes papilles gustatives sont proches de l'orgasme.

— Ne joue pas trop, je ne suis pas un bon perdant.

— Lou a raison, ils sont parfaits, balancé-je, la bouche pleine.

— Emmerdeuse !

Son téléphone sonne et il me fait signe qu'il doit répondre. J'en profite pour monter prendre une douche et faire une danse de la joie seule dans ma salle de bains.

Il arrête la moto juste à côté d'une plage immense. Le vent frais me procure quelques frissons malgré mon énorme doudoune. Je contemple la vue quand je sens son corps contre le mien, son torse contre mon dos.

— Ça va ? Pas trop froid ?

Je me contente de secouer la tête. Je devine les efforts qu'il a dû faire pour organiser cette virée. Un effort sur lui-même... sur son envie de ne pas prévoir de lendemains.

— Tu penses qu'elle est à combien ?

— Tu veux aller dans l'eau, Dolorès ?

— Juste glisser mes orteils. C'est un peu un rituel dès qu'on va à la plage avec Juan. On doit forcément finir les pieds dans l'eau.

— Un conseil, Delgado : quand tu es avec un mec, évite de lui parler de tes habitudes avec un autre. C'est le genre de truc qui peut me faire facilement péter les plombs.

— Je pense que niveau pétage de plomb, Alaoui, on a eu notre dose pour le mois entier, le provoqué-je en me retournant pour me retrouver face à lui.

Des deux mains, il me caresse les cheveux et promène ses pouces sur mes joues. Ce geste qui n'a pourtant rien d'exceptionnel me fait fondre. Est-ce que ça fait de moi quelqu'un de faible de ressentir ce genre de sentiment dès qu'il est là ? C'est comme si j'étais sous son emprise. Il fixe ma bouche, se penche pour m'embrasser et je choisis ce moment précis pour me détacher de lui.

— Tu fais quoi ? siffle-t-il en tentant de me retenir.

Je ne l'écoute plus et cours vers la mer en respirant cette odeur si particulière. J'enlève mes bottes, mes chaussettes et mes pieds entrent en contact avec le sable froid et humide. C'est toujours déstabilisant cette sensation. On a tellement l'habitude qu'il nous brûle la peau. Je commence à danser. J'ai toujours adoré danser sur la plage. Ça aussi on le fait souvent avec Juan, mais je vais me le garder pour moi. On va éviter de trop déclencher le tsunami Mehdi Alaoui. Je me lance dans une série de jetés et je n'ai pas besoin de le regarder pour savoir que son attention ne me lâche pas. Je m'arrête à quelques mètres de lui et souris en profitant de l'instant. Je ne me demande plus si j'ai le droit d'aimer ce type, je l'aime c'est tout... et je serai capable de lui offrir tout le temps dont il a besoin. Du temps pour réparer ses blessures. Du temps pour se relever. Du temps pour se retrouver. Pour lâcher prise... et peut-être un jour pour réussir à aimer de nouveau.

— Prêt ? demandé-je en courant vers lui avant de me jeter dans ses bras.

Il me rattrape et mes jambes s'enroulent autour de sa taille. Cette fois-ci ce sont mes mains qui glissent sur ses joues et je ne lui laisse pas le temps de réfléchir

que je l'embrasse de toutes mes forces. Il est surpris, mais reste sur ses appuis. Ma langue s'amuse sur ses lèvres pendant que ses mains descendent sur mes fesses.

— Je pense... qu'on a... trouvé notre rituel... lui dis-je entre deux baisers.

— Se peloter sur une plage déserte ?

— On peut dire ça.

— Alors je sais que tu penses que je suis un super héros, mais je ne sors pas mon matos par ce froid.

— Petite nature !

— Il va neiger...

J'observe le ciel et effectivement, j'ai comme l'impression que quelques flocons commencent à tomber.

— Merde ! Tu vois !

Je descends de ses bras et tourne sur moi-même. Ça fait une éternité que je n'avais pas vu de neige. J'ai juste un vague souvenir quand on était au collège avec Juan et qu'on avait fait une bataille de boules de neige. Je ferme les yeux et entends au loin la voix de Mehdi qui râle.

— Il faut qu'on rentre, et vite...

Je n'ai pas envie de partir.

J'ai juste envie qu'on reste là... sur cette plage... comme si nous étions seuls au monde.

— Remets tes pompes et magne !

Le froid se pose sur mes joues, mais je m'en fiche.

— Dolorès, putain ! Il neige de plus en plus et on est en moto !

J'ouvre les yeux de nouveau et il est toujours là... avec mes bottes dans ses mains... inquiet. Le sable commence à se couvrir d'un joli manteau blanc.

— On ne va pas pouvoir prendre la route, là.

J'ai comme l'impression qu'il angoisse.

Puis je comprends.

Six.

L'accident.

J'avance vers lui et pose mes paumes sur ses joues.

— Ça va aller...

— C'est dangereux. La route est glissante. On ne peut pas prendre ce risque.

— On ne le prendra pas.

— Lola...

Je vois toute la panique dans ses yeux. J'aimerais pouvoir réussir à le calmer en quelques mots, en quelques gestes, mais je n'ai pas encore cette faculté. Je n'ai pas encore le mode d'emploi, mais je ne baisse pas les bras.

Jamais.

— On peut rester ? murmuré-je à son oreille.

40

Mehdi

Je pose les casques sur le sol, dans l'entrée, pendant que Dolorès appelle son taf. Je ne travaille pas le samedi, heureusement car j'ai déjà posé un jour pour cette sortie. J'envoie juste un SMS à Lou pour la prévenir que je risque de passer la nuit ici. L'hôtel n'est pas miteux, sans être un palace non plus. Rien à voir avec...

La culpabilité me tombe dessus au moment où je me revois avec Six, dans la chambre de luxe dont nous n'avons profité que du lit. Notre première fois, une de nos rares fois, en fait. Car nous avons à peine eu le temps de nous effleurer, au final.

— Ça va ? Un souci ?

Je lui tourne le dos et fais semblant de chercher quelque chose dans mon sac à dos.

— Mehdi ?

— Oui, ça va. Je vais prendre une douche, je suis gelé.

Je m'enferme dans la salle de bain et me déshabille rapidement. On a évité le pire, seul mon jean est mouillé. Vu qu'on n'a aucune affaire de rechange, c'est pas plus mal. Je me glisse sous le jet chaud et calme ma respiration. J'aimerais réussir à la faire sortir de ma tête quand je suis avec Lolita. Mais j'ai peur qu'elle en sorte pour de bon, et je ne suis pas prêt à la laisser partir. Pas encore. Pas maintenant.

Après m'être séché et relativement détendu, je remets uniquement mon boxer et profite du chauffage assez fort pour laisser mon futsal sécher sur le porte-serviettes. Elle m'attend, assise sur le lit. Elle va me poser des questions, des questions auxquelles je n'ai aucune envie de répondre. Mais je le ferai quand même, pour elle.

— Il pleuvait ou il neigeait quand elle a eu son accident ?

Je savais que ça arriverait, je n'encaisse pas forcément bien qu'elle aborde le sujet pour autant. Je prends le temps de m'asseoir à côté d'elle et quelques secondes silencieuses s'étirent entre nous.

— Non. C'était un refus de priorité.

— Mais tu as peur sur la route, maintenant ?

— Non.

— Alors pourquoi tu...

— Parce que je ne veux pas te perdre !

J'ai crié, agacé et je vois qu'elle est choquée. Et puis elle sourit. Je l'observe sans rien dire. Cette fille est barge.

— Tu tiens à moi.

Ce n'est pas une question, alors je ne réponds rien. Bien sûr que je tiens à elle. Bien sûr que... Merde. Je crois que je le réalise là, parce que je le lui ai dit. Et ça me fait un peu paniquer. Mais je n'ai pas l'occasion de vraiment intégrer le fait qu'elle est plus pour moi que ce que je pensais.

Elle vient se placer à cheval sur mes cuisses et m'embrasse. Ses mains agrippent mes cheveux et son bassin exerce une pression contre moi.

— Tu ne me perdras pas. Je ne vais nulle part.

Elle essaie de me rassurer. Mais on ne peut jamais prévoir quand on va perdre quelqu'un. Que ce soit parce que cette personne nous quitte, ou parce qu'elle est tuée sur le coup dans un accident de la route, quelques minutes après qu'on l'ait embrassée et invitée à partager un appartement. Invitée à partager ma vie.

— Je sais, finis-je par murmurer entre ses lèvres. Je sais.

Elle me repousse et je tombe en arrière sur le matelas, son corps allongé sur le mien. Et je comprends d'un coup que la mort de Sixtine est ce qui m'empêche de m'attacher à qui que ce soit d'autre. Je pensais que j'étais incapable d'aimer à nouveau, mais il me semble qu'il s'agit plus d'une trouille phénoménale qu'elle meure, comme elle. Si je ne m'attache pas, elle ne peut pas m'échapper.

— Est-ce que tu veux bien arrêter de faire la gueule et de froncer les sourcils comme ça ?

Je lui lance mon regard le plus noir et elle lève les yeux au ciel. Elle commence à être immunisée, il va falloir que je trouve autre chose. J'avance dans l'allée et elle me suit pour se mettre à mon niveau avant d'entrelacer nos doigts.

— On peut aller en acheter, maintenant, si tu veux, me propose-t-elle.

— On va bientôt rentrer et j'en ai chez moi. Tu en as chez toi. Je ne vois pas l'intérêt. On a déjà rendu la chambre.

Quand elle a commencé à me chauffer, hier soir, nous avons réalisé que ni elle ni moi n'avions pensé à prendre de capote. Je ne pouvais pas prévoir qu'il allait neiger. Ils n'ont pas été foutus de le voir à la météo, alors bon... Forcément, j'étais parti pour quelques heures à l'extérieur, pas toute une nuit. Bref, on a fait ce qu'on a pu sans préservatif, il n'empêche que quand je suis frustré, je ne suis pas de bonne humeur. Lou me traiterait de gueule en biais, et c'est un bon résumé de mon état.

— Oh ! Regarde !

Elle pointe un étal du marché où nous nous promenons. La neige n'a pas tenu la nuit, le soleil est ressorti et même s'il fait frais, normal au mois de janvier, le temps n'a rien à voir avec celui qui nous a retenus ici hier soir. J'ai accompagné Lou un nombre incalculable de fois au marché, j'ai des réflexes de survie comme ne jamais poser les yeux sur les stands. Elle veut toujours tout acheter parce que ce n'est pas cher. Alors je mets quelques secondes avant de capter ce que me montre Lolita.

— C'est la mode, lui dis-je, un poil blasé.

— Sérieux, le rôle du schtroumpf grognon ne te va pas du tout, Mehdi. Et je l'achète.

— Fais bien comme tu le sens.

— C'est pour toi que je l'achète, précise-t-elle en récupérant sa monnaie et le petit porte-clefs.

— Je ne suis pas fan de Star Wars, trouvé-je utile de lui indiquer.

— On s'en tape, donne-moi les clefs de ta moto. Ce Dark Vador miniature est parfait, vous faites souvent la tronche, tous les deux. Je trouve qu'il te correspond bien.

— Il porte un casque, il ne peut pas faire la tronche, protesté-je pour la forme.

Parce que je suis un peu con comme ça, je lui tends le trousseau de la Triumph et elle s'empresse d'y accrocher le ridicule personnage.

Elle se met à rire en réalisant que ses yeux s'allument quand on appuie dessus.

— On dirait toi quand tu essaies de me pulvériser à coups de regards assassins !

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Maintenant bouge-toi, on a la route à faire.

— Ton amabilité n'a d'égale que ta jovialité !

Je sens le coin de ma bouche s'étirer et elle le remarque aussitôt, car elle se place devant moi et hausse plusieurs fois les sourcils.

— Quoi ?

— Tu as envie de sourire. Tu sais que tu le vivras bien si ça se produit ? Je t'assure qu'on s'en remet. Il se peut que tu éprouves un petit choc post-traumatique, mais ça arrive aux meilleurs d'entre nous.

Cette fois, je ne résiste plus et souris. Sa réaction est immédiate : elle se hisse sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Nous sommes au beau milieu du passage et j'entends qu'on nous conseille de prendre une chambre. Ouaip', c'est ce qu'on a fait, sauf qu'on n'était pas équipés, connard.

— Oh ! J'adore ! C'est trop mignon !

J'ai déposé Lolita chez elle et je suis rentré. Je crois qu'on était tous les deux d'accord, sans se le dire, qu'on avait besoin d'être chacun de notre côté. Ne pas précipiter les choses. Arrêter de trébucher, ça nécessite d'aller un peu plus doucement.

— Dark Vador n'est pas mignon, répliqué-je à Lou en lui prenant mes clefs des mains.

— Ah ben là, si, il l'est. D'où ça sort ?

— J'ai une réponse toute prête, Maf. Tu me poses vraiment cette question ?

— Et toi, tu n'as pas encore atteint la puberté pour avoir envie de me répondre ça ?

— C'est Dolorès qui a voulu l'acheter.

— Lolita t'offre des cadeaux, maintenant ? Tu vois, je t'avais dit que ces chocolaines mettraient le monde à tes pieds !

— Tu en as sur la table de...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase, elle est déjà en train de courir jusqu'à la cuisine, évite de justesse de se manger le mur dans la face et gémit de plaisir au moment où elle croque dans une viennoiserie, je suppose. J'espère. Parce que si elle gémit pour autre chose... Non, je frémis d'horreur et reporte mon attention sur l'écran de la télé.

— Tu sais qu'il est minuit passé ? C'était pour ton p'tit dej, si tu te goinfres maintenant...

— Che manche che que che veux !

— Putain, Lou, les postillons, merde !

J'essuie mon tee-shirt sur lequel elle a craché au moins la moitié de la chocolaine. Elle se tient devant moi et se lèche les doigts avant de soupirer.

— Alors, comment ça se passe avec ta danseuse ?

— Ça se passe.

— Tu lui as fait le coup de la panne, à ce que je vois.

— Très drôle. Il neigeait.

— Sérieux ?

— Si je te le dis.

— C'est l'Univers qui réunit ses forces cosmiques pour...

— OK, tu as fumé ?

— Pas du tout. Tu m'as coupée dans une tirade que je prévoyais poétique et lyrique et...

— Bonne nuit, Maf.

J'éteins la télé et vais vers ma chambre.

— J'étais inspirée ! crie-t-elle dans mon dos.

— Bonne. Nuit. Maf.

Je ferme ma porte et l'entends continuer à râler sur le fait que je suis un briseur de rêves et qu'elle trouvera quelqu'un digne d'apprécier ce qu'elle a à dire. La suite concerne ma tête de gland et mon insensibilité, j'éteins la lumière et m'allonge. Je soulève mes clefs que j'ai gardées dans la main et me surprends à sourire comme un con en faisant s'allumer les yeux de mon mini Dark Vador.

41

Lolita

Mon audition est dans une semaine.

Sept jours.

Je suis une boule de nerfs et je fais vivre un enfer à tous ceux qui ont le malheur de m'approcher d'un peu trop près. Mes parents en ont fait les frais ce week-end, et aujourd'hui c'est Juan qui tente d'agir comme si de rien n'était.

Peine perdue.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Ça va faire dix minutes que je te parle de questions existentielles au sujet de Elena et tu ne daignes même pas faire semblant de m'écouter ?

Il se tient debout de l'autre côté du bar en train de nous servir deux assiettes de

pâtes pendant que je le regarde m'exécuter son numéro de diva.

— Pardon. C'était quoi la question ?

— Sache que je n'ai plus envie de connaître ton avis.

— Comme tu veux.

— Tu n'insistes pas ?

— Tu veux que j'insiste ?

— Oui !

Je ne peux m'empêcher de sourire devant sa moue si expressive.

— C'est quoi le problème *con tu bomba* ?

— Elle va me rendre dingue.

— Dans le bon ou le mauvais sens ?

— À son niveau, je ne suis même pas sûr qu'il y ait un sens, secoue-t-il la tête en me tendant mon assiette. Mange... tes joues sont creusées.

— Tu as des sentiments pour elle ?

— Je ne sais pas.

— Tu aimes passer du temps avec elle, non ?

— Oui.

— Où est le souci, alors ?

— Elle a des envies sexuelles qui commencent à me faire flipper.

— Comment ça ?

— C'est... Putain, *querida*, c'est pas facile d'en parler sans avoir bu un minimum.

— Je te signale que tu es en train de boire une bière.

— Je parle d'un vrai alcool, pas de quelque chose que tu élimines en allant pisser.

— Allez, raconte ! Elle veut faire un truc à trois ?

— Aucun souci pour ça.

— Elle veut le faire avec un fouet ?

— Aucun souci pour ça aussi.

— Heu... OK... Elle veut faire ça avec... un animal ? Son chien ?

— T'es malade ! grimace-t-il.

— Ben quoi, alors ?

— Elle veut... me... tu vois... avec un gode ceinture ?

J'en recrache ma bouchée.

— La prochaine fois, je ramène mon bourbon : c'est juste pas possible.

J'explose de rire en imaginant Juan au lit avec la proposition de la bomba.

— Tu lui as dit quoi ?

— Que j'allais réfléchir... et arrête de rire, s'il te plaît. Fais au moins semblant de compatir.

J'essaie, mais je n'y arrive pas.

— Pardon... mais tu avoueras quand même...

— Je sais. Tu ne veux pas qu'on sorte, ce soir ? J'ai besoin de me changer les idées.

— « Changer les idées » c'est une façon détournée de me dire que tu veux picoler de l'alcool à 90 ?

— Oui, voilà.

Je suis accoudée au bar de *l'Irish Pub* devant mon Coca depuis une paire d'heures à rire devant un Juan surexcité. Je vois bien qu'il a besoin de décharger la pression et moi aussi par la même occasion. L'échéance arrive à son terme et je ne peux m'empêcher de me poser des milliards de questions. C'est beaucoup plus facile quand on a un but précis dans la vie. Le mien, c'est cette audition depuis un an. Il va se passer quoi une fois que je l'aurai passée ? Réussir ou échouer.

Et ensuite ?

Si j'y arrive, je sillonnerai l'Europe en représentation et si je loupe... je vais faire quoi ? Continuer de servir des pizzas ?

Donner des cours comme Juan ?

Faire les deux ?

Je n'y ai jamais vraiment réfléchi, au final.

Ce n'est pas comme si la compagnie ne prenait qu'une dizaine de danseurs sur la centaine qu'elle va auditionner. Je réalise que j'ai vraiment une chance infime d'être choisie.

— *Querida*, viens danser... me supplie Juan en se trémoussant devant moi.

Il doit en être à son troisième whisky et ses yeux ne sont plus du tout connectés entre eux. Comme si il y avait un décalage de réaction entre le droit et le gauche.

— Lolita, c'est ça ?

Je me tourne et découvre Ugo, le pote de Mehdi, derrière le bar. Je ne l'ai pas revu depuis la dernière fois, ici même, il y a de ça plusieurs mois déjà.

— C'est ça.

— T'es même pas drôle ! s'impatiente Juan qui lâche l'affaire pour retrouver un groupe de danseurs acharnés.

— Tu bosses dans ce pub ? le questionné-je, curieuse.

— On peut dire ça, me répond-il en me dévisageant. T'es venue avec Mehdi ?

— Non.

Bizarrement, il a l'air soulagé.

— Je peux t'offrir un verre ?

Je lui montre mon verre à moitié plein.

— Bonne soirée alors, me lance-t-il en repartant vers les escaliers.

— Allez, viens, c'est pas pareil sans toi.

Juan me prend le bras et je décide de le suivre au centre de la piste, qui n'est pas vraiment une piste, d'ailleurs. Plus un espace que les gens se sont attribués pour se défouler. Il y a genre deux mètres carrés et on se retrouve vite intimes, malgré nous, avec nos voisins. *Ah tiens, je viens de lui toucher la hanche. Ah, celle-là vient de me shooter un sein.* Je ne connais même pas la chanson qui est diffusée. Je me sens complètement *has been*, mais c'est pas grave. On fait semblant de brailler des paroles que de toute façon personne ne connaît. Même alcoolisé, Juan garde sa grâce pour danser. Non, c'est faux... il ne serait pas humain, sinon. Une rouquine s'approche dangereusement de lui ou c'est plutôt l'inverse... j'ai du mal à voir, quelques personnes se sont interposées entre nous. J'ai juste le temps de distinguer deux colosses qui écartent Juan avec force.

Merde !

Ça va dégénérer.

Ils encadrent la petite rousse qui se débat. Je ne réfléchis pas trop et fonce dans le tas.

— Lâchez-la, bande de brutes !

Je tente de l'aider, mais je me fais virer en moins de deux et j'atterris par terre à côté de Juan qui me fixe en essayant de comprendre ce qui se passe. Alors que je me relève difficilement, je vois Mehdi se jeter sur le sosie de Kubiak, qui le repousse assez facilement.

Mauvais timing !

On se retrouve au centre de l'attention de tout le *pub*.

La rousse continue de hurler et de s'agiter. Et Mehdi qui ne lâche rien.

— C'est quoi ce bordel ? me surprend Lou juste à côté de moi.

Je n'ai pas le temps de lui répondre qu'Ugo débarque, essoufflé.

— Tu fous quoi ? hurle-t-il contre Mehdi.

— Moi, je fous quoi ? Deux types sont sur moi et tu penses que c'est ma faute ?

Les deux types en question remontent les escaliers avec la fille où les attend un homme d'une cinquantaine d'années.

Juan s'accroche à mes épaules. Il semble autant perdu que moi.

— Tu ne peux pas rester dans le *pub*, siffle Ugo en montrant la porte.

— Depuis quand on passe après ces gros cons ? s'énerve Lou en poussant Ugo de toutes ses forces. C'est eux maintenant ta famille ? Ben, restes-y ! C'est plus la peine de rentrer ! Mais merde, Mehdi défendait Lolita, espèce de trou du cul. Ouvre les yeux !

Alors que Lou semble au bord de la crise de nerfs, Mehdi lui prend la main, calmement.

— Laisse tomber. On y va.

Je me souviens de la fois où j'ai débarqué chez eux et où j'ai assisté à la façon dont elle l'a apaisé avec quelques mots.

— Lou, soupire Ugo en essayant de la rattraper quand elle s'écarte de lui.

Sans un mot, elle suit Mehdi qui se pose devant moi et me caresse la joue.

— Ça va ?

— Là, pour tout te dire, je ne sais pas encore.

— On se barre, nous coupe Juan. Ils sont tous tarés là-dedans.

On se retrouve tous les quatre dehors. Le calme de l'extérieur contraste avec les dernières minutes qui viennent de s'écouler.

— J'ai envie de lui arracher ce qui lui pend entre les jambes et de m'en servir de cure dent. Non, pas pour moi, en y repensant ça serait carrément dégueulasse, mais bon dans le principe quoi... balance Lou en faisant des allers-retours derrière nous.

— Il s'est passé quoi, exactement ? me demande Mehdi comme si Lou n'était pas en train de péter un plomb à côté de lui.

— Je ne sais pas trop. On dansait. Une fille s'est approchée de Juan. Les deux golgoths sont arrivés en jouant des coudes. Ils ont poussé Juan. La fille a hurlé. J'ai foncé sur eux. Ils m'ont repoussée. T'es arrivé... Comment ça se fait d'ailleurs que t'es là ? Tu devais avoir un truc de prévu.

— Je suis allé chercher Lou qui est tombée en panne avec Nina.

— Nina ? le coupe Juan.

— Ma caisse, explique Lou.

— Je peux finir ? s'impatiente Mehdi.

— Si tu es plus précis, oui, lance Juan comme si de rien n'était.

Mehdi se passe une main dans les cheveux avant de reprendre :

— Donc quand tu m'as laissé le message, j'étais avec Lou...

— Et quand il m'a dit que tu sortais à *L'Irish Pub*, ça m'a donné envie d'y aller. Ça fait longtemps que je n'ai pas fait la fête, enchaîne-t-elle.

— La fête n'est pas terminée, sourit Juan en se déhanchant.

— T'as raison ! se marre Lou. On a toute la nuit devant nous !

Je regarde Mehdi en souriant. Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée mais j'en ai autant envie qu'eux.

42

Ugo

Eh merde ! Ils ne comprennent rien ! J'en peux plus, ils m'étouffent. C'est sûrement mieux qu'elle ne veuille plus de moi à la maison.

La maison...

Je ne me suis jamais trop senti à ma place dans cet appartement. Avec Lou qui s'est mise à se lancer des « cap ou pas cap » toute seule et Mehdi qui navigue entre la déprime et la prison, je n'ai pas trouvé mon rôle. Ils arrivent très bien à se soutenir mutuellement. Oui, peut-être qu'on a besoin de s'éloigner les uns des autres, c'est plus sain.

— Fils, viens boire un coup avec moi.

Patrick m'attend en haut des escaliers, à la porte de son bureau.

Fils.

Il est le premier, de toute ma vie, à m'avoir appelé comme ça. Et nous ne sommes même pas liés par le sang. Nous sommes plus que ça, au final. Il m'a aidé à le trouver, ce rôle que je cherchais.

— Désolé pour Caitlin, enfin : pour Mehdi.

— Ne t'inquiète pas, nous savons tous les deux qu'elle est ingérable.

J'entre et il referme derrière moi. Il me fait signe de le suivre dans le coin salon

de la pièce et je m'assois sur l'un des fauteuils. Je n'ai jamais vu un de ses gardes du corps partager son précieux whisky avec lui, donc oui, je me sens privilégié.

— Alors, Ugo, cette semaine au quartier, ça s'est passé comment ?

Il me tend un verre rempli de liquide ambré dont je n'étais pas spécialement fan avant de le connaître. Je trinque avec lui une fois qu'il a pris place en face de moi et je bois une petite gorgée avant de lui répondre : — Nous avons augmenté nos bénéfices de 5 % sur les trois derniers mois. Cette semaine s'est aussi bien déroulée que les autres. Mais je dois vous dire qu'il y a une forte demande pour ce nouvel acide qui tourne dans les grandes villes en ce moment.

— Bien, tu penses pouvoir gérer ça ?

Je hoche la tête avec conviction. Bien sûr que je peux gérer ça. Du temps de Mehdi, il voulait garder Saint-Jacques relativement clean. S'en tenir au cannabis et à l'herbe. Il ne voyait pas assez loin. Depuis que la famille O'Neil a pris les choses en mains, ça prospère vite et bien.

— Il faut qu'on parle sérieusement, Ugo.

Je me redresse instinctivement en m'éloignant du dossier. Je n'aime pas ça. Parler ? J'ai dû faire une connerie sans le savoir...

— Ta place n'est pas dans la rue, tu vau mieux que ça. Tu vois ce que je veux dire ? me demande-t-il avant de boire.

Je laisse passer quelques secondes pour essayer de comprendre de quoi il me parle, mais je ne vois pas. Je n'aime pas passer pour un abruti, mais parfois, je n'ai pas le choix.

— Pas vraiment.

— Tu es ambitieux, tu connais tous les dealers, tu as une bonne ascendance sur eux. Je te veux ici, au QG. J'ai besoin de te déléguer quelques affaires, surtout quand je pars au pays.

Ce n'est un secret pour personne dans le cercle privé de Patrick O'Neil : il travaille pour financer les cellules dormantes de l'IRA qui étaient contre le cessez-le-feu. Son but, comme celui de beaucoup d'autres d'après ce que j'ai compris, est de réarmer les catholiques qui se sont rangés à la majorité malgré eux et veulent toujours l'unification de l'Irlande. Surtout depuis que le Royaume-Uni a voté sa sortie de l'Union Européenne, O'Neil m'a raconté la façon dont les esprits s'échauffent à la perspective d'en profiter pour enfin obtenir cette indépendance. J'aime l'idée de se battre pour ses convictions et même s'il ne s'agit pas de mon pays ni de ma religion, appartenir à un projet d'envergure comme celui-ci me donne un objectif.

— Merci, me contenté-je de répondre, un peu perturbé par cette confiance que jamais personne n'avait mise en moi avant.

— Voilà comment je vois les choses, fils : tu quittes ce travail miteux dans ce garage délabré où tu n'as plus rien à faire. Tu viens t'installer pour de bon avec nous, ce sera beaucoup plus pratique. Et je vais te demander une dernière petite faveur.

— Tout ce que vous voudrez.

Et je le pense. Il m'a sorti de la rue, m'a donné le sentiment de faire partie d'une famille. En quelques mois, cet étranger a fait pour moi plus que ma propre mère durant toute ma vie. Et je ne parle pas de mon père, aux abonnés absents.

— Caitlin. J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour veiller sur elle lorsque je m'absente. Tu penses pouvoir faire ça pour moi ?

La pression est énorme. Patrick aime son pays, mais il aime encore plus sa fille. J'ai compris que sa mère était morte, j'ignore dans quelles circonstances, mais Caitlin est tout ce qu'il reste à son père. Qu'il me demande de m'occuper d'elle quand il part en Irlande m'honore autant que ça m'effraie.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Bien. Parfait. Je n'en attendais pas moins de ta part. En revanche, tes nouvelles responsabilités impliquent que tu changes ta façon de t'habiller.

Je baisse les yeux sur mon jean, mes Converse et mon tee-shirt.

— Ne t'inquiète pas pour la dépense, tu vas aller à cette adresse de ma part et faire en sorte d'être digne d'intégrer la famille.

Il me tend une carte. J'ai l'impression d'être dans une scène du Parrain. Parce que je sais parfaitement ce que signifie *la famille*. Mais je ferai ce qu'il me demande. Il est la main qui me nourrit, à présent. Je ne suis pas assez stupide pour cracher dedans et encore moins la mordre.

— Hé ! Ugo !

Je me retourne en haut des escaliers, Caitlin me fait signe de derrière une porte entrouverte. Je m'approche et attends de voir ce qu'elle a à me dire. Cette fille me prend la tête et elle le sait. C'est une gamine gâtée-pourrie qui n'est pas capable d'apprécier ce que la vie lui offre. Elle possède tout ce qu'on peut espérer posséder, mais elle n'est jamais satisfaite.

— Il fait quoi ?

Elle parle de son père, bien sûr. Je reste silencieux.

— Allez, il est occupé ?

— Pourquoi ? Tu veux retourner sauter sur tout ce qui bouge au rez-de-chaussée ?

Elle recule un peu, probablement choquée. La plupart du temps, j'évite de lui adresser la parole. Mais quand je le fais, je n'arrive pas à faire semblant. Je dois lui dire ce que je pense de son attitude de pauvre petite fille riche. Et puis ce n'est sûrement pas de sa faute, mais elle me rappelle Sixtine. Celle qui a foutu le bordel dans ma vie. Je sais que Lou et Mehdi ont beaucoup souffert. Et j'avoue qu'elle me manquait, au début. On s'attache vite à ce genre de nana. Mais le vide et le chaos qu'elle a laissés derrière elle ont chamboulé l'équilibre stable qu'on avait avec mon meilleur pote et ma sœur. Alors oui, Caitlin n'y est pour rien, mais les filles dans son genre, je m'en tiens éloigné. Autant que je peux, vu que je vais devoir jouer la nounou au prochain voyage de son père.

— Je dansais. Je ne sautais pas sur tout ce qui bouge.

— Tu as mis une merde pas possible. Mais je comprends que tu ne t'en sois pas rendu compte, on oublie le reste du monde à force de se regarder le nombril.

Elle grimace.

— Tu ne me connais pas. Tu bosses juste pour mon père, alors oublie-moi !

Elle claque la porte. Ben OK, je ne demande que ça de l'oublier. C'est elle qui est venue me parler. Putain, les meufs, j'y capte vraiment rien. Je descends au *pub* et m'installe au bar. Le barman m'apporte tout de suite une pression. Je le remercie d'un signe du menton et fais pivoter mon tabouret pour observer la salle. J'ai toujours du mal à me rappeler comment c'était, avant. La place Cassaynes est toujours la même, et pourtant, tout a changé. C'est ici que se font la plupart des deals, quand ce n'est pas aux casernes. Il y a toujours le marché, des poubelles entassées et la même faune depuis des années. Mais avant, je faisais partie de cette faune. Maintenant...

Je souris. Patrick O'Neil m'offre un avenir et si je me démerde bien, peut-être que j'aurai mon propre établissement aussi, un jour. Je termine ma bière et sors du bar pour me diriger vers la rue parallèle où j'ai garé ma voiture. Comme tous les soirs, ou presque, je rentre chez moi. Pas à l'appartement où Mehdi et Lou sont sûrement déjà retournés, non. Mais dans la maison où mon patron m'a immédiatement accueilli, les bras ouverts.

43

Mehdi

Ça fait trois fois que Lou essaie de sonner chez quelqu'un en passant devant une entrée d'immeuble, et je la retiens sans mal contre moi. Si j'avais su que Juan et elle passeraient la soirée à picoler tout en se racontant des anecdotes « marrantes » sur Dolorès et moi, j'aurais décliné l'offre et je serais déjà en train de dormir. Mais non, c'est tellement mieux de jouer les chaperons pour deux épaves

qui ont régressé à l'âge de douze ans. Et je sais de quoi je parle : quand on était en cinquième, avec Ugo et Maf, sonner sur tous les interphones à minuit passé était notre connerie préférée. Enfin, parmi d'autres.

— Lou, tu fais chier, on est dans notre rue, là.

Je me retourne pour trouver Juan en admiration devant une plaque d'égout. Un putain de caniveau. Il est accroupi et tend le doigt devant lui en parlant, Lolita l'écoute patiemment dans la même position. Nous nous rapprochons d'eux et je capte le discours de Juan : — Imagine, un type, un matin, s'est levé et a déclaré : « Nous avons besoin d'évacuer nos déjections corporelles, mais faut arrêter avec les pots de chambre qu'on vide par la fenêtre, les gars. On est civilisés et ça pue trop dans nos rues. Ce qu'il nous faut, c'est un système souterrain ! Car si la merde est cachée, c'est un peu comme si ça n'existait pas. Donc, les gars, le but est de canaliser toute la merde de tout le monde, vous êtes partants ? » Et aujourd'hui, si on n'avait pas les égouts, la vie serait tellement moins glamour, *querida*, tu t'en rends compte ?

— Tout à fait, Juan, tout à fait.

Il se met à lui parler en espagnol avant de la prendre dans ses bras. Ils se ramassent tous les deux, étant donné la position précaire dans laquelle ils étaient. Et il lâche : — Et quand tu penses qu'on jouait aux billes sur des couvercles à merde !

— Tu vois, le gode ceinture, à côté, c'est rien... se marre Lolita.

Je ne veux pas savoir de quoi ils parlent. Si, je veux savoir, parce que j'aime pas l'idée de quoi que ce soit de sexuel entre eux, mais Lou choisit ce moment pour se mettre à chanter. Et je donnerais n'importe quoi pour qu'elle la boucle.

— 51 je t'aime ! J'en boirais des tonneaux !

Juan se relève de suite, comme s'il s'était pris un shoot d'adrénaline, et l'accompagne en faisant... un canon. Putain.

Je vais aider Dolorès à se relever, plus parce qu'elle est morte de rire et qu'elle n'arrive pas à effectuer deux mouvements consécutifs sans se marrer et retomber au sol que par galanterie. On finit par réussir à atteindre notre immeuble et à grimper les étages, sans réveiller qui que ce soit. Je crois.

Je ne me souviens pas avoir déjà eu le rôle du pote sobre et raisonnable. Lolita a cet effet sur moi. Je ne me voyais pas me mettre à picoler alors qu'elle a tourné au Coca toute la soirée.

— Et si tu m'abandonnes, alors je m'empoisonne, avec une bombonne, de Ricard bien jaune ! hurle Juan devant chez nous, les rires de Lou en fond.

Je déverrouille la porte de l'appartement pour vite les faire rentrer et nous épargner les voisins qui pourraient gueuler, à juste titre. Maf trébuche, le cliché

de la nana bourrée incapable de marcher sur des talons. Alors qu'elle n'a pas de talons, mais passons, je ne suis plus à ça près. Les deux loques se jettent sur le canapé en se marrant.

— C'est joli chez toi, Lou-Ann.

— Merci.

Je ne relève pas le fait que c'est aussi chez moi et qu'il vient de me faire un compliment. Non pas que j'y sois pour grand-chose dans la déco, mais vu les regards chargés de haine que j'ai reçus de la part de Juan toute la soirée, il s'en boufferait les couilles de m'avoir dit quelque chose de sympa par inadvertance. Je vais garder ça pour plus tard, ça pourra toujours servir.

— Je peux aller dans la cuisine ? Je pense qu'il faudrait leur faire boire un peu d'eau, genre deux litres chacun, ce serait un bon début, me demande Dolorès, l'air aussi fatiguée que moi.

— Sûr, vas-y, je vais vérifier que personne ne vomisse nulle part.

Je me plante devant le canapé, ils ne font pas attention à moi.

— Oui, mais tu as raison.

J'ignore de quoi ils parlent et pourquoi Lou déclare aussi solennellement que Juan a raison, je veux juste m'assurer qu'ils ne vont pas être malades. Et aller me coucher. Il n'y a pas à dire : quand on picole, on a une bien meilleure endurance. Ce qui est complètement paradoxal étant donné qu'on est dans un état pitoyable.

— Maf, tu gères ?

— Oui, ma tête de gland. Je gère la fougère !

— Tête de gland ? C'est ton p'tit nom ? me demande Juan en riant sans chercher à faire semblant de ne pas trouver ça hilarant.

— *Elle* peut m'appeler comme ça. Toi, non.

Je tente de rester calme, zen, détendu, tout ça quoi... Parce que j'avoue ne pas apprécier la façon dont ce type essaie de systématiquement me faire passer pour... ben : une tête de gland.

— Détends-toi, Mehdi. Tu aurais dû picoler un peu, ça t'aurait fait du bien, lâche Lou avant de poser la tête sur l'épaule de Juan.

Euh... Je ne suis pas fan de leur proximité, là. Je m'assois à côté d'elle et l'attire sur moi. Elle change de support sans protester. Elle se jette même directement sur mes cuisses, plaçant ses jambes sur Juan dans la même manœuvre. C'est comme ça que Lolita nous trouve en revenant avec deux bouteilles d'eau. Je ne savais même pas qu'on avait de l'eau minérale. Elle en tend une à son pote qui a l'air d'être habitué à ce type de soins. Lou, d'un autre côté, est plus longue à réagir. Elle se redresse en râlant, mais elle obtempère. Elle n'a jamais eu l'alcool

mauvais, c'est d'ailleurs le meilleur moment pour lui demander à peu près n'importe quoi ou lui avouer un truc qui la foutrait en rogne en temps normal, à jeun. Je glisse un bras autour de sa taille pour l'aider à tenir assise, le regard de Dolorès s'attarde une seconde de trop sur ma main. Elle fait comme si ça ne la dérangeait pas. Et je me surprends à aimer voir la pointe de jalousie sur son visage.

— Ça tourne, se plaint Lou en se recroquevillant contre moi.

— Tu bois, tu assumes. Et ne me vomis pas dessus, Maf, tu sais que ça se finirait mal.

— Je ne vomis pas quand je bois.

— Et toi ? demandé-je à Juan.

Aucune réponse.

— Il s'est endormi, m'informe Lolita.

Elle s'installe en face de moi, sur la table basse, bien droite.

— Il peut dormir là, marmonne Lou, de toute façon Ugo ne va plus rentrer.

J'exerce une pression sur sa taille, pour lui montrer que ça va aller, elle recouvre ma main de la sienne. Lolita gigote un peu. Je la fixe, elle pose enfin les yeux sur moi. Je lui souris.

— Ton frère va revenir, Lou, tenté-je de la rassurer.

— Tu dis ça parce que tu ne veux pas que je pleure.

Vrai. Quand Maf est bourrée et a l'alcool triste, c'est l'enfer. Elle ne pleure pas avec élégance, c'est plutôt dégueulasse, même, quand la morve coule de son nez à ses lèvres. Alors j'aime autant qu'elle reste de bonne humeur. Surtout qu'il faut des heures pour qu'elle arrête de sangloter, et je suis trop HS pour tenir des heures à la consoler.

— Ugo, ton pote : c'est le frère de Lou ? me demande Lolita, un peu perdue.

— Je ne te l'avais pas dit ?

Elle secoue la tête.

— C'est mon abruti de grand frère, oui. Et il avait fumé, ce soir, tu as vu ses pupilles comme elles étaient dilatées ?

— Je te trouve bien cohérente pour quelqu'un de bourré. Pourquoi tu n'irais pas te coucher ?

— Ah, Monsieur je n'ai jamais touché de drogue de ma vie et je ne picole qu'en de rares occasions... Heureusement que tu as d'autres talents Mehdi Aziz Alaoui !

— Aziz, c'est vrai, se marre Lolita.

Et puis d'un coup, elle ouvre grand les yeux. Et je réalise ce que Lou vient de dire. J'essaie de trouver une parade : elle a bu, elle ne sait pas ce qu'elle dit, ou alors elle est dans le déni. Rien. Je ne trouve rien de convainquant et Dolorès se lève lentement. Lou ronfle contre mon bras, de la bave traversant la manche de mon tee-shirt. Je la dépose sur le canapé, la tête sur l'accoudoir, et me tiens face à Lolita, silencieux.

— Pas de drogue de ta vie ? me demande-t-elle d'une petite voix qui ne me trompe pas.

Elle n'est pas calme, elle se contient.

— Lolita...

— Ne choisis pas ce moment pour te décider à m'appeler par mon prénom, murmure-t-elle en serrant les dents.

Je fais un pas vers elle, elle en fait deux en arrière.

44

Lolita

Monsieur je n'ai jamais touché de drogue de ma vie ?

La voix de Lou s'immisce en moi.

Pas ça.

J'ai mis quelques secondes avant de réagir, mais maintenant ces paroles prennent tout leur sens. Je l'observe et attends calmement. Ne pas faire de conclusions hâtives. Ne pas tout gâcher sur un malentendu. Il va forcément me dire qu'elle ne sait pas ce qu'elle raconte, qu'elle a trop bu et qu'elle le confond avec un autre.

Allez, Mehdi.

Non !

Ne me regarde pas comme ça.

T'as pas le droit.

Pas comme si tu t'en voulais... comme si c'était vrai.

Ça ne peut pas l'être. Impossible.

Je ne peux pas être tombée amoureuse d'un type qui m'aurait baladée depuis tout ce temps. Je ne peux pas avoir été aussi aveugle ?

— Je vais t'expliquer...

Je lève la main pour lui faire comprendre d'arrêter. J'ai du mal à prendre ma

respiration.

— Dis-moi juste que c'est faux. Je ne suis pas capable d'entendre autre chose.

Il se contente de secouer la tête.

J'ai la nausée. Je crois que je vais vomir. J'ouvre la porte et descends les escaliers en courant. Je manque d'air.

Mon esprit s'emplit d'images de nous : nos premières réunions... sa colère constante... mon angoisse qu'il replonge... mes doutes sur mon rôle de référente... ma culpabilité... son appel au secours... ma façon de m'accrocher à lui par tous les moyens.

Mais merde !

Comment j'ai pu me planter à ce point ?

Je suis maintenant dans la rue et j'avance d'un pas rapide. Je ne sais pas trop où je vais, mais ça n'a aucune importance.

— Attends !

Il est juste derrière moi, mais je ne veux pas lui parler. Je ne veux pas l'entendre me débiter de fausses excuses.

Comment il pourrait le justifier ?

Il ne pourrait pas.

— Ne pars pas comme ça...

Je m'arrête net mais ne me retourne pas. Je ne suis pas capable d'affronter son regard et d'avoir la confirmation que notre relation est basée sur un leurre depuis le début.

— Regarde-moi, s'il te plaît.

Je me crispe à ses paroles, comme s'il avait encore une légitimité de me demander quelque chose.

Il ne l'a plus.

Il est tout proche.

Il n'a pas besoin de me toucher pour que je sente sa présence contre moi.

Je lutte... contre la réaction de ce corps qui a encore besoin de lui.

— Tu ne veux même pas te retourner ?

Je secoue la tête. Je n'ai pas la force de parler.

Ses bras entourent ma taille et sa tête vient se poser dans le creux de mon cou.

— Lola, lâche-t-il d'un ton plein de remords.

J'ai envie qu'il arrête de parler.

Maintenant.

Je ne veux pas entendre sa voix, son souffle... rien qui le concerne.

Il s'amuse à faire glisser son front de mon cou à mes épaules.

— Parle-moi...

Je voudrais que tu disparaisses.

Je voudrais ne plus jamais ressentir ce que tu me fais éprouver à ce moment.

Je voudrais m'évader.

Ne plus penser.

Juste être loin de toi... et de moi-même.

Pour la première fois depuis trois ans, j'ai l'impression d'avoir une bonne raison de replonger.

Une raison valable à cette rechute.

Lui.

Ses mensonges.

— J'ai dit au juge que je consommais. Quand tu deales, tu prends forcément plus cher. Et quand on m'a proposé de sortir plus tôt sous réserve d'aller à ces réunions, j'ai accepté. Ensuite... tu connais l'histoire. Tout s'est enchaîné. Et plus on avançait, plus la vérité était difficile à avouer...

Je ne bouge toujours pas.

Cette fois-ci, son bras m'oblige à me retrouver face à lui. Ses mains remontent le long de mon corps et me soulèvent le menton.

Je ferme les yeux.

Je frissonne.

Je ne suis pas prête à me plonger dans son regard.

— Je ne bougerai pas tant que tu ne m'auras pas regardé.

Je respire un grand coup, mes paupières se relèvent doucement... et ce que je craignais survient.

Sa douleur.

Ses regrets.

Ses doutes.

Il me caresse la joue et je recule pour éviter ce contact trop intime. Je ne veux pas craquer. Je ne veux pas lui donner la moindre chance de pouvoir me faire

flancher.

— Ne me touche plus, Mehdi, lancé-je le plus calmement possible.

Son corps entier tressaille à mes paroles.

— Tu as perdu ce droit il y a de ça dix minutes.

Sa mâchoire se contracte et sa veine refait son apparition, mais je ne céderai pas.

— Tu voulais que je fasse quoi ? s'énerve-t-il.

— Tu veux vraiment une réponse ?

— Tu penses que c'était facile ? Je serais retourné en taule !

— Tu ne me fais pas confiance ?

— C'était déjà trop tard... tu étais tellement investie.

— Mais qu'est-ce que j'ai été conne, putain ! Tu t'es bien foutu de ma gueule !

— Non, mais...

— Ferme-la ! Je ne veux plus que tu me touches, je ne veux plus que tu me parles... j'aurais pu... pour toi j'étais capable de tout...

Il fait un pas mais je recule de deux.

— J'ai dit : stop !

Je vois bien qu'il panique, mais je m'en fiche. C'est fini le temps où je m'inquiétais pour lui. Pour tout. Je me sens trahie.

— Laisse-moi au moins te ramener. Tu ne peux pas re...

— Je ne veux plus rien avoir affaire avec toi. Je vais juste appeler un taxi, le coupé-je en prenant mon téléphone.

Je compose un numéro et une standardiste me confirme qu'on viendra me récupérer dans quinze minutes. Je m'assois sur le trottoir et plonge la tête dans mes bras, contre mes genoux. Je me mets en boule pour me protéger. De sa tendresse. De mes envies. De ma rage...

Je fais comme s'il ne s'installait pas à côté de moi.

Je fais comme si son corps près du mien ne me faisait plus rien.

Je fais semblant d'être forte.

Je fais semblant de ne pas respirer son parfum.

Le taxi arrive et je glisse rapidement à l'intérieur en indiquant mon adresse... et je fais semblant de ne pas vouloir me retourner pour en profiter une dernière fois.

Je suis dans le studio et mets la musique pour danser. *Loveland* de Milky Chance se lance. Je repense à ce matin et à la façon dont mon corps se déplaçait dessus, mais les paroles prennent un autre sens, maintenant.

***You get dizzy just of her charisma
She will love you like a twister***

And you'll be swept away Ce matin, je croyais que notre relation valait la peine que je me batte pour elle. Je pensais que ce nous que j'essayais de construire, même seule, méritait les efforts que je faisais. Je le voulais lui... comme une évidence.

Je réalise, tout à coup, que je n'ai même pas envie de danser. Je suis devant ce miroir et j'ai juste envie de craquer.

Hurler.

Pleurer.

Me battre contre mes démons.

Je mets un coup dans la glace qui reste intacte. C'est que dans les films que ça explose dès le premier choc. Je ne m'avoue pas vaincue et frappe de toutes mes forces. À plusieurs reprises jusqu'à ce que ça se fende en quelques morceaux. J'observe les débris, le sang qui s'échappe de ma main et je ne ressens rien.

Ni douleur.

Ni remords.

Comme si mes émotions s'étaient brisées, elles aussi.

Je reste là, prostrée... devant cette silhouette que je ne reconnais plus.

***And we were so, so, soo oh, so, soo oh, so, in love
Take me to Loveland
And no one's gonna find me
'Cause I'm leavin' this old place***

I don't care Je savais qu'il ne ressentait pas les mêmes sentiments que moi. Tu peux combattre une chose si tu en as conscience. Mais ce soir, j'ai juste pris une énorme claque. Comme s'il m'avait craché : ce n'est pas que je ne t'aime pas Lolita, c'est juste que tu n'es rien. Je m'en tape. De toi. De tes années de dépendance. De ta souffrance.

Mes jambes cèdent et je me retrouve à genoux, au milieu de ce chaos...

45

Mehdi

Je porte Lou dans son lit, elle marmonne quelque chose au sujet d'un homme sans nom et je la borde avant d'aller dans la salle de bain. Celle que je ne partage plus vraiment avec Ugo puisqu'il n'est jamais là. Je me déshabille en revoyant Dolorès s'éloigner de moi. En l'entendant me dire qu'elle ne veut plus que je la

touche. Et cette histoire de réaliser ce qu'on a au moment où on le perd prend tout son sens. Je vais sous le jet sans attendre que l'eau soit à la bonne température, j'ai besoin de sortir de cet état apathique dans lequel cette fin de soirée m'a plongé. Je suis frigorifié quelques instants, puis l'eau chaude arrive et je suis toujours aussi sonné.

Je n'en veux même pas à Maf. J'ai menti, il y a des conséquences, normal. Je m'y attendais. J'avais juste espéré que faire l'autruche me permettrait de repousser ce moment. Bien sûr, ça me tombe sur la gueule quand je pense que tout va bien avec Lolita. C'est un peu ma spécialité. Avec Six, pareil : il a fallu qu'on soit enfin sur la même longueur d'onde pour qu'on me l'enlève. On en a profité quoi... quelques jours ? À peine.

Je me sèche et me couche direct, avec l'impression que j'ai tout foutu en l'air. *Non, ce n'est pas une impression, espèce de tête de gland : tu as tout foutu en l'air.* Je prends mon téléphone et lui envoie un SMS : Je voulais te le dire, j'allais te le dire.

Pas de réponse. J'attends un bon moment, mais une heure plus tard, je suis toujours dans mon lit en train de fixer mon écran noir. Je n'ai plus aucune fierté : J'avais quand même besoin de toi, Lolita. Parle-moi.

Silence. Une autre heure s'écoule et je sais qu'elle a lu mes messages, mais qu'elle refuse simplement d'y répondre. Je peux la comprendre. Ça ne m'incite pas pour autant à arrêter : J'ai encore besoin de toi.

— Mehdi... hé, Mehdi...

Je sens qu'on me secoue, je me retourne et mon bras percute quelque chose dans la manœuvre. Un grognement suivi de quelques jurons retentit dans ma chambre. J'ouvre un œil. Je me redresse d'un coup, mon téléphone tombe de ma main, je me retrouve debout, à poil et Juan qui plaque sa main sur sa joue.

— Heu, *muchacho*, je crois que tu as la gaule du matin.

— Mais merde ! Tu fous quoi dans ma chambre ?

— Sérieusement, tu peux mettre un truc ? Un drap ? N'importe quoi ? Je ne suis pas très à l'aise de parler avec un mec qui bande en face de moi.

Je baisse les yeux sur... ouaip, bon ça va, ce n'est pas comme s'il ne connaissait pas le processus... Je me retourne pour chercher un caleçon, il siffle.

— C'était quoi, ça ? lui demandé-je en m'habillant.

— Je suis 100 % *hétéro*, *hermano*, mais je comprends pourquoi Lolita craque pour toi... Avec un cul pareil.

— Non, ne me parle pas de mon cul. Pas quand je suis juste en calbut avec la

trique. Et qu'est-ce que tu fous dans ma chambre ? répété-je en croisant les bras.

Il retire sa main de son visage. Je crois qu'il va avoir un œil au beurre noir. Je la fais, la blague du beurre qui... non, je vais fermer ma gueule, il est trop tôt pour l'humour douteux.

— Je vais récupérer ma voiture, je crois me rappeler où je suis garé. Je voulais savoir si Lolita était avec toi, je vois que non. Je vais l'appeler. Tu l'as accompagnée, hier soir ?

— On peut dire ça.

— T'as fait quoi, encore, comme connerie ?

— C'est pas lui, c'est moi, intervient Lou en passant à côté de lui et en venant me prendre dans ses bras.

Si je pouvais bander tranquillement au réveil, ce serait pas mal. Mais bon, Lou dans mes bras, Juan spectateur, c'est bon, tout redescend. Radical.

— Je suis tellement désolée, Mehdi.

— C'est rien, c'est ma faute, pas la tienne, lui murmuré-je en la serrant contre moi.

— Ça vous ennuerait de me dire ce qui se passe ? Je commence à flipper !

— Je n'ai jamais eu de problème de drogue, Dolorès l'a appris hier soir, elle s'est tirée. Elle a pris un taxi, j'étais avec elle.

— ¡Mierda! Tu vas toutes les lui faire, hein ?

Il se passe les mains sur le visage et sursaute avant de tâtonner sur sa pommette.

— Tu m'as pas loupé...

— C'était un accident, précisé-je pour Lou qui me regarde déjà comme si elle voulait m'engueuler.

Je préfère quand elle se sent coupable, en fait.

— Merci pour la soirée, Lou-Ann, et merci de m'avoir hébergé. Je vais retrouver Lolita voir dans quel état tu l'as encore mise. Tu sais, Mehdi, le mieux ce serait que tu lui foutes la paix, me lance Juan en cherchant son téléphone dans sa poche.

— Si je n'avais pas raconté au juge que je consommais, je prenais de la cabane pour deal. Je n'avais pas le choix.

— Et à elle, tu n'as jamais eu le choix de lui dire la vérité, non plus ?

— J'allais lui dire.

— Quand ? Tu pensais que c'était mieux d'attendre qu'elle soit complètement

accro pour lui balancer qu'en réalité, tu te fous de sa gueule depuis le début ?

— Je ne me fous pas de sa gueule...

Je parle calmement et Lou perçoit immédiatement ce que ça annonce. Elle se place entre Juan et moi et pose les mains sur mon torse, à plat, pour me repousser. Je la laisse faire et me retrouve assis sur le bord du lit, la tête penchée en avant.

— Tirez-vous, marmonné-je sans les regarder.

Pas de réaction. Mes poings se crispent et je répète plus fort :

— Sortez !

Cette fois, Lou a le bon sens de bouger et elle embarque Juan avec elle. Je les entends parler dans le salon pendant un bon moment, sans comprendre ce qu'ils disent. Je me rallonge et, même si la lumière du soleil éclaire ma chambre à travers les persiennes, j'essaie de dormir. Car quand je dors, je ne pense plus à elle ni à toute cette merde.

Mon téléphone vibre sur le sol où je l'ai laissé, et c'est ça qui me sort brutalement du sommeil. Je plonge pour le récupérer, me retrouve allongé par terre et ouvre le SMS. Putain. C'est sérieux ? Mon opérateur téléphonique peut se mettre sa promo où je pense, et bien profond. Sans déconner.

Tant que j'y suis, n'ayant plus une once de dignité, je renvoie un message à Lolita :

Tu me manques.

Il est onze heures, je sais qu'elle travaille. Et même si elle m'a demandé de ne plus aller la voir, je décide de m'y rendre. Quand j'arrive sur place, je la vois à travers la vitre et je reste comme un voyeur à l'observer faire ses allées-venues entre le bar et les tables. Et je pense à elle. À Six. À tout ça. Je reste plusieurs heures, tout le temps que dure son service, à réfléchir dans le froid, contre la moto.

Je ne peux pas oublier Sixtine, c'est impossible. Mais je réalise que je ne peux pas non plus oublier Dolorès. Elle est là, vivante, concrète. Quand ses mains me touchent, ce n'est pas une idée, elles me touchent vraiment. Quand ses lèvres caressent les miennes, ce n'est pas un souvenir, c'est la réalité. Tout ça... ce n'est pas juste un substitut de ce que je n'ai plus. C'est elle, nous, ça veut dire quelque chose. J'ignore ce que ça signifie exactement, mais c'est plus qu'un moyen de me sentir mieux. Ça me tue qu'elle ne veuille plus me parler, je la comprends, mais je ne suis pas du genre à dire « OK, j'ai fait une connerie, je mérite de souffrir. » Je n'ai pas envie de la perdre, c'est très égoïste et en même temps, je sais qu'elle a aussi besoin de moi. *Je le sais.*

— Je t’ai demandé de ne plus venir ici et je t’ai dit que je ne voulais plus te voir. Tu pourrais respecter ça.

Je relève la tête et elle se tient là, prête à rentrer chez elle. Ses yeux sont cernés, ses traits tirés. Elle est fatiguée. Je lève la main pour attraper une mèche qui tombe sur sa joue, elle me repousse sèchement.

— Tu t’es blessée ? lui demandé-je en découvrant un bandage autour de sa main.

— Tu sais ce qui m’agace sûrement le plus, dans tout ça ?

Je ne réponds rien, j’attends.

— J’ai reçu tes SMS. Pas une fois tu n’as dit que tu étais désolé. Pas une fois tu ne m’as demandé comment je me sentais. Tu parles de toi, de toi et de toi. Et c’est comme ça depuis qu’on s’est rencontrés. Mehdi Alaoui ne s’intéresse qu’à lui. C’est une chance que Six soit morte, tu ne la méritais sûrement pas !

Je cherche ma respiration, elle est bloquée. La gifle que je viens de me prendre me fait trébucher, littéralement. Lolita plaque la main sur sa bouche et secoue un peu la tête. Je cligne des yeux. Putain.

Je me retourne, monte sur la Triumph, mets mon casque...

— Mehdi...

J’allume le moteur pour ne pas l’entendre me présenter ses excuses. Elle s’est contentée de dire ce que tout le monde pense sûrement tout bas. Je ne peux pas lui en vouloir. J’ai juste besoin de rouler.

— Mehdi !

Elle a raison de s’éloigner de moi.

46

Lolita

Je me tiens au milieu du studio. Même s’il n’y a plus de débris par terre, le miroir manquant, la fêlure de mon index et ma main bandée me rappellent de façon insidieuse mon craquage de la dernière fois. Je n’arrive plus à danser depuis. J’ai mon audition dans deux jours et je suis dans l’incapacité de faire le moindre mouvement.

Je ne suis plus moi-même.

Je ne supporte plus ce silence.

Comme si l’atmosphère ambiante reflétait mon état d’esprit du moment. Je lutte pour ne pas sombrer en allumant mon iPod et *You & Me* de Disclosure comble le

mutisme de cet endroit. Je ferme les yeux, colle le front contre le mur, histoire de me donner le temps de me ressaisir. M'immerger dans le noir en écoutant la mélodie... me concentrer... faire abstraction de tout le reste.

Une seule image s'impose à moi.

Lui.

En le perdant, je ne pensais pas que je perdrais un tout. Au fond de moi, je n'aspire qu'à lui. Je le sens. Mon corps entier le ressent. C'est déstabilisant. Comme vouloir à tout prix une chose que tu sais mauvaise pour toi. J'avais raison, c'est ma nouvelle dépendance et je dois réussir à me combattre moi-même pour ne pas replonger dedans... malgré ce manque.

Constant.

Douloureux.

Éprouvant.

Je dois parvenir à être plus forte que tout ça. Je l'ai déjà été. J'ai réussi une fois, je peux gagner contre celle-ci aussi.

— Paëlla !

Juan passe devant les portes coulissantes et va déposer un plat sur le comptoir de la cuisine.

— *Mama* en a encore trop fait, annonce-t-il. On va pouvoir dévorer à se faire péter le bide, ce soir.

Je comprends au bruit que j'entends qu'il est en train de tout préparer pour qu'on puisse dîner ensemble.

— Tu n'es pas obligé de contrôler tous les jours ce que je mange. Je sais bien que tu t'inquiètes... mais ça va, le rassuré-je en le rejoignant.

Il sort la tête d'un placard et me dévisage comme si je venais de lui dire que je m'étais fait refaire les seins.

— Alors premièrement, sache que j'ai envie d'être ici, avec toi. Ce n'est pas comme si nous n'avions pas l'habitude d'être constamment ensemble. Rien n'a changé dans notre relation... enfin si : toi !

Je ne relève pas.

— Et ?

— Quoi ?

— T'as dit premièrement, je suppose qu'il y a donc une suite.

— Oui, il y en a une ! Deuxièmement : tu ne vas pas bien, lâche-t-il sans interrompre notre contact visuel.

Dans l'espoir d'échapper à la conversation qui va suivre, je file vers le canapé où je me laisse tomber de tout mon poids.

— Ne t'imagines pas que tu vas passer à côté de ce repas.

— Je n'imagines rien, murmuré-je le plus doucement possible.

Alors que je laisse mon regard flotter dans le vide, il s'immisce entre le rien et moi en s'installant sur la table basse juste devant le canapé.

— Tu as réussi à danser ? s'inquiète-t-il en faisant glisser sa main sur mon genou.

Je ne peux que secouer la tête.

J'ai peur de m'effondrer si un *non* sort de ma bouche. Comme si je pouvais le garder encore un peu en moi. Comme si l'avouer à haute voix allait le rendre réel.

Juan m'attire vers lui en me prenant dans ses bras. Je sais qu'il ne supporte pas de me voir dans cet état.

— Tu veux qu'on essaie ensemble ?

— On a tenté il y a deux jours. Ça a été un échec.

— C'est le principe du blocage. Ça va revenir... j'en suis persuadé.

— L'audition est dans quarante-huit heures... il serait temps ! soupiré-je en m'écartant.

— Tu penses qu'il viendra ?

L'évoquer me provoque une douleur bien plus vive que je ne l'aurais pensé.

— Pourquoi, Juan ? Pourquoi voudrais-tu qu'il vienne ? Il n'y a plus aucune raison. Puis vu ce que je lui ai balancé la dernière fois...

— Tu en as envie ?

— Arrête !

— Tu culpabilises ?

— Putain, arrête !

— Non. J'arrêterai quand tu retrouveras le besoin de décharger tes émotions. Je ne sais que trop bien comment ça a fini la dernière fois.

Il pense que je vais replonger ?

— Tu me surveilles ?

— ¡*Querida!* Pas de ça entre nous !

Je pose la tête sur le dossier du canapé. En fin de compte, le silence n'était pas une si mauvaise chose. Ses doigts s'entremêlent aux miens et il essaie de me

ramener à lui... comme il le fait toujours.

— Si tu savais comme je m'en veux de m'être faite avoir. Une vraie débutante.

— Tu ne t'es peut-être pas fait avoir...

— Mais oui. Et ta Elena est une nonne.

— Je ne plaisante pas. J'ai un pressentiment.

— Un pressentiment ? Comme ton super-pouvoir pour sentir les hormones sexuelles ?

— Exactement !

Je préfère ne rien dire, pour le coup.

— Et puis, je lui ai parlé, marmonne-t-il comme s'il avait honte.

— Quoi ? m'écrié-je en me relevant du canapé.

— Ne m'en veux pas. J'avais besoin de comprendre.

— T'avais besoin de comprendre quoi ? Qu'il ne s'est jamais drogué ? Qu'il s'est toujours foutu de ma gueule ? Que je suis complètement, désespérément amoureuse d'un type que je ne connais pas réellement ! hurlé-je en plaçant les mains sur mon visage.

— C'est une tête de gland de première... ça, c'est un fait ! Tu connais au moins une chose de lui.

Je me fige et l'observe lever ses sourcils. Je ne peux m'empêcher de rire.

— C'est vrai.

— Il pue le cul. Deuxième chose.

— On a déjà dit que c'était une tête de gland ?

— Oui, mais comme il l'est vraiment, on a droit de le dire plusieurs fois.

— Cool. Alors, c'est une immense tête de gland.

On s'assoit tous les deux sur le canapé, et il pose son bras sur mon épaule pour m'envelopper un peu plus de son corps.

— Il sait réparer les voitures. Troisième chose.

— Il rêve de monter son garage.

— Tu vois que tu en connais des trucs sur lui.

Je pense à lui. À ce que je lui ai dit la dernière fois que je l'ai vu.

— Il a perdu la femme qu'il aime et se bat depuis contre ses démons.

— Depuis, il s'est perdu lui aussi.

— Pourquoi d'un seul coup tu le défends ? Je pensais que tu ne voulais... puis qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Je sais que ce n'est pas une bonne idée.

J'ai essayé de faire abstraction mais c'est trop difficile.

Quand on décide de se désintoxiquer, on évite toutes les choses qui peuvent nous y ramener, mais je réalise que je suis encore trop faible pour ça. J'ai besoin de savoir comment il va, les mots exacts qu'il a prononcés... comment il était habillé... son odeur...

Je suis décidément pitoyable.

— Ne te fâche pas, mais je suis passé le voir, hier. Je voulais le frapper. Depuis le temps que j'en avais envie. Quand j'ai lancé mon poing, il l'a attrapé comme si mon geste avait été au ralenti. Un peu comme dans les films de combats, sauf qu'il n'y avait pas d'effets spéciaux et que j'étais franchement ridicule.

Je ris en imaginant la scène, mais ça ne l'empêche pas de continuer.

— Il m'a demandé si je voulais qu'on se batte ou si je préférais arrêter de suite mes conneries, mais de me dépêcher de choisir, qu'il n'était pas d'humeur. J'ai préféré être raisonnable. J'ai besoin de ma belle gueule encore quelque temps.

— Et tu te bases là-dessus pour ton pressentiment ?

— Il n'allait pas bien. Vraiment. Je pensais trouver le même trou du cul que d'habitude, mais non. Il a les mêmes traits tirés que toi... ce même regard à bout de forces. Un mec qui s'en fout n'aurait pas ce regard. ¡*Querida!*

— Tant mieux ! Qu'il souffre...

J'essaie de me convaincre que je le pense mais je sais au fond de moi que c'est juste une illusion.

— Tu sais que c'est faux.

Une illusion qui ne trompe personne, apparemment.

— Laisse-moi juste y croire.

— Je t'octroie cinq minutes et ensuite on va démonter la paëlla.

J'en profite pour me resserrer contre lui et fermer les yeux...

47

Mehdi

— Alaoui, je t'ai dit de prendre les jours de congé que je te dois !

Pistou se plante à côté de moi, une Gitane sans filtre calée au coin des lèvres, le

peu de cheveux qu'il lui reste en vrac. Je me redresse du moteur que je suis en train de démonter.

— Je vais bien, boss, pourquoi tu voudrais que je pose des congés ?

— Tu vas bien, mon cul ! Fous le camp avant de faire une connerie.

Sa fumée vient s'écraser sur mon visage. Je déteste ça. Je fais un pas en arrière, au risque d'avoir l'air sur la défensive. Ce que je suis un peu, en fait.

— Je ne fais jamais de conneries.

— Justement, faisons en sorte que ça n'arrive pas. Rentre chez toi, reviens lundi avec ton attention à 100% dans ton travail. Encore une histoire de filles, c'est sûr ; et je ne veux même pas savoir.

Je serre les dents. Envoyer chier mon patron ne serait pas une bonne idée. Il s'est toujours arrangé pour que je récupère ma place malgré mes nombreux séjours en prison. Je suis certain de ne jamais retrouver un employeur aussi arrangeant. Et j'ai besoin de ce taf, maintenant que mes revenus sont amputés de ce que je me faisais dans le quartier. Alors je jette ma clef de huit dans ma boîte à outils et vais me changer dans les vestiaires.

Une heure après, je suis chez moi, comme un con, à m'emmerder. Tous mes potes bossent à l'heure qu'il est. L'une des seules personnes que je pourrais appeler n'a pas envie de me voir. Et l'autre est morte. Ce constat plonge mon moral au plus bas possible. Non, je me raconte n'importe quoi : j'ai déjà été au plus bas. Et j'ai l'impression d'avoir réussi à remonter un peu. Non ? Je ne sais plus. Je check l'heure, c'est bientôt les visites. Je sais que je ne vais pas aimer ce qu'il va me dire, mais j'en ai besoin.

— Bref, j'ai déconné.

Rien.

— Je sais, je ne récolte que ce que j'ai semé, tout ça.

Silence.

— Je lui laisse du temps, mais j'ai peur qu'elle finisse par se rendre compte qu'elle est mieux sans moi, tu vois ?

Regard neutre, imperturbable.

— Tu as raison, je ne peux pas non plus juste rester sur le côté en attendant la suite. Je dois faire quelque chose, lui montrer que je regrette.

Haussement de sourcil, enfin une réaction !

— Ouais, c'est une bonne idée, merci, mec.

Je me lève, lui tends le poing, il tape dedans et j'ai déjà un énorme poids en

moins. Comment Solal se démerde-t-il pour réussir à m'aider en ne prononçant pas une seule syllabe ? C'est un mystère.

— Je n'aime pas te voir comme ça.

— Je bois une bière devant la télé, et je suis déceimment vêtu. Quel est le souci ?

Lou me regarde de haut avant de se vautrer à côté de moi et me vole la bouteille des mains.

— Tu peux te mentir, Mehdi, mais je sais que tu n'es pas bien.

— Je dois prendre ça comment, en fait ? Tu veux dire que je ne suis pas net ? Parce qu'il me semblait qu'on avait déjà établi ce fait quand on avait douze ans et que j'ai roulé une pelle à Fiona.

Elle tressaille contre moi.

— Arrête, ça m'angoisse qu'on parle d'elle. L'avantage du changement de vie de mon frère est que je sais qu'il ne la voit plus. Elle est passée l'autre jour, elle n'avait aucune idée qu'il ne vivait plus ici.

— Tu vois, c'est une maigre satisfaction, mais c'en est une.

— Et toi, tu en as encore des satisfactions ? me demande-t-elle en reprenant la bière.

— Si tu veux savoir à quel rythme je me masturbe, je...

— Putain, t'es vraiment un trou du cul !

— Tête de gland, je préfère.

— Aussi.

— Et va te chercher à boire au lieu de vampiriser ma binouze, merci.

— Vampiriser ? T'as acheté un de ces agendas où on découvre un mot par jour, c'est ça ?

— Très drôle.

— T'étais où cet après-midi, puisque tu ne bossais pas ?

— Je suis allé voir Solal.

— Rappelle-moi qui c'est, déjà ? C'est pas un type du quartier, hein, tu retombes pas dedans, Mehdi ? Tu m'as promis !

— Détends-toi, Maf ! C'est un mec que j'ai connu en taule.

— Ah ben, bien ! Je suis sûre que c'est une excellente idée de fréquenter des dealers quand on veut arrêter !

— C'est pas un dealer.

— Il fout quoi en prison ?

— Aucune idée. Je ne lui ai pas demandé et il n'est pas très causant.

— Fantastique. Tu deviens pote avec un potentiel assassin, mais sinon, tout va bien.

— C'est depuis que tu bosses dans cet hôtel pour richards que tu es devenue snob, Lou ? Ou c'était avant, et je ne m'en étais pas aperçu ?

Je me tourne vers elle et elle a le bon sens d'avoir l'air honteuse.

— Désolée. C'était de l'humour. Je ne savais pas que tu étais ami avec lui, tu n'en parles jamais.

— Y'a rien à dire, et va te chercher à boire !

Je récupère ma bouteille, il reste une gorgée. Cette fille est insupportable.

— Tu vas faire quoi pour Lolita ?

— Je ne sais pas.

— Moi je sais et...

— Merci, Maf, mais je vais gérer ça tout seul, pour une fois. Quoi que je fasse, il faut que ça vienne de moi, tu comprends ?

— Putain, Mehdi, je vais pleurer.

— Pourquoi ?

— Je crois que tu viens d'atteindre la puberté devant mes yeux. Bientôt l'âge adulte !

Elle se lève et s'éloigne avant que je réussisse à lui mettre une pichenette sur le nez. Sale gosse.

Ça fait un bon moment que je fixe mon écran. Je suis obligé de le réactiver régulièrement, vu qu'il se met en veille au bout de quelques minutes. Je sais bien que c'est plus symbolique qu'autre chose. J'ai une copie sur une clef USB. Une autre sur l'ordi de Lou. Mais je sens que c'est quelque chose que je dois faire. Un pas en avant. Peu importe que Lolita finisse par me pardonner ou pas. Peu importe ce qui nous attend, elle et moi. Je dois d'abord apprendre à gérer ce qui ne se passera jamais entre Six et moi.

C'est ça qui est le plus difficile : quand je joue au jeu des « et si ». J'imagine notre vie, ce qu'elle aurait pu être. Comment ça se passerait. On s'engueulerait sûrement plusieurs fois par jour. Ses chaussures prendraient trop de place, j'en aurais foutu la moitié à la poubelle. Elle n'aurait jamais laissée passer ça.

Y'aurait ses fringues partout dans la chambre, des cheveux blonds sur l'oreiller et l'odeur de son parfum dans l'air. Ça me gonflerait qu'elle monopolise la salle de bain et elle piquerait mes tee-shirts pour dormir. Sauf que je ne l'aurais pas laissée se coucher comme ça : je l'aurais déshabillée, tous les soirs. Elle serait venue se caler contre moi. Des fois on aurait fait l'amour. Souvent. Puis d'autres, je l'aurais juste tenue dans mes bras. Elle m'aurait tenu tête pour plein de trucs, et par principe, je l'aurais aussi emmerdée avec des détails sans importance.

Je lance encore une fois le fichier sur mon téléphone, sa voix emplissant ma chambre comme elle ne le fera plus. *Comme elle ne l'a jamais fait.* Je souris à son visage d'ange, et je sursaute quand une larme s'écrase sur le verre. Merde. La vidéo s'arrête, me laissant la sensation qu'elle est beaucoup trop courte, comme toujours. Mais cette fois, c'est bien plus intense, parce que je réalise que je pourrais la repasser en boucle, comme je l'ai souvent fait, ça ne changerait rien à la réalité. Quand je me lève le matin, elle n'est pas là, à côté de moi. Quand je tends la main, elle ne la saisit pas. Quand j'ouvre les yeux, elle ne me sourit pas.

Au lieu de ça, quand je me lève le matin, c'est à Lolita que je pense. Quand je tends la main, c'est la sienne que je veux tenir. Quand j'ouvre les yeux, ce sont ses lèvres que je veux voir s'étirer.

Supprimer.

Un geste facile, rapide, définitif. Et pourtant elle est encore un peu en moi. L'ombre de son souvenir s'estompe pour laisser la place à autre chose. Je ne sais pas quoi. Un nouveau « nous » peut-être. Peut-être pas. On verra.

48

Lolita

J'y suis.

Dolorès Delgado.

On vient de prononcer mon nom et je ne peux plus reculer. Je m'avance sur la scène, sans trembler. Enfin, c'est ce que j'essaie de faire croire parce qu'au fond de moi, je suis une boule de nerfs. C'est maintenant que tout se joue. Tous les efforts de cette année réduits à quatre petites minutes. Quatre minutes qui vont déterminer mon avenir. Pas ce que je suis maintenant, mais ce que je pourrais devenir.

Je repense à tous mes progrès. À mon évolution depuis ces trois dernières années et je me dis que même si ça ne fonctionne pas, ça valait quand même le coup. Même si j'échoue, même si je n'arrive pas à atteindre ce rêve auquel j'aspire, c'est grâce à lui que j'en suis là aujourd'hui.

Je n'ose pas encore regarder devant moi. La particularité de cette audition, c'est qu'elle est publique, ainsi que toutes celles que propose Nata Li. Les gens peuvent entrer et sortir comme bon leur semble. Elle veut évaluer ses futurs danseurs dans une certaine atmosphère. Connaître la façon dont ils sont capables de gérer leur trac devant une salle qui est, elle aussi, en perpétuel mouvement. J'inspire intensément et me rappelle que la danse m'a appris à savoir qui j'étais. C'est ma leçon de vie. Le piège serait de la laisser me dominer. Je dois maîtriser ce que je suis. Je sais que Juan est au cinquième rang sur la gauche et sa présence me donne la force qui me manque. Je ressens la chaleur de la scène sous mes pieds nus ancrés dans le sol. Les gens qui parlent tout autour. Un danseur qui craque sur le fond à droite. Une porte qui s'ouvre. Mon cœur qui bat beaucoup trop vite.

Réussir à canaliser mon angoisse et la transformer en énergie.

Réussir à doser, trouver un équilibre parfait.

Sentir mon corps, l'espace et, bientôt : la musique...

Tout est en devenir, rien n'est figé.

— Vous êtes prête ? me demande une voix masculine que je perçois devant moi.

Je hoche la tête avant de la relever tout doucement, en prenant bien soin de respirer profondément. Mes yeux passent du jury à Juan qui me sourit... puis ils s'attardent au fond de la salle... sur une silhouette. *La sienne*. Je pense d'abord à un tour que me jouerait mon esprit pour me rassurer. J'avais lu ça une fois dans un magazine. *Le pouvoir du cerveau*. Mais en me concentrant, je réalise que c'est vraiment lui. Ça ne peut être que lui.

Lui avec son blouson en cuir et son casque à la main.

Lui avec ce regard si particulier qui me fait toujours tout oublier.

Lui avec ce sourire qui me donne l'impression d'être si particulière.

Lui à qui j'ai envie de tout pardonner.

Les premières notes de *Thunder Nuttin' but Stringz & Tiler Peck* commencent et je fais abstraction de tout. Je dois juste prendre conscience de mon corps, de l'espace qui m'entoure, du tempo de la musique qui s'élève... et me laisser emporter.

D'abord mes bras... des mouvements fluides et harmonieux, puis la jambe... en douceur. Mon corps suit le rythme lancinant des violons... jusqu'à ce que ça s'emballe et que le hip-hop prenne le dessus.

J'oublie pourquoi je suis ici.

J'oublie que je joue mon avenir.

J'oublie mes doutes... le jury... et je ne pense qu'à lui... comme si j'étais encore

dans mon studio et qu'il était mon seul public.

Pas chassé, grands déplacements, battement.

J'adopte la cadence imposée par la musique.

Butterfly. Pirouette. Grand jeté.

Je l'ai fait.

J'ai réussi l'enchaînement avec une facilité déconcertante. L'ensemble des courbes de mon corps accompagne les trajectoires que j'ai imaginées, tant de fois répétées... Un enchaînement de quatre minutes qui me laisse essoufflée mais apaisée.

— Tu étais magnifique ! Je suis tellement ému, *querida*.

— Merci... J'ai les jambes qui vont flancher.

Juan n'arrête pas de me prendre dans ses bras depuis que je suis descendue de la scène. J'ai salué les jurys, le regard braqué sur l'endroit précis où *il* se trouvait et qui est maintenant vide de lui. Je suis partagée entre la sensation d'avoir réussi ce que j'avais envie de montrer, et le fait que le type que j'ai dans la peau vient de me faire vivre un ascenseur émotionnel un peu trop violent à mon goût.

Malgré tout, la joie de vivre de Juan est contagieuse et je ne peux m'empêcher de rire. C'est comme si la tension accumulée était en train d'éclater en mille morceaux.

— Tu veux faire quoi ?

Avoir la preuve qu'il était bien réel.

Lui parler.

Le sentir.

Le toucher.

— Tu l'as vu ?

— Qui ? me demande Juan en grimaçant.

— Mehdi !

— Quoi ? Quand ? Je ne pipe rien à ce que tu racontes.

— Il était là. Juste à la porte.

— Mehdi ?

— C'est ce que je te dis. Suis un peu.

— Je ne l'ai pas remarqué. Hier, il m'a demandé des infos sur ton passage... je

ne t'ai rien dit parce que je ne savais pas s'il viendrait. Je ne voulais pas que tu sois déçue.

— C'était bien lui, alors ! lancé-je en sautillant.

— Je crois que le stress vient de te griller quelques neurones. Je ne sais pas si je dois m'inquiéter ou sauter avec toi.

Je me contente de l'embrasser sur la joue. Je suis tellement soulagée d'avoir passé cette audition.

— J'ai faim. J'ai envie d'une énorme glace.

— En plein hiver ?

— Oui !

— Ça confirme bien ce que je disais plus tôt.

— S'il était là, c'est qu'il tient à moi ?

Juan secoue la tête. J'ai conscience que mes phrases ne sont pas du tout coordonnées entre elles, mais ça doit venir du décalage de l'adrénaline. Le temps qu'elle retombe un peu. J'ai l'impression d'être en overdose de sucre. Un peu comme Ross dans *Friends* avec ses bonbons au sirop d'érable.

— Oui, *querida*. Ce trou du cul à l'air de tenir à toi, me sourit Juan en me tendant mon blouson.

— Pourquoi il n'est plus là ? Pourquoi il n'est pas resté ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je te l'ai dit, il est perdu.

— Tu penses que je devrais...

— Laisse-lui le temps. Il a besoin d'aller à son rythme.

Je me couvre avant de sortir. Ce mois de janvier est particulièrement glacial.

— On va la manger, cette glace ? reprend-il en passant son bras autour de moi.

Je suis sur mon canapé. *Colorblind* de Counting Crows envahit le loft et je me plonge dans son ambiance envoûtante.

I am ready,

I am ready,

I am ready,

I am... fine.

Juan m'a déposée il y a deux heures, il est parti rejoindre sa *bomba*. Il devait lui donner une réponse et il ne savait toujours pas quoi faire. Je me marre en me disant que peut-être demain, il sera un autre homme. En tout cas, après avoir

dévoré une immense glace à la chantilly, nous sommes passés voir mes parents qui voulaient tout savoir sur l'audition. Lucia était là, aussi. Je n'aurai les résultats que dans un mois, j'ai le temps d'angoisser, mais cet intermède familial me fait toujours du bien. Ça permet de se concentrer sur ce qui est réellement important. Et c'est comme ça que je me retrouve allongée, en pyjama, à essayer de m'empêcher de penser à lui... à sa bouche sexy... à son allure provocante... à la douleur dans son regard qui m'obsède depuis plusieurs jours. Non, il m'obsède depuis *le premier jour*.

Comme j'ai lâchement perdu le combat pour ne pas tomber amoureuse de lui, je suis en train de perdre aussi celui de ne pas replonger. Je repense à tout à l'heure et je réalise que c'est la première fois qu'il fait quelque chose pour moi sans rien en échange. Juste me faire du bien. J'aurais tellement aimé qu'il reste.

Qu'il m'explique.

Qu'on puisse se parler sans toute la colère qui m'habitait ces jours-ci.

Il a besoin de temps... Peut être que moi aussi. Ça serait plus raisonnable.

On dit que souvent le temps est bénéfique... mais dans mon cas, le manque prend souvent le dessus et recouvre tout sur son passage. Le temps nous permet de relativiser, de s'apaiser, de ne pas agir sous le coup de l'émotion. Mais moi, je l'aime cette émotion. Elle nous submerge, on peut même parfois la subir, mais c'est grâce à elle qu'on se sent vivant. Et c'est exactement ce dont j'ai envie.

Vivre.

49

Mehdi

Nous sommes montés en train, ni elle ni moi n'étions à l'aise avec l'idée de refaire le voyage Perpignan-Paris en voiture, sans Six. Sans Ugo, mais ça, c'est une autre histoire. Il n'a même pas pris la peine de rappeler Lou, elle a dû lui laisser une douzaine de messages. Tant pis. Qu'il s'éloigne, qu'il fasse les conneries qu'il doit faire. Il reviendra à elle.

— Je n'aime pas être ici, soupire-t-elle.

Lou me regarde, les yeux brillants, et me rapproche d'elle. Il aurait dû être avec nous. Nous n'étions jamais venus. Enfin, je n'étais jamais revenu depuis l'enterrement. La tombe est joliment fleurie. Tout est très bien entretenu. Et j'ai envie de vomir. D'imaginer que son corps est en train de pourrir sous terre dans une boîte, et que c'est tout ce qu'il reste d'elle... Oui, j'ai envie de vomir.

— Tu en as besoin. Et moi aussi.

Je la laisse me serrer contre elle, car je sais que c'est autant pour se donner du courage que pour m'aider à supporter ça. Je vois bien que si c'est elle qui mène sa vie de front depuis la mort de Six, ce n'est qu'une façade, et elle ne gère pas aussi bien qu'elle veut nous le faire croire. J'ai perdu un potentiel futur. Elle a perdu une amie. La seule véritable amie qu'elle a eue. Comme connectée à mes pensées, elle se met à murmurer : — J'aurais pu faire tellement de « cap ou pas cap ? » avec elle.

— Je sais, Maf, je sais...

Elle se crispe un peu dans mes bras et continue :

— Voir sa tombe, ça me rappelle tout ce qu'on aurait pu avoir, avec elle. Tu sais, tous les quatre à l'appartement. Je crois que la vie aurait vraiment été différente.

— Tu n'aurais peut-être pas passé ton bac.

— Non, peut-être pas. Et tu ne serais peut-être pas allé en prison.

— En effet. On ne saura jamais.

— On peut y penser.

— Ou on peut arrêter ce jeu malsain justement.

Elle se retourne vers moi et essuie son nez du revers de sa main gantée.

— Lou, t'as plus quatre ans, tu veux un mouchoir ?

— À quel moment tu es devenu sage ?

— Sage ?

— Oui, sage, je le vois bien.

— Je ne sais pas.

— Je crois que c'est Lolita.

Je ne réponds rien. Je suis le premier étonné de voir avec quelle sérénité je suis venu dire au-revoir à Six. En sachant qu'elle fera toujours partie de ma vie d'une manière ou d'une autre, mais en voulant aller de l'avant.

Lou fouille dans son sac et me lance :

— Vas-y, fais-le, toi !

Elle me tend le cadre qu'elle a préparé. Elle croit que c'est facile pour moi ? Ou alors elle pense que je dois le faire. Sûrement. Je le prends et m'agenouille, elle me lâche et fait un pas de côté. Je dépose la photo de nous quatre sur la pierre, entre deux vases garnis de marguerites fraîches.

— Je ne vais pas lui parler, je ne sais pas faire ça.

— Non, moi non plus. Mais des fois je lui parle, dans ma tête, m'avoue Lou en

s'accroupissant à côté de moi.

— Ouais, moi aussi.

— Tu lui dis quoi ?

Je hausse les épaules. La plupart du temps, j'imagine ce que serait la vie tous les deux, si elle était toujours là. Des fois, je m'agace, je lui demande pourquoi elle n'est pas partie quelques minutes plus tard. Mais récemment, j'ai de moins en moins de choses à lui dire. Et ça me fout une trouille incroyable. J'ai peur de l'oublier. J'ai supprimé la vidéo, il me reste les photos, mais si j'oubliais sa voix ? Son rire ? On dit que les souvenirs s'estompent au fil du temps, que c'est un mécanisme de survie, pour aller de l'avant. Jusqu'à quel point ai-je envie de vraiment aller de l'avant ?

Et puis je pense à *elle*, à la façon dont elle a passé ce mouvement qui la bloquait, à la grâce avec laquelle elle est retombée sur la scène après ce saut dont j'ignore le nom. Et son regard qui me cherchait à la fin de sa chorégraphie... J'aime me dire qu'elle a dansé pour moi. J'aime me dire que ce n'est pas qu'une idée et qu'elle et moi, on a une histoire qui nous attend. Ce ne sera probablement pas un conte de fée, me connaissant. Je vais la décevoir à plusieurs reprises, elle finira peut-être par en avoir marre de me pardonner. Mais je sais qu'elle va essayer. Et pour ça, pour elle, je libère un peu de place en moi. Je ne veux pas oublier Sixtine, je ne *peux* pas l'oublier. Mais je voudrais essayer de vivre.

— Moi, je lui dis qu'elle me manque. Et je lui raconte mes journées, des fois. Je lui dis que je me suis lancé des défis. Et que je les ai relevés.

Je lui prends la main et entrelace nos doigts. Elle poursuit :

— Elle me manque, et en même temps, c'est comme si elle était toujours avec moi. C'est bête ?

— Non. Elle *est* toujours un peu avec nous. D'une certaine façon.

— Mais on avance. Tu vas avancer, Mehdi.

Elle ne me pose pas la question, elle le sait. C'est pour ça que nous sommes là. Oui, on en avait vraiment besoin, tous les deux.

— Tu crois qu'ils vont laisser la photo ? me demande Lou en serrant ma main.

— J'en sais rien. On s'en fout, c'est pour nous qu'on fait ça.

— Un peu pour elle, quand même, non ?

Je me redresse et l'entraîne avec moi.

— Non, elle est morte, Maf. Tout ce qu'on fait, maintenant : c'est pour nous.

— C'est triste, ce que tu dis.

Elle essuie une larme du revers de la main et je la prends dans mes bras.

— Non, Lou, c'est beau. On va vivre, toi et moi. Parce qu'on a la chance d'être en vie, et qu'elle non.

— J'ai l'impression de lui dire à nouveau au-revoir...

— Ce n'est pas une impression, c'est ce qu'on fait.

Sortir de notre deuil, voilà la raison de notre présence ici. Je pense que cette visite au cimetière scelle pour nous la fin d'une période de transition. Nous l'avons vécue chacun à notre manière, elle en prenant sa vie en main, moi en la laissant me glisser entre les doigts. Et maintenant, je considère à nouveau l'envie de vivre comme un devoir. J'arrête de cracher sur cette chance que j'ai d'être là. Car Sixtine n'est plus là. Mais Lou oui, et Lolita aussi.

Maf recule un peu et pose ses mains sur mes joues :

— Et maintenant, tu vas retrouver Lolita ?

— C'est le plan. Enfin, si elle veut toujours de moi.

— Au pire, tu ramperas.

Je grimace. Mais je sais que je le ferai, à ma façon.

— Mehdi, tu souhaites prendre la parole, je crois ?

— Euh...

Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est la première fois que je demande à Claire de parler lors d'une de ces réunions. J'aurais bien ajouté « à la con », mais je crois que ça m'a vraiment aidé. Entendre toutes ces personnes qui ont de bonnes raisons d'être là, c'est peut-être salaud, mais ça m'a montré que je n'étais pas franchement à plaindre. Certains des toxicos qui assistent à ces rendez-vous deux fois par semaine n'ont plus rien, ni personne. Il y a ce type qui est tombé dans la drogue après avoir annoncé à sa famille qu'il était gay. Ils l'ont foutu dehors, il s'est retrouvé dans la rue à même pas dix-neuf ans. Lui a des circonstances atténuantes pour être une loque : il n'a plus personne. Moi j'ai Lou-Ann, et Lolita. Enfin, on verra si je l'ai toujours, elle... mais je ne suis pas seul.

— C'est ma dernière réunion, en fait, annoncé-je sans regarder personne en particulier.

— Tu as très bien géré cette adaptation, Mehdi, je te félicite.

— Ouais... merci. Je voulais dire que ma référente, la première, m'avait beaucoup aidé, en fait. Et vous aussi, Claire. Bref, merci.

C'est bête, mais il fallait que je dise « merci » à ce groupe qui ne sait rien de moi et dont je sais presque tout. Je ne regrette pas que ce soit terminé, mais il me semble qu'au-delà du caractère assez pathétique de ces séances, ça m'a apporté

quelque chose. Un soutien. Un repère. Un truc chiant à faire toutes les semaines, aussi. Mais surtout, ça a apporté Dolorès dans ma vie. Alors ils prennent sûrement mes remerciements pour autre chose, tant pis. Moi je sais pourquoi j'avais besoin de les leur dire.

La parole passe à quelqu'un d'autre que je n'écoute pas. Je suis déjà en train d'imaginer comment va tourner la soirée.

Elle m'ouvre et ne dit rien. Elle se tient là, vêtue d'un short et d'un débardeur, alors que j'ai mon blouson, des gants et un bonnet. Elle fait un pas en arrière, j'entre et me débarrasse de tout ça, son loft est surchauffé et je comprends sa tenue légère.

Nous ne bougeons pas de l'entrée, elle reste silencieuse. Elle n'a pas l'air spécialement contrariée. Juste... elle attend. Et je crois qu'elle m'attend depuis des semaines. Peut-être bien que je ne serai jamais prêt. Et c'est ça qui me terrifie. Ne pas avoir cette place en moi pour elle. Mais j'ai envie d'essayer. Et je dois savoir si elle veut toujours essayer, elle aussi.

— Tu me manques.

Elle attend encore. Alors je me lance.

— Elle me manque aussi, mais tu avais raison. Elle est morte. Et toi, tu es là. Je ne peux pas te promettre que je vais être l'homme idéal. Ou que tu ne seras plus jamais en colère contre moi. Je peux même t'assurer que ça arrivera à nouveau. Je sais que je ne suis pas parfait, mais je voudrais être moins imparfait, pour toi.

Je fais un pas vers elle.

— J'ai eu besoin de temps pour tout trier dans ma tête. Et je n'ai pas réussi à te ranger dans un coin, Dolorès. Je veux être la dernière personne que tu touches, le soir, avant de te coucher. Et la première que tu vois, le matin quand tu te réveilles.

J'avance, elle n'est plus qu'à quelques centimètres, elle ne parle toujours pas, mais je sens son souffle s'accélérer.

— Tu voudrais me toucher, en t'endormant, Lola ?

Elle lève doucement la main et vient caresser ma joue de son pouce.

— Et toi, tu voudrais me voir en te réveillant ? chuchote-t-elle en posant son front contre mon épaule.

J'attrape la tresse qui rassemble ses cheveux dans son dos et la tire un peu pour l'obliger à relever le visage vers moi.

— Je voudrais t'embrasser, maintenant.

Mes lèvres sur les siennes expriment ce que je n'ai jamais eu l'occasion de dire à Six et que je ne peux pas encore dire à Lolita.

Pas encore.

Bientôt.

ÉPILOGUE

Mehdi

6 mois plus tard

Le son de la clef dans la serrure me fait lever la tête. Quelques secondes plus tard, elle entre dans le salon et se dirige vers moi. Avant de faire quoi que ce soit d'autre, c'est son premier réflexe. Vérifier que je suis là. M'embrasser. Me rappeler pourquoi la meilleure idée que j'ai pu avoir de toute ma vie, c'est de nous avoir donné cette chance qu'elle passait son temps à m'accorder.

Elle s'assoit à côté de moi sur son canapé et passe la main sur ma nuque pour m'attirer à elle. Ses lèvres déposent un léger baiser sur les miennes et elle recule. J'agrippe sa tresse dans son dos et l'oblige à revenir vers moi avant de demander l'accès à sa bouche et d'y glisser la langue. Elle me laisse faire, un sourire accompagnant ce moment. Lorsque je la laisse enfin reprendre son souffle, je lui demande : — Bien, cette répétition ?

Il est vingt-deux heures, c'est une heure « normale » pour finir sa journée depuis qu'elle a intégré cette compagnie. Depuis qu'elle a parfaitement réussi son enchaînement et que le jury l'a choisie pour faire partie de cette tournée qui la faisait tant rêver.

— Fatigante. Et y'a cette tête de gland de...

— Hé ! La tête de gland, c'est moi ! la coupé-je en fronçant les sourcils.

Elle soupire et me repousse un peu avant de s'installer à nouveau dans mes bras, plus confortablement, son dos contre mon torse. Je passe les mains sur son ventre et la maintiens contre moi.

— Oui mais toi, tu es une sorte de tête de gland en chef.

— Ouais... Qu'a encore fait ce trou du cul ? Tu veux que je lui pète les dents ?

— Mais bien sûr, quelle bonne idée. Comme ça, la tournée sera repoussée le temps de trouver un danseur qui n'a pas un sourire en mode clavier de piano !

— Ça ne me dérange pas.

— Je t'appellerai, me promet-elle à nouveau.

— Tu m'oublieras dès que tu seras dans un autre pays.

— Je t'enverrai des SMS, insiste-t-elle en gigotant pour me faire face.

— Tu n'y penseras pas.

— Jaloux ?

— Très.

— Capricieux ?

— Toujours.

— Amoureux ?

Au moment où elle me le demande, elle réalise l'ampleur que ce petit jeu vient de prendre et ses yeux s'agrandissent sous la surprise. Elle se détend lorsqu'elle remarque que je ne flippe pas. Que je ne suis pas parti en courant. Que je n'ai pas cessé de la regarder. Que je ne vois qu'elle. Si je voulais avoir peur, c'est trop tard. Elle m'a montré à quel point ma vie valait la peine, que je n'avais pas à m'en vouloir de ne pas être mort dans cet accident. Que j'avais le droit d'être heureux. Et tout ça, elle l'a fait en acceptant chaque pas en arrière que je faisais alors qu'elle avançait vers moi. En me laissant le temps. Beaucoup de temps.

— Très, finis-je par répondre.

Elle s'éloigne de moi et se redresse :

— Tu dis ça pour que je culpabilise de partir.

J'ouvre la bouche pour répondre, et la referme. Non. Je n'ai rien. Elle est sérieuse ?

— Tu plaisantes ?

— Je prends mon avion dans trois jours et c'est pile maintenant que tu m'avoues que tu m'aimes ? Coïncidence ?

— Dolorès...

— Ta veine ne m'intimide pas !

— Quelle veine ?

— Celle qui palpite quand tu es énervé !

Elle se lève et se dirige vers la chambre. Je n'ai rien capté à ce qui vient de se passer. Je croyais que ça lui ferait plaisir. Mais putain, je ne comprendrai jamais rien aux meufs, sérieux. Je lui cours après, parce qu'il n'est pas question qu'on en reste là. Je la vois quelques minutes le soir après ma journée de taf, on est crevés, c'est à peine si on trouve l'énergie de faire quoi que ce soit en dehors de dormir, et elle me fait le coup de la princesse outrée ?

— Tu préfères que je te dise que je me fous que tu te barres pendant des mois ?

J'attrape son bras et l'oblige à me faire face. Elle a les yeux brillants. Eh merde,

je la fais pleurer, en plus ? En lui faisant comprendre ce que je ressens, je lui donne envie de chialer ? *Bien joué, mec.*

— Je préfère que tu me le dises quand je reviens.

— Quoi, dans six mois ?

— Oui.

— C'est quoi la différence avec maintenant ?

— Là, tu as juste pitié.

— Pitié ? J'ai pitié ? Mais de quoi, bordel ?

— Parce que tu sais que tu ne vas pas me voir pendant longtemps !

— Et pourquoi tu cries, maintenant ?

— Parce que ça fait six putains de mois que j'attends que tu te réveilles, Alaoui !

— Je suis réveillé ! hurlé-je à mon tour.

— Eh bien maintenant, c'est à toi d'attendre !

Je l'attire à moi et l'embrasse, parce que si elle refuse de l'entendre aujourd'hui, je peux le lui montrer. C'est ce que j'ai fait jusqu'à présent. Et cette dispute m'a trop excité pour que je la laisse monter dans sa chambre faire la gueule. À la façon dont elle est réceptive, je vois que nous sommes sur la même longueur d'onde.

— Tu m'emmerdes, Dolorès.

Je mordille sa lèvre avant d'y passer la langue et elle s'accroche à moi comme si sa vie en dépendait.

— Le sentiment est réciproque, Alaoui.

— Oui, il l'est. Mais ça, tu ne le sauras que dans six mois.

— Je le sais déjà. Je le savais avant toi.

Je ne la contredis pas, parce qu'elle a raison.

- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [18](#)
- [19](#)
- [20](#)
- [21](#)
- [22](#)
- [23](#)
- [24](#)
- [25](#)
- [26](#)
- [27](#)
- [28](#)
- [29](#)
- [30](#)
- [31](#)
- [32](#)
- [33](#)
- [34](#)
- [35](#)
- [36](#)
- [37](#)
- [38](#)
- [39](#)
- [40](#)
- [41](#)
- [42](#)

- [43](#)
- [44](#)
- [45](#)
- [46](#)
- [47](#)
- [48](#)
- [49](#)
- [ÉPILOGUE](#)